

ALLI

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·



Grande Sala
8 - VI - 8





III 2 IV).

COLLECTION MICHEL LÉVY

LE
CONSCRIT DE L'AN VIII

OUVRAGES
DE
VALOIS DE FORVILLE

PARUS DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY.

LE MARQUIS DE PAZAVAL.	1 vol.
LES DEUX BELLES-SŒURS.	1 —
LE CONSCRIT DE L'AN VIII.	1 —

PARIS. — IMPRIMERIE A. WITIERSHEIM, 8, RUE MONTMORENCY

19556

LE

CONSCRIT DE L'AN VIII

PAR

VALOIS DE FORVILLE



PARIS

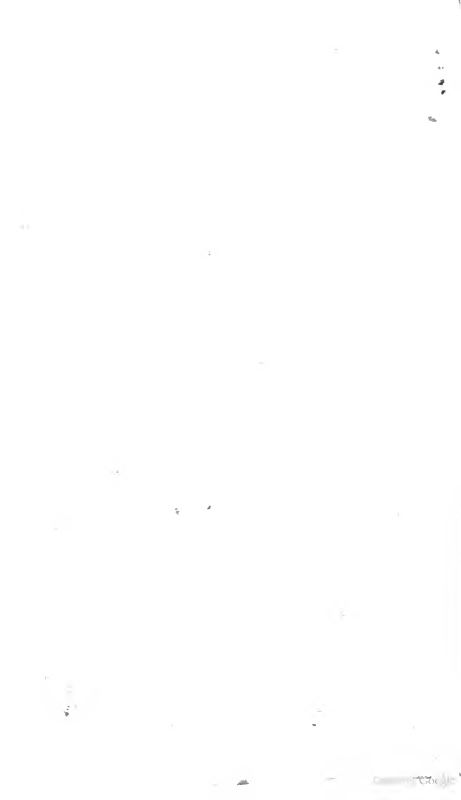
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1859

Tous droits réservés.





LE CONSCRIT DE L'AN VIII

PREMIERE PARTIE

I

L'INCENDIE

Au feu ! au feu ! au feu !...

Les fenêtres s'ouvrent à ce cri d'alarme, les portes crient sur leurs gonds rouillés, les chandelles s'allument.

— Dis donc, Jean-Pierre, as-tu entendu ?

— Oui, c'est le feu.

— Voilà la deuxième fois depuis un mois ; qu'est-ce que ça veut dire ?

— Le malheur est sur le village, Thomas.

— Le malheur ! Ah ! mon pauvre garçon, on voit bien que tu n'entends rien à la politique.

— Ma foi non ! quand les bestiaux meurent comme des mouches, que la grêle écrase tout dans les champs, et que le feu dévore nos chaumières, je ne crois pas que la politique...

— Comment ? tu ne vois pas que c'est le gouvernement !

— Au feu ! au feu ! au feu !

Il n'y a plus de doute possible ! la voix est distincte, claire et terrible ! Grossie par la peur, elle semble plus forte, plus sinistre, et ses éclats répandent l'alarme partout. Tout à coup l'homme qui a le premier donné l'alarme se précipite dans la principale rue du village :

— Au feu ! s'écrie-t-il de plus belle, au feu ! vite, mes amis ! du secours !

— Qui donc brûle ? demande Jean-Pierre, accourant.

— La ferme du père Vincent !

— Bon Dieu ! le pauvre cher homme ! se contente de dire le père Mathurin de sa fenêtre, quel malheur !

— Est-il possible ? s'écrie Jean-Pierre. Quoi ! la maison du père Vincent, la plus belle ferme du pays !...

— Tout est en flammes, Jean-Pierre, tout ! Vite, vite, courons !

— Et comment ça est-il arrivé ? répond le flegmatique père Mathurin.

— Que le diable soit de vous, avec vos questions ! Est-ce que c'est le moment de prêcher quand on brûle ! Éteignons d'abord le feu, nous bavarderons après.

Le conseil était bon, et il était plus que temps d'aviser. Tout le monde se met à courir.

— Au feu ! continue la voix en s'éloignant, pour aller réveiller les autres habitants du village.

C'était un tableau bien fait pour inspirer l'effroi que celui que présentait en ce moment la ferme enveloppée par les flammes léchant les murs déjà lézardés. Les poutres

craquaient comme des os humains se tordant sous d'atroces souffrances. Les bestiaux mêlaient leurs cris à ceux qu'on entendait du dehors. Une fumée intense, chassée par un vent impétueux, s'engouffrait dans les écuries, les étables et les bergeries. Les chevaux de labour faisaient entendre des hennissements plaintifs; les moutons bêlaient; les bœufs beuglaient... Des tourbillons de flamme enveloppaient la ferme d'un manteau rouge, horrible à voir.

Aussi, dans le premier moment, chacun recula saisi d'épouvante.

Le tambour fit entendre ses sons rauques, le tocsin remplit les airs de sa voix funèbre. Le tumulte des gens qui allaient et venaient, s'agitant beaucoup pour ne rien faire, redoubla de toutes parts. Bientôt tout le village fut rassemblé autour de la ferme; mais, hélas! on sait ce que le feu peut causer de ravages en une heure; et, depuis près d'une heure, l'incendie agissait avec force : quand on commença la chaîne, le mal était déjà bien grand.

Un homme entre tous se faisait remarquer par ses cris, son anxiété. A le voir, à l'entendre, on eût pensé qu'il était le propriétaire de la ferme. Il n'en était rien. Cependant il avait, comme on le verra plus tard, un grand intérêt à ce qu'elle fût sauvée.

— Ah! te voilà, Jean-Pierre, s'écria-t-il; quel malheur! mon Dieu!

— Nous en viendrons à bout, Simon, ne te tourmente pas tant.

— Le feu est partout, une si belle maison!

— Et le père Vincent? demanda Jean-Pierre.

— Tout en chêne... ça valait au moins!...

— Mais le père Vincent, je te demande où il est?

— Je ne sais pas, Jean-Pierre... et des greniers pleins de grains!

— Comment! tu ne sais pas où est ton futur beau-père? .

— Non.

— Et sa femme?

— Non plus.

— Et Madeleine?

— Non plus. Est-ce qu'on peut penser à tout dans une pareille catastrophe?

— Mais c'est d'abord à eux qu'il faut penser.

Jean-Pierre s'était déjà éloigné pour voler au secours des malheureux dont Simon n'avait pu lui donner aucune nouvelle.

— Une si belle maison! répétait Simon au lieu de travailler; une ferme qui vaut vingt mille francs comme un sou, et dire que la voilà presque brûlée! C'est le plus clair de ma dot qui s'en va en fumée. Qu'est-ce qu'il me chante là, ce Jean-Pierre, avec son père Vincent, sa mère Vincent et la Madeleine. La Madeleine! je ne dis pas; c'est une belle fille... et d'ailleurs il faut bien que je l'épouse pour avoir la ferme; mais les autres, ça m'est bien égal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut que ça finisse, ainsi...

Et il s'arrêta comme s'il n'eût osé achever sa sombre pensée.

— Que diable fais-tu là, planté sur tes jambes? lui dit un homme qui s'était approché de lui sans qu'il le vît, absorbé qu'il était dans ses réflexions.

— Tiens, c'est toi, Martin!

— Moi-même, Simon. As-tu vu le père Vincent?

— Je crois qu'il n'est pas à la ferme, vu qu'il s'en est allé ce matin, avec sa femme, à la foire à Saint-Gilles.

— Dis donc, Simon, ça n'a pas l'air de te faire plaisir cet incendie?

— Vois-tu, Martin, on dirait qu'ils l'ont fait exprès pour me ruiner.

— Le fait est que c'est ta dot qui brûle, et c'est dommage ! Enfin, il te reste la fille, la belle Madeleine. Tu feras encore bien des jaloux.

— C'est possible ! mais si elle n'a pas le sou...

— Bah ! tu sais bien que le père Vincent est riche.

— Moi ? par exemple !

— Vas-tu faire le malin avec moi ? Sois donc franc, à quoi bon tant de cachoteries. Est-ce que je ne te connais pas ?

— Mais...

— Mais c'est comme ça.

— Et quand ça serait ? un peu d'argent ne gâte rien.

— Eh bien, à la bonne heure, voilà qui est parler.

— On se marie pour ses enfants ; mais la ferme brûlée, qu'est-ce qu'il me donnera ?

— Ah ! c'est différent... si c'est comme ça.

— Je n'ai rien, tu le sais bien ; et si j'amène un mauvais numéro...

— C'est vrai, tu tires à la conscription.

— Dans quinze jours.

— Eh bien, si tu tombes au sort, tu partiras.

— Mercil !

— Épouse toujours la fille, nigaud, ton beau-père t'achètera un homme.

— J'y ai bien pensé...

— Qui t'arrête ?

— Moi ! rien. Mais c'est elle, la Madeleine, qui retarde toujours.

— Est-ce qu'elle ne voudrait pas ?

— Si fait, mais elle n'est pas assez pressée. Voilà tout.

— Ce pauvre Simon ! s'écria Martin en riant. Comme tu dis : pas de chance !...

Tout à coup un cri déchirant traverse l'air et domine

le tumulte. Tout le monde frémit. Les travailleurs s'arrêtent glacés d'effroi.

Ce cri, c'était la mère de Madeleine qui venait de le pousser.

En quittant le champ de foire, où ils s'étaient rendus le matin, le père et la mère Vincent, n'ayant plus rien à faire à Saint-Gilles, s'étaient empressés de remonter dans leur petite carriole pour revenir à la ferme, avant la nuit, embrasser leur chère et belle enfant. Les deux honnêtes fermiers avaient terminé de bonnes affaires; chacun d'eux paraissait fort satisfait. Ils roulaient tout doucement, quand au détour d'une allée, dans un petit bois qu'il fallait traverser pour arriver au village, ils aperçurent près d'un taillis un homme étendu sur la terre. Était-ce un malfaiteur attendant sa proie sur la route? était-ce un pauvre diable égaré et malade? Les deux suppositions paraissaient admissibles. La mère Vincent eut peur et se rapprocha de son mari; ce dernier, assez peu rassuré, eut pourtant le courage d'arrêter sa bête et de faire bonne contenance,

— Que vas-tu faire? lui demanda sa femme.

— C'est peut-être un malheureux, il faut le secourir.

— Il a plutôt l'air d'un brigand. Prends garde.

— N'aie pas peur, Madelon (Madelon était le petit nom de la mère Vincent); je te dis que c'est un homme qui est épuisé et qui n'a pu continuer sa route. Tiens, vois-tu ses joues creuses, son air fatigué?

Et s'adressant à l'inconnu qui ne paraissait guère plus satisfait que la mère Vincent de la rencontre :

— Eh! mon brave homme, dit le père Vincent, que faites-vous donc là, couché sur la grande route? hein?

— Vous le voyez, je meurs d'épuisement et de fatigue.

— Ah ! le pauvre homme ! Voulez-vous un verre de vin ? j'ai là aussi un peu de pain...

Et le bonhomme tirait de sa carriole une bouteille.

— Du pain ! du vin ! reprend le malheureux, perdant sa timidité à la vue des provisions du fermier.

— Comme il regarde ces aliments ! s'écrie Madelon.

— Tu vois bien, femme, que j'avais raison, et se tournant vers l'inconnu : vous avez donc faim ?

— Oh ! oui, j'ai faim ! dit ce dernier d'une voix faible, en se soulevant sur son coude.

— Tenez, tenez, mon brave homme ; quel bonheur que nous ayons pensé à apporter ce bon pain blanc pour notre chère Madeleine, et que nous ne nous soyons pas attardés.

— C'est le bon Dieu qui nous a donné cette bonne idée, Vincent, afin que ce malheureux ne meure pas de faim, — aide-moi à descendre, — je veux lui donner à boire.

Les braves gens quittèrent la carriole et s'approchèrent de l'inconnu.

— Que Dieu vous récompense de votre bonne action, mes amis, dit d'une voix douce et mélancolique l'inconnu, mangeant avec une avidité qu'il cherchait vainement à dissimuler ; sans vous, j'aurais pu mourir ici, cette nuit, de fatigue et de faim.

— Comment vous trouvez-vous à présent ?

— Mieux, bien mieux. Je vous remercie. La fatigue d'une longue marche m'avait épuisé !...

— Il y a longtemps que vous n'avez mangé ?

— Trente-six heures, je crois, ou peu s'en faut.

— D'où diable venez-vous donc ?

— Je me suis égaré dans ce bois.

— Et vous n'avez vu passer personne ?

— Personne, répondit l'inconnu qui paraissait contrarié de toutes ces questions.

— C'est étonnant. La route est cependant fréquentée d'habitude, surtout aujourd'hui qu'il y avait la foire à Saint-Gilles.

— Ça n'est pas clair, se dit à lui-même le père Vincent. Mais après tout, ça ne me regarde pas. Et dites-moi, que comptez-vous faire à présent que vous voilà remis sur jambes? Il fait nuit et froid, vous n'avez sans doute pas l'intention de coucher là?

— Soyez assez bons pour m'indiquer ma route.

— C'est facile; ou allez-vous?...

— J'ai oublié le nom de l'endroit.

— Est-ce à Sasierge?

— Non.

— A Brissac?

— Ce n'est pas ce nom-là, interrompit l'inconnu qui, ne voulant pas inspirer de soupçons aux paysans, avait l'air de chercher un nom qu'il n'avait jamais connu.

— Peut-être bien à Lachâtre-Langlin?

— Justement.

— Ça se trouve bien, s'écria la mère Vincent; c'est là que nous allons. Mais vous ne pouvez faire la route à pied; il y a une bonne lieue encore, et vous êtes trop fatigué. Montez dans notre carriole, nous vous arrêterons à l'entrée du village; n'est-ce pas, Vincent?

— Non, merci, je vous généraïs.

— Allons donc! montez. L'équipage n'est pas brillant, mais Cocotte a la force de le trainer, et on s'y met quelquefois six quand il y a presse.

— Alors, c'est différent; j'accepte.

L'inconnu monta dans la carriole, et Cocotte reprit son allure.

A une demi-lieue de là, les lueurs de l'incendie qui rougissaient le ciel frappèrent les regards du bon fermier.

— Dis donc, femme, regarde cette lueur là-bas; n'est-ce pas du côté de notre endroit?

— C'est un incendie, fit observer l'inconnu, et, si j'en juge par la clarté qu'il répand, le feu doit être terrible.

— Pourvu qu'il ne nous soit pas arrivé malheur! s'écria Madelon.

— Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses, répondit Vincent. Nous saurons bientôt à quoi nous en tenir.

Cocotte reçut un coup de fouet qui sembla l'étonner (car elle n'y était pas habituée), et prit un trot plus allongé.

En approchant du village, de sombres pensées occupaient les esprits de ces deux pauvres gens, qui ne s'attendaient pas cependant à toute l'étendue du malheur dont ils étaient frappés.

A cent pas de la ferme, la route était droite et large; ils purent donc contempler pendant quelques instants le sinistre tableau. Bientôt le doute ne fut plus permis, ils aperçurent leur ferme dévorée par l'incendie. Tout à coup une pensée affreuse traverse l'esprit de la pauvre mère. Devant cette pensée tout disparaît : cette pensée était horrible!... Madeleine! qu'était-elle devenue? Ils l'avaient laissée le matin à la maison...

— Oh! mon Dieu! s'écrie tout à coup la mère Vincent, dont les cheveux se dressent sur la tête, mon Dieu!

Et elle n'ose en dire davantage pour ne pas effrayer son mari; mais Vincent a jeté un coup d'œil sur sa femme, il l'a comprise, son cœur de père s'est ému, le nom de Madeleine s'échappe de sa bouche. A ce nom chéri, la pauvre mère ne se contient plus, elle pousse ce cri terrible qui était venu arrêter les travailleurs et les glacer d'épouvante.

Les rênes tombent des mains du père Vincent.

— Qu'y a-t-il donc? s'écrie l'inconnu, saisissant les guides échappées à la main tremblante du vieillard.

— Monsieur, s'écrie Vincent, mais vous ne voyez donc pas? c'est notre ferme qui brûle!

— Votre ferme?

— Et Madeleine est à la ferme!

— Notre fille!

A la vue de la carriole, tous les amis du père Vincent s'élancèrent à sa rencontre.

— Mes amis... mes amis... avez-vous vu ma fille?... s'écrie le pauvre père, pâle comme un mort... dites, l'avez-vous vue?

— Ta fille? comment?... Madeleine? mais tu ne l'avais donc pas emmenée avec toi?

— Elle n'est donc pas avec vous?

— Madeleine est restée à la ferme! mon Dieu... mon Dieu! Qui a vu ma fille, ma pauvre fille, qui me rendra Madeleine?

Personne ne répondait. La douleur de ce pauvre père était horrible à voir. La mère Vincent était comme hébétée.

L'inconnu épiait avec anxiété la figure des paysans; il comprend qu'un danger affreux menace l'enfant de ces braves gens, il saute de la carriole et disparaît. En une seconde, il est sur le lieu du sinistre; il avise un paysan qui travaillait avec ardeur à la pompe et semblait donner une direction aux travaux. C'était Jean-Pierre.

— Vous connaissez la fille du père Vincent? lui dit-il.

— Madeleine! qui est-ce qui ne la connaît pas?

— Où est-elle?

— Avec ses parents, à la foire.

— Non.

— Qu'en savez-vous? et qui êtes-vous?

— Peu vous importe qui je suis ; je viens de quitter le père et la mère Vincent, ils ont laissé leur fille à la ferme, voulez-vous m'aider à la sauver ?

— La sauver ! comment entrer dans la maison ? c'est impossible, voyez donc !...

— Rien n'est impossible à qui ne craint pas la mort.

— Mais, enfin...

— Pas un mot de plus, guidez-moi. Où est l'entrée de la maison ?

— Là ! Et Jean-Pierre désignait une vaste fournaise.

— N'y a-t-il pas une autre porte ?

— Oui, ici, par derrière.

A ce moment, une fenêtre du premier étage vole en éclats, une belle jeune fille à peine vêtue, enveloppée dans ses longs et magnifiques cheveux, paraît sur le bord de la croisée déjà attaquée par les flammes ; elle va périr, et, se mettant pieusement à genoux, elle élève son âme à Dieu.

— Ma fille ! ma fille ! sauvez-la ! sauvez Madeleine ! s'écrie la malheureuse mère Vincent.

— Ma mère, ma bonne mère, adieu pour toujours.

La belle enfant envoie un dernier baiser et tombe suffoquée.

Un silence d'horreur s'étend sur tous les témoins de cette scène déchirante.

A la vue du malheur horrible prêt à l'atteindre, la mère Vincent pousse des cris de désespoir :

— Madeleine est morte !...

Puis elle s'affaisse sur elle-même.

Cependant un homme s'était précipité du côté de la porte qui donnait sur la cour, guidé par Jean-Pierre. Tout à coup il disparaît résolument au milieu des flammes.

— Le malheureux ! s'écrie le paysan en le suivant des yeux, c'est un homme mort !

II

L'ÉTRANGER

Il semblait en effet que nulle puissance humaine n'était capable de sauver l'inconnu.

En se détournant, Jean-Pierre aperçut Simon, les bras croisés, regardant tranquillement l'affreux spectacle qui se passait sous ses yeux.

— Que fais-tu là, toi ? lui dit-il.

— Tu vois, je regarde.

— Poltron, ne devrais-tu pas être à la place de ce brave étranger ?

— Eh bien ! merci ! par exemple.

— Mais ta future, misérable ?

— Ma future ? Pourquoi ne s'est-elle pas sauvée ?

— Cet homme me dégoûte, dit Jean-Pierre, et ses yeux se reportèrent avec effroi vers la ferme, enveloppée par les flammes.

Ceci se passait sur le derrière de la maison. Sur le devant, l'infortuné père de Madeleine, placé entre sa femme évanouie à ses pieds et sa fille mourante, essaya de se précipiter dans la ferme. On le retint. C'était, en effet, vouloir ajouter une victime à celle que l'incendie s'appêtait à dévorer.

Tout à coup un homme au visage brûlé apparaît à la fenêtre de la chambre où un instant auparavant on avait vu la jeune fille.

— C'est lui ! s'écrie la foule en battant des mains. "

Le père Vincent échappant aux mains vigoureuses des paysans, s'approche, une lueur d'espérance renaît en son cœur.

— Mon Dieu ! je ne me trompe pas ! c'est lui ! l'homme du bois...

— Ma fille ! ma fille ! reprend instinctivement Madelon revenue à elle, et comme égarée.

— Je la sauverai, s'écrie l'inconnu, respirant une seconde à la fenêtre. Elle est là, vite, mes amis, une échelle ; et il disparaît un instant, mais bientôt il reparaît, portant Madeleine évanouie dans ses bras.

— Ma fortune entière, si vous la sauvez ! s'écrie Vincent.

— L'escalier est en feu, répond l'inconnu, au nom du ciel, une échelle, ou Madeleine est perdue.

Jean-Pierre, honteux d'avoir laissé à moitié chemin un si vaillant compagnon, s'était empressé d'aller chercher une échelle. Il court sans hésiter, au risque de périr, la placer lui-même sous la fenêtre.

Il est impossible de rendre l'effet d'une pareille scène. L'étranger reparaît enfin à la fenêtre. Il tient toujours Madeleine dans ses bras ; heureusement l'échelle est assez longue... Il met le pied sur le premier échelon, et commence sa périlleuse descente. Tous les bras sont tendus vers lui, tous les cœurs commencent à s'ouvrir à la joie. Déjà même on le félicite. Quel courage ! que de sang-froid ! quel brave homme !... quand un craquement se fait entendre, plus terrible peut-être que celui des poutres qui tombent de toutes parts sur le sol. Ce craquement a été produit par l'échelle qui vient de se briser par le milieu,

trop faible pour supporter un pareil poids. L'étranger roule jusqu'à terre, mais il ne lâche pas son précieux fardeau. On accourt, chacun s'empresse.

Madeleine ouvre les yeux. Elle est sauvée ! Le feu l'avait respectée, l'étranger l'avait abritée. Mais il était couvert de brûlures et de contusions, et avait l'épaule gauche démise.

Deux minutes après ce terrible épisode, la toiture de la ferme croulait, couvrant le sol de ses débris enflammés.

Grâce au concours actif et empressé des amis nombreux que le père Vincent avait dans le village, en moins de quinze jours le mal fut en partie réparé. Les charpentiers replacèrent sur le toit des poutres neuves ; les maçons crépèrent les murs lézardés, refirent les cloisons abattues, et c'est à peine si l'on se fût douté à l'extérieur que le feu avait passé par là.

Bientôt il n'y parut plus qu'à la bourse du brave fermier, que ce sinistre avait passablement dégarnie.

Qu'importait à l'honnête Vincent ? Il eût tout donné, sa fortune, sa ferme, sa vie même, pour sauver sa fille, la belle Madeleine, et sa fille était sauvée ! Comme il se félicitait d'avoir été charitable et secourable à cet étranger, sans lequel sa pauvre enfant était perdue, ensevelie sous les flammes !...

Aussi ne voulut-il pas consentir à ce qu'un autre toit que le sien abritât le blessé.

Le médecin avait d'abord fait transporter ce dernier chez lui, mais le père Vincent fit si bien, que deux jours après on installait le sauveur de Madeleine à la ferme, où les soins les plus empressés lui furent prodigués par toute la famille.

— Vois-tu, répétait sans cesse le brave fermier à Madelon, si je t'avais écoutée, femme, nous aurions passé notre chemin, l'autre jour, dans le bois, sans porter secours à ce

pauvre jeune homme, qui te faisait si grande peur. Et le bon Dieu nous aurait punis de notre égoïsme par la mort de Madeleine.

— C'est vrai, Vincent, sans lui nous n'aurions plus de fille ! Mais que veux-tu ? sa grande barbe me faisait peur ; et puis il avait l'air de nous guetter au passage. Je ne suis pas brave, et les rencontres qu'on fait ordinairement dans les bois ne tournent pas toujours aussi bien que celle-là.

— Le médecin dit que c'est un miracle qu'il ne se soit pas tué du coup. C'est un brave cœur !...

— Oui. Mais pourquoi se cachait-il dans le bois ?

— Que nous importe ?

— Après tout, qui nous dit que ce n'est pas un malfaiteur ?

— Encore tes sottes idées ! Pour moi, je préfère beaucoup de pareils malfaiteurs à de certains honnêtes gens qui se contentaient de regarder brûler la ferme et notre fille, sans oser bouger.

— Tu veux parler de Simon...

— Le lâche !

— Et pourtant, il doit épouser notre fille !

— Oh ! oh ! il ne la tient pas. Si Madeleine le veut absolument, je ne dis pas ; mais si peu qu'elle rechigne, je n'en fais ni une ni deux. Et ce sera avec bien du plaisir que je le prierai de nous laisser tranquilles et d'en aller chercher une autre.

Jean-Pierre venait tous les jours à la maison savoir des nouvelles du blessé, à qui il s'intéressait vivement, car les hommes de cœur sympathisent entre eux.

Pendant quelques jours il fut impossible de voir l'inconnu. Le médecin, inquiet d'une fièvre ardente qui s'était déclarée, avait expressément interdit toute visite. Made-

leine seule, qui s'était constituée gardienne exclusive du malade, avait le droit d'entrer dans sa chambre et de veiller sur lui. Mais quand Jean-Pierre venait à la ferme, la fille de Vincent qui, de sa fenêtre, le voyait arriver, allait à sa rencontre et s'entretenait avec lui de la santé de leur cher malade.

— Eh bien, mademoiselle, comment va le monsieur, aujourd'hui ?

— Merci, Jean-Pierre, ça va, mieux. C'est bien à vous de lui porter tant d'intérêt.

— Eh ! mademoiselle, si vous aviez vu comme moi ce brave monsieur, vous seriez encore tout ébahie de trouver réunis dans un seul homme tant de sang-froid et de courage ! Tout craquait, tout brûlait, le toit, le plancher, les vitres, les murailles. Il arrive, lui, d'où ? je n'en sais rien. Il vous aperçoit, c'en est assez ! En un clin d'œil il comprend ce qu'il faut faire, il marche droit à la ferme ; tout autre eût reculé ; mais Dieu veillait sur lui et sur vous. Un instant après, il est à la fenêtre, vous tenant évanouie dans ses bras. Comment il avait pu parvenir jusqu'à vous, je n'en sais ma foi rien... Comment il vous sauva, vous le savez !...

— Oh ! oui, Jean-Pierre, et je ne l'oublierai jamais !...

— Voilà ce que j'appelle un brave compagnon ; ce n'est pas comme l'autre...

— Quel autre ?

— Vous savez bien de qui je veux parler...

— Non, je vous assure.

— Eh ! parbleu, de Simon, de ce lâche qui vous aurait vue brûler sans sourciller.

— Est-il possible ?

— C'est la vérité, mademoiselle, et s'il est vrai, comme il s'en vante dans le pays, qu'il doit vous épouser...

— Eh bien, Jean-Pierre ?

— Dame ! je ne vous en fais pas mon compliment.

Décidément les affaires de Simon prenaient une mauvaise tournure. Le père Vincent n'en voulait pas pour gendre et Madeleine ne lui était plus favorable. Jean-Pierre le chassait tous les jours un peu plus du cœur de la jeune fille en racontant son attitude pendant l'incendie. L'amour qui ne s'était pas encore glissé dans le cœur de Madeleine, n'avait pas même la peine de s'envoler. D'ailleurs, à mesure que son esprit se détournait de Simon, une autre image, bien plus agréable, venait le remplir, celle de cet étranger dont l'arrivée extraordinaire et pour ainsi dire miraculeuse avait été pour elle le salut.

Nul ne savait ni son nom qu'il s'obstinait à cacher, ni le but qui l'avait amené dans le pays, ni le motif de sa retraite dans les bois, ni la cause de sa misère apparente. Mais que lui importait tout cela, à elle ? Ce qu'elle savait, ce qu'elle ne pourrait jamais oublier, c'est que ce beau jeune homme avait été blessé pour elle, en risquant sa vie pour sauver la sienne ; c'est qu'elle lui devait le bonheur d'embrasser chaque soir son père et sa mère, c'est qu'il avait de douces et élégantes manières, une belle et noble figure...

Pendant les heures de sommeil que la nature bienfaisante accordait au malade, Madeleine ne cessait de le regarder et d'admirer cette tête pâle et énergique, ces yeux fermés dont elle voyait, dans son imagination, luire la prunelle à travers les paupières, ce front légèrement plissé par la souffrance plutôt que par les années, ces cheveux bruns, cette barbe soyeuse et fine qui encadrait si bien ce pâle visage. Un sentiment nouveau, qu'elle n'avait jamais éprouvé, même à l'époque où on lui parla de mariage pour la première fois, un de ces sentiments profonds, vifs,

impétueux, qui se glissent dans le cœur de la femme comme la vipère dans le nid de l'oiseau, la mordit tout à coup au cœur et lui fit éprouver une sensation douce et ineffable.

Un soir qu'elle dormait écrasée de fatigue, il lui sembla qu'elle ouvrait les yeux à la lumière pour la première fois, et se trouvait assise dans un beau jardin, plein de fleurs odorantes et d'arbres rares, dont les parfums embaumaient l'air. A ses pieds, Madeleine voyait un bel ange aux ailes argentées, qui la regardait tendrement. Tout à coup elle sentit courir sur sa main quelque chose de glacé; elle tressaillit et se réveilla en sursaut. C'était la main de l'inconnu qui, pendant le sommeil, avait involontairement touché la sienne, placée au bord du lit, et la pressait doucement. Madeleine leva ses yeux sur lui. Il dormait. Mais il ne lui manquait que des ailes pour ressembler à l'ange de son rêve, et quand elle chercha, à la place où nous avons coutume de les supposer, elle aperçut l'épaule démise de son sauveur.

Simon avait pris des informations. Il avait su que le père Vincent était mécontent de lui, pour ne pas dire plus. Les mauvaises langues lui contèrent que Jean-Pierre l'attaquait devant tout le monde sans se gêner; que Madeleine ne quittait le blessé ni le jour ni la nuit, et qu'à son exemple, chacun dans la ferme se serait mis en quatre pour l'étranger.

Dès lors, son esprit sérieusement alarmé entrevit l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Il alla consulter son ami Martin, son *alter ego*, dont nous avons vu l'influence sur lui le soir de l'incendie.

— C'est clair comme le jour, lui dit Martin, te voilà distancé.

— Crois-tu?

— Pardieu ! l'étranger lui plaît ; il l'épousera s'il le veut.

— La coquette !

— Écoute donc, si elle t'avait attendu, la petite, pour se tirer d'affaire, il aurait pu lui en cuire !

— Oh ! je le tuerai !

— Toi ! s'écria Martin en éclatant de rire, laisse donc tranquille, ne dis donc pas des bêtises comme ça à tes amis...

— Mais que faire ? Voyons, conseille-moi.

— Eh bien, avant d'aller plus loin, assure-toi de quelque chose ; retourne à la ferme, et tu verras tout de suite si les Vincent sont fâchés. La Madeleine est une enfant... ça ne doit pas avoir de volonté.

— Tu ne la connais pas.

— Enfin, tu verras, après nous causerons...

Cependant le blessé se rétablissait à vue d'œil, grâce aux bons soins de sa garde-malade, et à sa jeunesse. Déjà Paul (c'était le seul nom qu'on lui connût) se promenait dans le jardin, appuyé d'un côté sur Madeleine, et de l'autre sur la mère Vincent.

— Que vous êtes bonne pour moi, disait-il un matin à la mère Vincent ; comment reconnaitrai-je jamais tant d'égards, tant de délicates attentions !

— Nous aurons beau faire, monsieur, répondit Madelon, c'est toujours nous qui serons en reste avec vous.

— Je n'ai fait que mon devoir, en vérité. Sans vous, sans ce morceau de pain qui a ranimé mes forces défaillantes, sans ce verre de vin qui m'a réchauffé le sang engourdi, ne serais-je pas mort dans le bois, de fatigue, de froid et de faim ? En vous rendant votre fille, je n'ai fait que m'acquitter...

— Mais votre blessure, mon cher monsieur ?

— Pure maladresse ! je me suis trop pressé.

— Oh ! monsieur Paul ! interrompit Madeleine, ne vous calomniez pas vous-même, cela me fait de la peine.

— Et je ne veux pas vous en faire, Madeleine, Dieu m'en garde ! Voyez, madame Vincent, ajouta-t-il en regardant la jeune fille, dont les joues étaient creuses, le teint pâle et les yeux battus ; voyez, c'est moi qui cause tout cela.

— Eh bien ! monsieur Paul, si vous me trouvez laide ainsi...

— Laide ! mon enfant. Allez, vous auriez beau faire, vous n'y parviendriez jamais ? Vous, laide ! mais vous portez au contraire sur votre charmant visage la beauté des anges qui souffrent pour les misères humaines, et il n'y a pas de fraîcheur qui vaille votre teint pâle, pas de roses qui n'envient les lis de votre joue !

Madeleine sentit le sang lui monter au visage, et se retirer ensuite jusqu'au fond du cœur.

Un mois entier s'était écoulé. On était en fructidor.

Paul était en pleine convalescence et reprenait chaque jour de nouvelles forces. Madeleine, au contraire, semblait de plus en plus souffrante, et son état inspirait quelque inquiétude à ses bons parents. Pourtant aucun indice fâcheux ne trahissait le malaise qu'elle paraissait éprouver. A toutes les demandes de son père, elle répondait qu'elle se portait à merveille ; aux questions de sa mère, elle souriait en cherchant à la rassurer. Nulle plainte ne sortait de sa bouche, seulement son teint était toujours pâle. Ses joues décolorées démentaient ses paroles rassurantes. Un mal inconnu la minait sans qu'elle voulût y porter remède. Le sommeil l'avait abandonnée, l'appétit comme le sommeil. Plus de gaieté, quoiqu'elle semblât heureuse et satisfaite. Autrefois on l'entendait chanter

comme un oiseau. Maintenant, les oiseaux chantaient sans qu'elle leur répondit, la pauvre enfant ! L'amour la dévorait !

III

LA SŒUR DE LAIT

Un jour que Madeleine était assise sur le pas de la porte, rêveuse et distraite, elle vit s'approcher d'elle une jeune fille accompagnée d'un vieillard dont elle crut se rappeler le visage et les allures ; elle regarda avec plus d'attention, et la joie la plus vive remplit son cœur quand elle reconnut Geneviève, sa sœur de lait, et le vieux Nicolas, le fidèle serviteur de Geneviève.

— Geneviève ! s'écria-t-elle, en se levant précipitamment pour courir embrasser la jeune fille, Geneviève, toi ici, quel bonheur !

Et les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

— Te voilà donc revenue dans le pays ? reprit Madeleine.

— Oui, chère Madeleine, j'ai quitté Paris, et pour longtemps, je l'espère.

— Quelle bonne nouvelle pour mon père, qui t'aime tant !

— Tout le monde va bien à la ferme ? dit Geneviève.

— Tout le monde, répondit Madeleine ; ma mère ne fait

que parler de toi. Mais entre donc un peu à la maison te reposer.

— Bien volontiers, car la course est longue de Jonquières ici, et nous l'avons faite à pied, comme tu vois.

— Cela t'a donné des couleurs charmantes, et de l'appétit, n'est-ce pas?

— Un peu, Madeleine. Dis-moi donc, je te trouve un peu changée. Tu es toujours belle comme un ange, c'est vrai, mais il me semble que tu es pâle!

— Ce n'est rien, répondit Madeleine, c'est le soleil qui m'a un peu fanée... Mais attends-moi une seconde, je reviens avec une tasse de lait.

Avant de continuer notre récit, nous croyons utile de donner au lecteur quelques détails sur Geneviève et sur Madeleine.

Pierre Vincent, père de Madeleine, était natif de La Châtre-Langlin, un gros bourg de l'Indre, où s'était passée la scène terrible qui commence notre récit. Ses parents en étaient originaires et venaient d'y mourir quelques années auparavant. C'étaient de pauvres journaliers chargés de famille, dont la besogne avait été rude sur cette terre, mais de grands travailleurs qui élevèrent bien leurs enfants et en firent d'honnêtes paysans comme eux, probes et actifs. Pierre, l'aîné de la famille, était entré tout jeune au service du riche monsieur Didier, grand-père de Geneviève. Celui-ci voyant que Pierre était fort comme un lion, travailleur, rangé, sage comme une fille, le chargea d'abord de diriger une petite ferme et de la faire valoir, pour éprouver si la tête était aussi bonne qu'il le pensait. En deux ans, le revenu de la ferme doubla. Bientôt le jeune garçon pensa à se marier. Il avait rencontré, dans ses courses nombreuses, une fille hâlée par le soleil, aux mains calleuses, laborieuse comme lui, sage comme pas

•

une, et qui n'avait guère l'air de s'amuser aux bêtises qu'on lui débitait de temps à autre. C'était Madelon. Il parla d'elle à monsieur Didier, qui prit les informations nécessaires et l'approuva. Le mariage se fit. Pierre Vincent avait alors trente-cinq ans, la Madelon vingt-quatre. Cela se passait vingt-huit ans auparavant, c'est-à-dire en 1768. Monsieur Didier avait à cette époque un fils de vingt ans qui terminait ses études militaires et qu'on voyait rarement à la Châtre-Langlin, car il semblait mépriser, sinon les paysans, du moins la campagne. Douze années s'écoulèrent. Une chose seulement contrariait les époux Vincent, c'était de n'avoir pas d'enfant.

— A quoi bon, disait Vincent, mettre tant d'argent de côté (car ils travaillaient toujours et gagnaient gros au service de monsieur Didier), s'il n'y a personne après nous pour en jouir ?

Enfin, cet enfant tant désiré arriva, ce fut Madeleine.

A la même époque madame Didier, femme du fils de leur bienfaiteur, mit au monde à la Châtre-Langlin, où elle était venue faire ses couches en l'absence de son mari, une belle et grosse fille, qu'on appela Geneviève, comme sa mère ; mais la pauvre femme mourut des suites de sa couche, et ce fut Madelon qui voulut se charger de la remplacer, en nourrissant la douce créature.

Les deux enfants grandirent ensemble, nourris du même lait, bercés dans le même lit, caressés également, gâtés de même. Le père Didier mourut quelque temps après.

Son fils revint à la Châtre-Langlin quelque temps après la mort de son père, et s'empessa de vendre ses terres, ne gardant que le château de Jonquières, où étaient les tombeaux de sa famille. Cette propriété était située à une lieue de la Châtre. C'était là qu'habitait Geneviève. Les affaires réglées, il partit et ne revint qu'à de longs intervalles.

les. En 1798, époque où commence notre récit, Madeleine et Geneviève ont chacune dix-huit ans. Pierre Vincent, que l'on appelle le père Vincent, en a soixante-cinq. Il est riche, considéré, heureux ; c'est un vieillard très-vert encore, ayant le pied solide comme la main. Sa femme, la Madelon, a beaucoup vieilli. Le travail a laissé sur son visage des traces ineffaçables, et quoique âgée de cinquante-quatre ans à peine, elle paraît plus cassée que son mari. Après la mort de monsieur Didier, Vincent avait acheté avec ses économies cette ferme où nous le trouvons, et avait en peu de temps arrondi sa propriété.

Voilà leur histoire, simple comme celle des honnêtes gens, — travail, patience, économie, puis au bout de tout cela, aisance et bonheur. Lorsque Geneviève leur fut retirée par son père pour entrer dans un pensionnat de Paris, ce fut une grande douleur pour la mère Vincent et pour Madeleine. Le père Vincent parla d'envoyer sa fille dans la même maison que sa sœur de lait, mais la Madelon ne voulut pas y consentir.

Le général Didier, père de Geneviève, était un brave officier qui avait fait brillamment les campagnes d'Allemagne au service de la République. Le grade de général l'avait récompensé de ses longs services, et il comptait bien n'en pas rester là. Quant au vieux Nicolas, c'était un de ces domestiques de la vieille roche, comme on n'en voit plus. Il servait la famille depuis cinquante ans, et en avait pour sa part soixante-dix.

— Mais embrasse-moi donc encore ! s'écria Madeleine toute joyeuse...

— Bonne sœur ! dit Geneviève.

— Que tu es belle, Geneviève ! sais-tu que tu es bien grandie depuis l'année dernière. Conte-moi donc ce que tu as fait à Paris, depuis que tu nous as quittés. T'es-tu

bien amusée? as-tu été au bal, au spectacle? Je veux tout savoir.

— Tu te trompes bien, Madeleine, si tu crois que je me sois trouvée heureuse à Paris. J'ai pensé toute l'année à toi, à notre village, à ta mère.

— Tu t'es donc bien ennuyée, ma pauvre Geneviève?

— Nicolas me consolait. Nous parlions de vous, et j'étais moins triste... Mais toi?

— Ah! ma sœur, il s'est passé bien des choses à la ferme depuis un an. D'abord j'ai manqué me marier.

— Ah! avec qui donc?

— Avec Simon.

— C'eût été dommage, fit Nicolas; vous avez bien fait de manquer.

— Attends donc, dit Geneviève, Simon... n'est-ce pas un petit brun? Oui, je me le rappelle, un assez vilain monsieur, ce me semble. Il te faisait déjà la cour, et tes parents semblaient ne pas le voir de trop mauvais œil.

— Justement, mais depuis l'incendie de la ferme...

— Ah! mon Dieu! s'écria Geneviève.

— C'est vrai, tu ne sais rien de tout cela.

— Rien du tout, ma chère Madeleine, et voici la première nouvelle.....

— Imagine-toi, Geneviève, qu'il y a un mois juste aujourd'hui, mon père et ma mère étaient allés à la foire de Saint-Gilles, comme c'est leur coutume; moi, j'étais restée à la maison, et vers le soir, fatiguée sans doute, je m'endormis profondément dans ma chambre, sur mon lit, où je m'étais jetée à moitié habillée pour reposer un instant. Tout à coup je suis réveillée en sursaut par une odeur de paille brûlée qui me prend à la gorge et m'étouffe. Je me lève, j'ouvre la porte, l'escalier était en feu; je me sauve du côté de la fenêtre, les vitres se brisent, la fenêtre cra-

que et tombe; je regarde, des flammes partout! la maison était en feu, tous les habitants du bourg étaient dans la rue. Au milieu de la foule, mon père et ma mère, à genoux, priaient Dieu, désespérés. A leur vue, je sentis mon cœur s'en aller... je leur envoyai un baiser, et je tombai évanouie... Quand je revins de mon évanouissement, j'étais au milieu de la place, Dieu avait eu pitié de moi et m'avait arrachée à la mort : ma mère pleurait en me tenant dans ses bras.

— C'est un miracle! s'écria Geneviève.

— Un miracle, comme tu dis, ma sœur, et je ne pus d'abord me rendre compte de la manière dont il s'était opéré; mais depuis j'ai su qu'un étranger, un jeune homme que mon père et ma mère avaient trouvé dans le bois de Saint-Benoît-du-Sault, mourant de faim et de fatigue, et à qui ils avaient porté secours, m'avait arrachée aux flammes qui m'environnaient de tous côtés.

— Un noble cœur! dit Geneviève.

— N'est-ce pas, ma sœur? Malheureusement, le pauvre jeune homme s'était blessé. Mais maintenant il va bien, tout à fait bien.

— Tu as reçu de ses nouvelles?

— De ses nouvelles? Il est ici. Tiens, Geneviève, le voici qui vient du jardin; comment le trouves-tu?

— Il a l'air très-distingué, il est vraiment très-bien.

— Je veux que vous fassiez connaissance : tu l'aimeras comme moi.

— Y penses-tu? dit Geneviève, rougissant malgré elle.

Madeleine avait déjà fait à Paul un signe que celui-ci comprit à l'instant, car il se dirigea vers l'endroit où se trouvaient les deux jeunes filles.

— Après ça, dit en riant Geneviève, c'est toujours une

bonne connaissance ; si jamais Jonquières brûlait, je serais plus tranquille.

— Ne jouez pas avec le feu, mademoiselle, dit Nicolas. Paul les rejoignit.

A la vue de Geneviève, il demeura un instant muet d'admiration.

— Arrivez donc, monsieur Paul, dit en souriant Madeleine, que je vous présente à ma sœur.

— Sœur de lait, monsieur, dit Geneviève. La mère de Madeleine nous a nourries toutes les deux, et nous serions du même sang que nous ne nous aimerions pas davantage.

— Geneviève, voici mon sauveur.

— Ma sœur vient de me dire à quel danger vous vous étiez exposé, monsieur, et je suis heureuse de pouvoir vous en remercier pour elle et pour moi.

— En vérité, dit Paul, je n'ai fait en cette occasion que ce que tout autre eût fait à ma place. Je me suis trouvé là, voilà tout, et j'ai eu la bonne fortune d'être utile.

— Permettez-moi, monsieur, de vous trouver par trop modeste, et laissez-moi vous dire qu'en risquant votre vie pour ma sœur, vous avez fait une noble action !

— Ah ! ah ! dit Madeleine en battant des mains joyeusement, car l'air confus de Paul lui prouvait qu'il se sentait battu par la logique de Geneviève. Répondez, monsieur, si vous l'osez.

— Je me rends, mademoiselle, dit Paul. Je préfère m'avouer vaincu.

— Vous avez été blessé ? m'a dit Madeleine.

— A l'épaule, oui, mademoiselle, mais grâce aux soins de cette chère enfant, je ne m'en aperçois plus.

— Tant mieux, il eût été pénible pour tout le monde qu'un pareil dévouement eût eu pour vous quelque suite fâcheuse.

Geneviève accepta à dîner à la ferme et n'en partit qu'au déclin du jour.

En s'éloignant de cette maison, où sa présence avait causé tant de bonheur, mademoiselle Didier emportait avec elle, sans s'en douter encore, le repos de Madeleine et la liberté de son propre cœur.

Depuis ce jour qui devait compter dans la vie des deux charmantes filles et dans celle de Paul, le chemin qui conduisait de Jonquières à la Châtre-Lánglin devint la promenade habituelle des trois jeunes gens. Tantôt c'était Geneviève qui partait le matin de bonne heure (elle était libre de ses actions, son père étant absent, et Nicolas, chargé seul de veiller sur elle, n'ayant jamais songé à la contrarier dans ses moindres fantaisies), afin de déjeuner à la ferme et d'y savourer une de ces bonnes tasses de lait que donnait *Mignonne*. Tantôt c'était Madeleine qui proposait à son ami Paul, tout à fait guéri, de l'accompagner jusqu'au château.

De son côté, Paul était devenu rêveur. Quelquefois Madeleine le surprenait, la tête appuyée dans ses mains, les yeux fixés sur le sable, dans une attitude méditative, et la naïve enfant qui le regardait de la fenêtre de sa petite chambre, portait la main à son cœur. Elle lui souriait tendrement, sans que le jeune homme s'en aperçût, croyant sans doute que ces rêveries étaient de l'amour, et que la belle âme de Paul avait deviné la sienne.

Paul aimait, en effet, mais ce n'était pas Madeleine.

IV

UN TÊTE-A-TÊTE

On voit trop souvent de ces fatalités. A côté de vous est un cœur tendrement épris qui vous appelle, et vous vous prenez de passion pour un autre cœur qui ne vous comprend pas, ou même vous dédaigne. Paul aimait Geneviève. Madeleine, la naïve et douce enfant, trop innocente pour être jalouse, surtout de Geneviève, ne voyait autre chose dans la joie qui les animait, lorsqu'on passait ensemble la journée, soit au château, soit à la ferme, que l'amitié la plus sincère. Elle aurait bien souffert, si elle se fût doutée du malheur qui lui était réservé. Et la Providence ne voulait pas l'éprouver déjà si cruellement.

Geneviève ne savait rien des secrètes pensées de Madeleine, et ce fut de là que naquit tout le mal. Certes, si Madeleine, lui ouvrant son cœur, lui avait dit que Paul était son idole, sa vie, l'espoir de tout son avenir, Geneviève eût refoulé dans son cœur tous les sentiments qui y avaient à peine pris naissance, sentiments qui ne tardèrent pas à se développer et à prendre racine dans son âme; mais le silence le plus absolu avait été gardé par Madeleine, que la pudeur de son affection toute religieuse rendait trop discrète. Le mal faisait donc chaque jour de rapides progrès.

De son côté, Paul se laissait aller à son amour, sans arrière-pensée, ne sachant rien des souffrances de Madeleine.

La solitude où vivait Geneviève, l'absence de son père,

le peu de distractions qu'elle pouvait se procurer, et jusqu'à son éducation, tout l'entraînait vers le héros de la Châtre-Langlin. Allait-elle à la ferme? elle voyait Paul. Était-il par hasard absent? tout le monde chantait ses louanges, le père et la mère Vincent les premiers. Venait-il au château, en compagnie de Madeleine? c'était elle, l'imprudente, qui attisait l'incendie qui devait la dévorer, incendie plus dangereux mille fois que celui de la ferme.

Personne n'avait songé jusqu'alors à demander qui était ce jeune homme trouvé, mourant de faim et de fatigue, dans le bois du Petit-Pradet. Son nom était un mystère; sa conduite en était un autre. Il vivait solitaire à la ferme, ne fréquentant âme qui vive, si ce n'est Jean-Pierre, à qui il donnait de temps en temps un salut amical. Ses sorties depuis sa guérison n'avaient qu'un but, le château de Jonquières. D'où venait-il? Nul ne le savait. Où allait-il quand on l'avait rencontré? c'est ce qu'il ne voulut jamais dire. Était-il poursuivi? coupable d'un crime? Dans ces moments de crise révolutionnaire, on pouvait tout supposer. Quand le père Vincent voulait le sonder là-dessus, Paul répondait que puisqu'il gênait de si braves gens, il était disposé à s'éloigner de la ferme et à continuer sa route.

Mais les époux Vincent jetaient les hauts cris; Madeleine, tremblante à l'idée de son départ, l'assurait qu'il n'était pas guéri, et qu'il y aurait du danger à partir. Il cédait, et bientôt personne ne se permit plus de question indiscrete. Si même quelque bavard de l'endroit sondait le père Vincent à ce sujet, c'était lui qui prenait soin de lui fermer la bouche, en répondant que Paul était son ami, et que cela devait suffire à tout le monde. Quoique rencontré en triste équipage dans le bois du Petit-Pradet, Paul avait en lui je ne sais quoi de distingué qui im-

sait à tous les paysans, et ce fut par là, non moins que par sa belle action, qu'il parvint à se faire respecter.

Madeleine était blonde et rose, d'une fraîcheur éclatante; elle avait la peau blanche, les dents belles, la taille bien prise, quoique un peu forte. Son éducation était loin d'être irréprochable. Elle avait eu des maîtres de toute espèce, mais elle avait assez peu profité de leurs leçons. Sa conversation était monotone, surtout pour un homme comme Paul, dont la société habituelle, comme nous le verrons par la suite, n'était pas celle des gens parmi lesquels le hasard venait de le jeter. Aussi son ami Paul la chérissait-il comme une enfant dont il aurait volontiers fait sa sœur, mais il n'éprouvait pas pour elle ce sentiment désordonné qu'on appelle : amour.

Geneviève était tout autre. Pâle, brune comme une Espagnole, ardente et exaltée, elle possédait tous les signes extérieurs des races d'élite. Ses dents étaient blanches, ses lèvres bien dessinées. L'ovale de son visage, un peu allongé, surmontait un cou bien attaché sur des épaules un peu maigres, défaut de jeunesse qui se corrige vite. La taille riche et prodigieusement mince, les pieds délicats, les mains mignonnes; un type de créole. Elle avait encore une grande dignité dans le maintien, une sévérité de bon ton dans ses manières polies et aristocratiques; enfin une éducation soignée, même un peu savante, qui la rehaussait grandement, surtout quand le seul point de comparaison à lui opposer était la naïve Madeleine, complétait les qualités par lesquelles elle pouvait si facilement séduire.

Il y avait donc entre les deux jeunes filles une grande différence qui devait tourner tout à l'avantage de Geneviève.

Un jour de la mi-octobre, par un de ces temps secs que les

rayons d'un beau soleil d'automne éclairent de leur reflet doré, Madeleine était venue au château de Jonquières, appuyée sur le bras de Paul, suivant son habitude, afin de passer quelques heures avec sa sœur de lait. On résolut de profiter de cette belle journée pour parcourir la campagne. Nicolas proposa d'emporter des provisions et d'aller *goûter* du côté de la rivière de Chassin-court, dans un site délicieux, où l'on devait trouver des fruits, des œufs et du laitage. L'idée fut accueillie avec joie, et l'on se mit en route le cœur satisfait. En arrivant à l'endroit désigné, Nicolas partit pour explorer les environs, et se procurer ce qui manquait au repas. Geneviève et Madeleine étendirent sur la terre une nappe blanche, Paul vida le panier rempli de comestibles, et chacun travailla de son mieux à mettre de l'ordre dans le couvert. Nicolas arriva bientôt avec des provisions appétissantes.

Le repas fut des plus gais. L'appétit ne manquait pas aux jeunes gens, et le petit vin berrichon de Chassin-court tourna un peu les têtes faibles de Madeleine et de Geneviève. Madeleine surtout, devenue tout à coup plus folle que jamais, reprit sa verve et sa bonne humeur, disparues depuis un mois, et babilla comme un pinson. Bientôt elle entraîna Nicolas dans le bois pour y faire provision de châtaignes.

Geneviève resta seule avec Paul. C'était la première fois qu'ils se trouvaient en tête à tête. Il y eut un moment d'embarras entre eux. Geneviève, qui n'en désirait pas l'occasion comme le jeune homme, y prit moins garde que Paul, en fut moins troublée, et ce fut elle qui rompit le silence.

— Comme ma bonne sœur est aimable, dit-elle; n'est-ce pas, monsieur Paul?

— Joignez à cela, reprit Paul, une candeur, une bonté,

une naïveté telle que l'on ne peut se défendre de lui porter la plus vive amitié. Pour moi, qui la connais depuis si peu de temps, je voudrais qu'elle fût ma sœur.

— Mais, dit Geneviève, qui porta à ses lèvres un biscuit pour se donner une contenance, car ce mot de sœur que venait de prononcer Paul avait frappé son esprit; mais lui trouvez-vous donc quelque défaut, que vous aimeriez seulement à l'appeler votre sœur?

— Voulez-vous de la franchise, mademoiselle, ou vous plaît-il que nous fassions comme tout le monde, à la ville comme à la campagne?

— J'aime mieux la franchise, monsieur Paul. D'ailleurs, comme les absents ont tort, dit un vieux proverbe, tant pis pour Madeleine.

— Eh bien ! comme je vous disais, elle a des défauts... oh ! bien petits ! bien petits ! mais que j'ai aperçus tout de suite.

— Vraiment !

— Écoutez donc, mademoiselle, cette belle enfant a passé quinze nuits à mon chevet, pendant ma maladie, me soignant comme une sœur de charité, vigilante comme une sentinelle, soigneuse et douce comme une mère. Croyez-vous que cela n'attendrisse pas le cœur, et qu'on puisse rester insensible à tant de délicatesse, à tant d'affection, et que l'esprit ne se berce pas d'illusions et de chimères ?

Geneviève pâlit malgré elle; elle crut qu'elle allait entendre une confidence qu'elle aurait provoquée sans le vouloir.

— Je ne comprends pas bien, dit-elle, avec une anxiété qu'elle ne put cacher à Paul.

— Vous allez mieux me comprendre, car je veux parler clair et je vous avouerai que par reconnaissance sans

doute, je me suis persuadé un instant que j'aimais Madeleine.

— Que vous l'aimiez ! répéta Geneviève qui fixa ses grands yeux noirs sur le jeune homme.

— Oui, cela dura trois jours.

— Tout autant ! s'écria Geneviève qui respira plus librement.

— Tout autant, reprit Paul.

— Et après ?

— Après, mademoiselle, je m'aperçus que je n'avais pour elle aucun amour, mais l'amitié la plus vive, oui, car cela dure encore et durera toute ma vie, j'en suis sûr. De l'amour ? non, puisque cette maladie n'a duré que trois jours.

— Et qui vous a guéri ?

— Bien des choses, d'abord, et puis d'autres encore.....

— Mais enfin ?

— Les petits défauts que je vous ai signalés tout à l'heure.

— Lesquels ?

— Ils sont si petits que je n'ose en parler. Ainsi Madeleine n'a pas de conversation. Rire et folâtrer ou pleurer, pas de milieu. Rien de sérieux, de raisonné. C'est un défaut de son éducation.

— Vous êtes sévère pour ma sœur, monsieur Paul.

— C'est vrai, je le sens ; mais que voulez-vous ? Je vous dis franchement les impressions qu'elle m'a fait éprouver. Elle aime trop la campagne, non ce qui en fait la poésie, mais la réalité. Les beautés d'un site, le calme d'un ruisseau, la brise qui se joue dans le bois pendant la nuit, le chant d'une fauvette qui gazouille avec ses petits, le soleil qui se couche, dorant la montagne de ses derniers rayons... non, rien de tout cela. Madeleine aime les bœufs, les ca-

nards, les pigeons et les poules. Elle vous dira ce qu'un épi de blé renferme de grains, le rendement d'un champ d'avoine; si le vent indique de la pluie ou de la grêle, quelle maladie a la jument de son père. C'est très-utile, mais c'est par trop prosaïque.

— Cela se passerait ! dit Geneviève en souriant à cette énumération des vertus ou des défauts champêtres, comme on voudra les appeler, de sa sœur Madeleine.

— Bah ! voilà dix ans qu'elle sait tout cela sur le bout du doigt ; dans dix autres années, elle en parlera encore. Puis, voulez-vous que je vous dise tout, mademoiselle ?

— Dites, monsieur Paul.

— Ce n'est pas pour la déprécier, cette chère enfant, mais elle a la main forte et le pied long.

— Quelle idée ! fit Geneviève en minaudant.

— De tout ceci, il résulte, et c'est la conclusion de mon trop long discours...

— Que vous n'aimez plus Madeleine...

— Que je ne l'ai jamais aimée, mademoiselle.

— Mais où sont-ils donc allés ? interrompit Geneviève, que la tournure de la conversation commençait à alarmer.

— Voulez-vous que j'appelle ?

— Oui, je vous en prie.

— Nicolas ! Nicolas ! Madeleine !

— Madeleine ! reprit Geneviève de sa voix la plus perçante.

Personne ne répondit.

— Ils se sont perdus dans les bois.

— Ce n'est pas probable, reprit Geneviève. Nicolas les a parcourus cent fois.

— Allons, je vais à leur recherche, dit Paul, car je vous vois inquiète.

— Et vous me laisserez seule, n'est-ce pas ? Attendons, c'est le plus sage.

— Je le pense aussi, dit Paul, et je le préfère. On est si bien ici.

Cette dernière phrase de Paul fut suivie d'un nouveau silence.

— Que disions-nous donc ? reprit enfin Geneviève, qui voyait les yeux de Paul se fixer sur elle avec une éloquence dangereuse.

— Nous parlions de Madeleine, mademoiselle, et je vous disais que c'est toujours une chose grave que de donner son cœur.

— Je suis de votre avis, répondit Geneviève toute rêveuse.

— Oh ! l'amour ! l'amour ! continua Paul en s'exaltant, c'est le bonheur ! l'avenir ! la vie ! Un cœur sans amour est froid, sec, misérable. Quand cette flamme le dévore, il bat, il bondit, il existe !

— Vous êtes poète, monsieur Paul !

— Je sens ! voilà tout, mademoiselle, et quand on sent bien, on exprime mieux ses pensées. Voyez cette belle nature, regardez ces bois sombres qui nous environnent, les belles montagnes qui nous ferment l'horizon ; cette eau, dont la surface unie est si calme, ce tapis de mousse sur lequel nous sommes assis, enfin ce ciel bleu d'une limpidité si parfaite, et dites-moi : tout cela ne porte-t-il pas à aimer ? Comme il ferait bon vivre ici, fût-ce dans une cabane, avec une femme qu'on aimerait et dont on serait aimé ! Comme on oublierait facilement le monde entier dans un calme délicieux ! C'est un rêve bien doux que celui-là, et souvent il m'arrive de le faire...

— Et vous vous réveillez, monsieur Paul, et votre rêve disparaît, dit Geneviève en se levant tout à coup, car elle

se sentait véritablement inquiète de demeurer plus longtemps dans cette solitude, avec ce jeune homme dont l'exaltation commençait à prendre des proportions peu rassurantes pour elle.

— Il disparaît ! soupira Paul, sans bouger de place, et devenu rêveur à son tour.

— Ah ! vraiment ! c'est étrange ; ils ne reviennent pas ! dit Geneviève d'un air assez brusque et en frappant du pied.

— Est-ce que je vous ai contrariée par mes sots discours ? dit Paul, en se levant à son tour.

— Pourquoi me demandez-vous cela ? répondit Geneviève.

— C'est que vous vous êtes levée, comme si je vous avais déplu.

— Vous vous trompez, dit Geneviève, vous êtes un trop beau parleur, un poète trop éloquent, pour qu'on n'ait pas du plaisir à vous écouter, et elle lui tendit amicalement la main.

Paul saisit cette main et la porta à ses lèvres. Ce baiser inattendu imprima comme un choc électrique à la belle jeune fille. Elle pâlit et s'arrêta court. Paul sentit le frisson qui courait dans les veines de Geneviève. Il leva les yeux vers elle comme pour deviner dans ses regards si son cœur s'animait et s'ouvrait à la lumière ; mais Geneviève avait en un instant repris tout son sang-froid, et ne voulant pas paraître troublée par ce baiser, elle s'écria comme si rien ne s'était passé :

— Mais c'est que vraiment je suis très-inquiète. Il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose.

— Et tenez, mademoiselle, les voici qui arrivent, reprit tristement Paul, en montrant du doigt un canot sur la petite rivière.

— Est-elle folle! s'écria Geneviève qui se dirigea à la hâte vers le cours d'eau. Monsieur Paul, prenez les bagages, nous allons partir.

— Nous voici! nous voici! cria Madeleine. C'est Nicolas qui est la cause de tout.

On reprit le chemin du château. Paul était rêveur, Geneviève causait et riait pour s'étourdir. Nicolas, harassé de fatigue, se plaignait de ce qu'on allait trop vite. Madeleine ne s'aperçut ni de la gaité inaccoutumée de Geneviève, ni de l'air pensif de Paul.

Le soir, avant de se mettre au lit, Geneviève regarda ses mains fines et ses pieds aristocratiques; puis elle sourit en éteignant sa lumière.

V

LA DÉCLARATION

Pendant que nos amoureux passaient ainsi leur temps de la façon la plus agréable, Simon, le prétendant de Madeleine, gémissait sur l'inconstance des filles et sur leurs ridicules fantaisies. Quand il allait à la ferme, les époux Vincent, qui avaient oublié quelque peu leur mauvaise humeur contre lui, le recevaient assez bien; mais Madeleine se montrait toujours froide à son égard. Notre amoureux patientait dans l'espérance qu'un jour ou l'autre l'étranger que le hasard avait amené dans le pays, si

malencontreusement pour lui, quitterait la ferme pour n'y plus revenir. Mais en s'en retournant chez lui, il allait trouver son ami Martin, à qui il faisait part de son dépit amoureux.

— Tu n'as que ce que tu mérites, lui disait celui-ci. Si j'avais un rival, moi, je n'en ferais qu'une bouchée. J'aurais sa peau, ou il aurait la mienne.

— C'est un moyen extrême, Martin, et tu sais bien...

— Que tu ne les aimes pas, c'est vrai, surtout quand ils offrent quelque danger.

— Je l'avoue, mon cher Martin. J'aimerais mieux autre chose.

— Eh bien, demande à la fille quelles sont ses intentions... Ne barguigne pas davantage.

— C'est que, quand j'arrive, vois-tu, elle prend ses airs de princesse avec moi, et je n'ose plus la brusquer.

— Tu as tort; on n'obtient jamais rien des filles qu'en les brusquant.

— Eh bien, j'essaierai demain, reprit résolument Simon; c'est trop différer. Je me laisse mener comme un sot par une mijaurée.

— A la bonne heure! dit Martin; de cette façon-là, tu en auras le cœur net... Paies-tu la goutte? j'ai le gosier d'un sec!...

— Viens, j'ai touché ma semaine, ça nous donnera des idées.

— Et tu en as besoin, ajouta mentalement son camarade Martin, en lui prenant le bras.

Les deux amis s'en furent au cabaret, et passèrent une bonne partie de la soirée à boire et à causer de leurs affaires.

Simon avait vingt-deux ans; c'était un garçon de mœurs assez régulières, plutôt doux que méchant, et sa poltron-

nerie bien connue était passée en proverbe dans le pays, où il n'avait pour ami que Martin ; ce dernier l'utilisait à son profit pour ne pas délier les cordons de sa bourse, et se rafraîchir gratis. Il était premier garçon de ferme chez un voisin de Pierre Vincent, et travaillait avec assez d'habileté. Peut-être avait-il de bons pênchans, mais la faiblesse de son cœur, qui le livrait pieds et poings liés au premier venu, pouvait le perdre. Malheureusement il rencontra sur sa route le citoyen Martin. On n'avait rien eu à dire sur sa conduite depuis qu'il était venu à La Châtre, il y avait trois ans à peu près. Il ne fréquentait pas assidûment les cabarets, comme les trois quarts de ses camarades ; il était rangé, propre et économe.

Martin, ouvrier forgeron, comptait deux années seulement de résidence dans le pays. C'était un homme de trente-six ans, hardi, fier, hargneux et taciturne avec tout le monde, trapu de corps, les yeux gris très-mobiles, le nez court, la lèvre droite et mince, les cheveux à la Titus, des bras musculeux comme les gens de son état, les jambes solides comme des pieux, l'image de la force qui se connaît et cherche à intimider. De mauvais bruits mal étouffés avaient couru sur lui dès son arrivée. Des imprudens s'avisèrent de lui lancer quelques épigrammes ; mais la leçon qu'ils reçurent fut telle, qu'elle protégea à jamais cet homme contre toute récidive. Jamais Martin n'avait provoqué personne. On lui rendait cette justice. On l'avait attaqué, il s'était défendu, voilà tout. Le combat terminé, la lutte finie, on le voyait s'en retourner à l'ouvrage comme si rien ne s'était passé. Simon l'avait vu à l'œuvre, et comme la faiblesse recherche la force, il s'était rapproché insensiblement de ce héros, que tout le monde évitait. Bientôt l'amitié, cimentée par beaucoup de petits et de grands verres, les réunit. Martin n'était pas

resté insensible aux égards que lui montrait Simon. Celui-ci se sentait fier de se promener, le dimanche, dans la ville, avec un si rude jouteur.

Pour que le lecteur ne s'y trompe pas, nous devons dire qu'avant de venir résider dans le village, Martin avait habité Paris pendant six années, de 1789 à 1795. Lorsque le peuple avait conquis la Bastille, Martin, qui avait été soldat dans les gardes françaises, s'était fait remarquer par son énergie au premier rang des héros populaires. — Plus tard, le goût des agitations, du tumulte et du sang l'avait jeté dans les clubs, dans les émeutes, dans les massacres. Il avait *travaillé* en septembre sous les yeux de Maillard, qui lui avait souri, s'était battu aux Tuileries le 10 août, avait fréquenté Santerre et Henriot. Bref, il avait été partout et toujours l'un des faucheurs les plus laborieux de la moisson révolutionnaire. A la chute du terrible héros de la Montagne, Martin estima prudent de s'éloigner de Paris, et passa une année à faire son tour de France, travaillant où il lui plaisait, quittant le pays dès qu'il ne lui convenait plus. C'est ainsi qu'il avait abordé à La Châtre-Langlin, où son talent comme forgeron avait été assez apprécié pour qu'il s'y fixât. On parlait bien en outre de quelques peccadilles, — comme vol, effraction, — mais dans les moments de révolution, la calomnie s'attache si facilement aux bons patriotes !...

Voilà ce qu'étaient ces deux hommes. Nous verrons ce qu'ils deviendront. Rappelons seulement que par son énergie, son sang-froid et sa force, Martin devait avoir et avait effectivement une grande influence sur le faible Simon.

Deux jours après, Simon mit ses habits de fête, son chapeau neuf et partit pour la ferme où son sort devait se décider.

Il trouva justement sur la porte le père Vincent qui se chauffait au soleil.

— Tiens, c'est toi, garçon, lui dit-il en l'apercevant, te voilà attifé comme un procureur ! où vas-tu donc ainsi ?

— Monsieur Vincent, répondit solennellement Simon, je désire vous parler.

— Eh bien ! parle. Je vas appeler Madelon.

— Entrons dans votre chambre, s'il vous plaît, continua Simon.

— Diable ! reprit le père Vincent, tu en as donc pour longtemps.

— Pas précisément, mais il y a des choses qu'on aime mieux dire entre quatre murs que sur le pas d'une porte.

— Soit, entrons. Eh ! Madelon...

— Qu'y a-t-il ? répondit cette dernière en arrivant à la voix de son mari.

— Je n'en sais rien, femme, reprit Pierre Vincent, Simon veut nous parler.

— Tiens ! je ne l'avais pas vu, dit Madelon. Bonjour, mon garçon. Tu es bien beau ce matin, tu reluis comme un soleil.

— Si ça ne vous fâche pas, madame Vincent, je sais ce que je vous dois, et voulant venir causer avec vous, j'ai fait un peu de toilette.

— Viens dans not' chambre, femme, interrompit Pierre ; le garçon sera mieux et nous aussi.

— Monsieur Vincent et vous, madame Vincent, vous n'avez pas oublié sans doute qu'il y a trois mois je suis venu vous parler d'un projet.

— Quel projet ? demanda le père Vincent, la bouche en cœur.

— Il n'est pas possible que vous l'ayez oublié, reprit Simon un peu décontenancé. Je suis venu vous demander

si vous étiez engagés avec quelqu'un relativement à votre fille ; vous m'avez tapé sur l'épaule en me disant : « Est-ce que tu aurais des vues sur elle ? » Vous le rappelez-vous ?

— Pas précisément, dit Vincent.

— Cependant, père Vincent, reprit Simon, vous m'avez fait des promesses positives.

— Halte-là. Des promesses en l'air, histoire de causer.

— Eh ! bien, je viens vous demander de nouveau Madeleine pour femme. Voulez-vous me la donner ? Répondez-moi nettement, je vous prie.

— Tu es bien jeune pour te marier, mon garçon.

— As-tu tiré à la conscription ?

— Pas encore. C'est dans quinze jours.

— Eh bien ! si tu tires du sac un mauvais numéro, dit Madelon.

— On tâchera d'en tirer un bon, voilà tout.

— Attendons jusque-là, reprit Vincent, nous verrons après.

— Voilà trop longtemps que ça dure, père Vincent. Il me faut une réponse tout de suite.

— Eh bien, mon garçon, va la demander à Madeleine... Je vais te l'envoyer, et puisque tu es si pressé, dans dix minutes tu sauras à quoi t'en tenir. Viens, Madelon.

Simon resta seul et hocha la tête d'un air mécontent.

Madeleine se promenait dans le jardin, rêveuse selon son habitude ; son père l'aborda aussitôt, et, l'embrassant sur le front :

— Madeleine, lui dit-il, Simon désire te parler.

— Et que me veut-il, mon père ? demanda Madeleine.

— Il veut te parler, Madeleine, de choses importantes, et quelle que soit ta répugnance, tu peux seule lui répondre. Ainsi, prends ton courage à deux mains et va le trouver, ma fille, va.

— Puisque c'est votre désir, mon père, j'obéis. Mais je ferai en sorte, je vous assure, qu'il ne fatigue plus personne ici de sa présence.

Et après avoir tendu son front à ses bons parents, la jeune fille s'éloigna.

— Mademoiselle Madeleine, dit Simon, excusez-moi, mais je désirais vous parler, et vos parents m'y ayant autorisé, je suis venu...

— Me voici prête à vous entendre, monsieur, dit froidement Madeleine. Que désirez-vous de moi ?

— Il y a trois ans, mademoiselle, reprit Simon, que je réside à La Châtre, et depuis ces trois années, j'ai eu fréquemment l'occasion de vous voir et de vous apprécier...

Madeleine fit un mouvement d'impatience.

— J'allai trouver votre père, il y a de cela trois mois, pour lui demander votre main.

— Et que vous dit mon père ? continua Madeleine sans s'émouvoir davantage.

— Votre père, mademoiselle, ajouta Simon qui commençait à reprendre un peu d'espérance, accueillit assez bien ma demande. Votre père vient de me dire, aujourd'hui, que vous étiez seule maîtresse de choisir votre époux, et qu'il vous laissait libre de le faire suivant votre désir. Je suis donc venu, mademoiselle, franchement et loyalement, vous demander : Voulez-vous de moi pour votre époux ? Voulez-vous être ma femme ?

Madeleine sourit.

— C'est un but ambitieux que je poursuis, il est vrai, mais je m'en montrerai digne, je vous le jure. Je n'ai rien, c'est vrai, et vous êtes riche ; mais ce n'est pas votre fortune que je veux, c'est vous.

Madeleine souriait toujours, et si Martin eût vu ce sou-

re-là il se serait bien moqué de son ami Simon et de ses phrases.

— C'est vous seule que je veux, mademoiselle Madeleine, c'est votre cœur, c'est votre amour; car depuis que vous connais, je vous aime, et...

— Pardon, monsieur, interrompit froidement la jeune fille en étouffant ce sourire méprisant qui se dessinait sur ses lèvres depuis un moment; pardon, monsieur, si je vous arrête d'un seul mot. Mais quoique votre proposition me flatte et m'honore infiniment...

Simon se rengorgea, plein d'espoir.

— Quoique je sois infiniment touchée de l'estime que vous voulez bien m'accorder, je ne puis vous permettre une espérance qui ne se réaliserait pas. Je ne veux pas me marier.

— Vous n'avez pas toujours pensé ainsi, interrompit Simon désappointé et prenant à son tour un ton différent.

— Que j'aie varié dans ma manière de voir ou non, monsieur, cela me regarde seule; et je ne pense pas vous avoir donné le droit de me le dire.

— Cependant, mademoiselle, vous m'aviez fait espérer...

— Que je suivrais la volonté de mes parents, je vous l'accorde; mais puisqu'aujourd'hui mon père et ma mère consentent à me laisser libre, je ne veux pas me marier. Ainsi, monsieur, je crois qu'il est inutile de prolonger cette conversation, et je vous demanderai la permission de me retirer.

— Vous ne me parliez pas de cette façon, dit Simon piqué au vif et ne pouvant contenir sa rage, avant que cet étranger...

— Vous m'insultez ! dit Madeleine.

— Enfin ! voilà donc où le bât vous blesse ! répliqua grossièrement Simon furieux.

— Sortez ! monsieur. Je ne souffrirai pas...

— Avouez donc que vous l'aimez.

— Eh bien ! oui, si cela peut vous désoler, je n'hésite pas à vous le dire. Oui, je l'aime ! Êtes vous content ? Je l'aime, entendez-vous, parce qu'il est beau, parce qu'il est brave, et qu'il m'a sauvé la vie, tandis que vous êtes lâche, et que vous m'auriez laissée mourir sans faire un pas pour me sauver des flammes, vous qui prétendez m'aimer. Et maintenant, sortez d'ici, où j'appelle les valets de charrue pour vous chasser.

— C'est bon. Vous aurez bientôt de mes nouvelles, s'écria Simon en sortant de la maison.

VI

PERPLEXITÉ DE PAUL

Madeleine courut aussitôt se jeter dans les bras de son père et de sa mère qui attendaient avec anxiété la fin de la conférence. Tous deux lui firent mille caresses, en apprenant quel avait été le résultat de l'entretien.

Le soir même, le père et la mère de Madeleine eurent une longue conversation, de laquelle il résulta pour tous deux la conviction que leur fille aimait Paul.

Le lendemain matin, l'occasion se présenta des plus favorables pour causer avec Paul de la grande affaire : Madeleine venait de sortir, Paul était dans le jardin, sous

une charmille qu'il affectionnait. Les époux Vincent n'avaient pas quitté la maison. Après avoir échangé quelques mots pour se donner du courage, ils résolurent d'aller à l'abordage.

Paul les vit venir de loin.

— Bonjour, mon jeune monsieur, dit Vincent, vous êtes matinal aujourd'hui. N'avez-vous pas vu Madeleine ce matin ?

— Pas encore. Qu'a-t-elle donc, cette chère enfant ? Hier, elle m'a paru toute triste ; on aurait dit qu'elle avait pleuré.

— Ça se peut bien, dit Vincent.

— Je vais vous dire, monsieur Paul, reprit Madelon, Madeleine a du chagrin.

— Du chagrin, à son âge ?

— Ah ! c'est qu'il avait été autrefois question d'une alliance entre elle et Simon, et le gars est venu hier...

— Je comprends, dit Paul. Il est venu pour rompre cette alliance ?

— Pas du tout, répondit Madelon, au contraire, il est venu nous demander la main de notre fille.

— Et vous la lui avez refusée, ce qui a contrarié cette chère enfant ?

— Nous n'avions pas ce droit, monsieur, dit à son tour Vincent, et nous l'aurions eu, que nous nous serions bien gardés, ma femme et moi, d'en user, parce qu'on a des enfants pour les aimer et non pour les contrarier dans leurs idées... Mais c'est not' fille qui ne veut pas de ce mari-là.

— Mais alors, dit Paul, je ne comprends pas d'où lui vient ce chagrin dont vous parlez. Si elle le refuse, c'est qu'elle ne l'aime pas.

— J'en mettrais ma main au feu.

— Alors pourquoi prend-elle du chagrin ? Je compren-

drais son affliction, si vous l'aviez contrainte à l'épouser malgré ses idées et en forçant sa répugnance; mais puisque vous la laissez libre, et qu'elle profite de sa liberté pour remercier un galant qui lui déplait, je ne vois pas qu'il y ait pour elle la moindre raison de pleurer.

— Sans doute... sans doute... mais c'est qu'il y a autre chose.

— Quoi donc? répliqua vivement Paul, si cela n'est pas indiscret de vous le demander, car, en vérité, je vous aime tant tous les trois, que vos affaires semblent être les miennes et que je m'y intéresse au dernier point.

— Et nous vous en remercions, monsieur Paul, dit Vincent.

— C'est bien de l'honneur que vous nous faites, ajouta Madelon.

— Eh bien, à vous parler franchement, le cœur sur la main, ma femme croit que si elle a refusé Simon, c'est qu'elle a dans le cœur une autre inclination.

— J'y pensais, dit tranquillement Paul.

— Et ce qui l'afflige sans doute, ajouta Madelon, c'est que celui-là se présente, dont elle ne veut pas.

— Tandis que l'autre ne se présente pas, vouliez-vous dire, madame Vincent? reprit à son tour le jeune homme, qui voyait enfin un peu plus clair dans ce labyrinthe de finesses paternelles.

— Justement, ajouta Madelon.

— Diable! je commence à comprendre le chagrin de Madeleine, reprit Paul.

— Qu'en pensez-vous? demanda Vincent.

— Eh! je pense, dit Paul assez embarrassé depuis qu'il se doutait de quelque chose, que vous pourriez bien avoir raison.

— Vous croyez comme nous, demanda Madelon qui, se

hâtant trop de se réjouir, était déjà prête à chanter victoire, que Madeleine a une inclination...

— Je le crois, répondit froidement Paul.

— Elle ne vous en a jamais parlé, monsieur Paul ?

— Jamais ! la pauvre enfant est bien trop timide. Mais, dit en souriant d'un sourire mélancolique le jeune homme, que cette idée faisait souffrir, je crois connaître celui pour qui elle a conçu... de l'affection.

— Vous le connaissiez ! s'écria Vincent d'un ton de comédie remarquable.

— Peut-être, père Vincent.

— Oh ! bien, alors, monsieur Paul, allez le trouver, je vous en prie, de notre part, et dites-lui bien qu'il vienne tout de suite et que Madeleine est à lui. N'est-ce pas, Madelon, que tu lui donneras ta fille ?

— De grand cœur, père.

— Pauvres gens ! pensait Paul, quel malheur que je sois resté ici !

— Quant aux conditions, continua brutalement le père Vincent, qui tenait à mettre tout de suite les points sur les *i* à son futur gendre, quant aux conditions...

— Cela est inutile maintenant, interrompit Paul.

— Autant vaut qu'il les sache tout de suite, dit Madelon.

— Pardine ! l'affaire ira plus vite. Quant aux conditions, je donne à mon gendre ma ferme de La Châtre-Langlin, en toute propriété...

— Tu en as refusé trente mille francs l'année dernière, remarqua Madelon.

— Trente-deux, femme, sans te démentir. Il y avait deux mille francs d'épingles pour ta fille, dont on ne parlait pas dans le contrat. Nous disons donc : ma ferme de La Châtre-Langlin en toute propriété avec les moutons, les bœufs, les chevaux et tout le bétail, ce qui peut monter à

cinq ou six mille francs, huit mille au prix de revient; c'est tout bétail nouveau.

— C'est bon, père Vincent; ces détails...

— Attendez donc. De plus je donne à Madeleine, pour mettre dans la poche de son mari le jour de ses noces, vingt-cinq... bah! mettons trente mille livres qui baillent chez M^e Maillochon, mon notaire.

— Je ne parle pas, dit à son tour Madelon, de mes petites économies...

— Après nous, monsieur Paul, on trouvera la clef sur la porte et le reste dans les meubles. Je ne suis pas un fainéant. Dieu merci, j'ai de la santé, Madelon aussi; nous travaillerons bien encore quelques années... Le magot grossira.

— Vous êtes de braves gens! s'écria Paul en leur prenant la main avec émotion, et vous méritez bien la fortune que Dieu vous a donnée!...

— Que Madeleine soit heureuse, dit Madelon; n'est-ce pas tout notre bonheur?

— Nous n'avons qu'elle au monde! soupira Vincent les larmes dans les yeux.

— Avant de faire aucune démarche, dit Paul, je voudrais d'abord lui parler. Envoyez-la-moi, voulez-vous? Surtout ne lui parlez de rien. S'il y a quelque chose, je le saurai.

A ces mots, les époux Vincent s'éloignèrent la joie au cœur pour aller chercher Madeleine.

Le cœur de la jeune fille battait bien fort en se rendant du côté de la charmille. Mais son étonnement fut grand de n'y trouver personne.

Quel pouvait être le motif de la disparition de Paul?

Il était bien simple.

Au moment de briser le cœur de Madeleine par un aveu

qui devait la laisser sans espoir, le jeune homme ne s'était pas senti la force nécessaire. Il avait voulu se recueillir dans la solitude et demander à Dieu de lui inspirer la conduite que devait tenir un honnête homme en pareille circonstance.

Paul s'égara dans les bois une partie de la journée.

Ce qui lui arrivait, pensa-t-il, était une marque étrange de la fatalité qui le poursuivait. Il adorait Geneviève, c'était chose certaine. Geneviève seule pouvait le rendre heureux. Sans doute il se sentait pris pour Madeleine d'une vive affection, et la quitter lui aurait causé une grande peine. Madeleine était une sœur pour Paul, Geneviève une femme adorée!... Pauvre Madeleine!

La faute qu'avait commise cette jeune fille, en se laissant aller au penchant qui l'entraînait vers lui, c'était lui qui la lui avait fait commettre! Son séjour prolongé dans la ferme (depuis qu'il connaissait Geneviève, il n'avait plus songé à en partir), ses soins pour la fille de Vincent, ses promenades avec elle, si fréquentes, son silence, enfin, tout avait dû l'abuser et lui faire croire qu'il restait pour elle dans ce pays, dans cette maison, où son père lui avait offert l'hospitalité la plus généreuse.

Que faire? se disait Paul, comment sortir de ce dédale plein de dangers? Devait-il réparer le mal en épousant cette enfant qu'on lui jetait à la tête avec tant d'ardeur et d'empressement? C'était renoncer à Geneviève pour la vie. Fuir! ce serait lâche! Il vaut mieux... oui, parler à Madeleine ce soir-là même.

Après avoir pris cette détermination, qui le calma tout à coup, Paul reprit à pas lents le chemin de la ferme, sans s'apercevoir qu'à l'entrée du village il avait été suivi par une ombre qui ne le quitta plus que quand il eut fermé sur lui la petite porte de la maison. Et faisait nuit, les Vin-

cent s'étaient déjà retirés chez eux. Paul monta chez lui sans rien dire, alluma sa lampe, puis ouvrit la fenêtre pour laisser pénétrer les parfums du soir dans sa chambre; mais, tout en regardant dans le jardin, il aperçut au loin une ombre blanche.

Persuadé que c'était Madeleine, il descendit à la hâte pour avoir avec elle une dernière explication et apaiser cette âme troublée et souffrante.

C'était, en effet, Madeleine qui n'avait pu dormir et cherchait à retrouver le calme de son esprit.

A la vue d'un homme qui venait à elle, la frayeur saisit Madeleine et elle se mit à fuir en poussant un cri.

— Ne craignez rien, Madeleine, s'écria Paul qui l'avait reconnue, c'est moi.

Madeleine s'arrêta encore émue, saisie de crainte et de joie.

— Vous m'avez pris pour un voleur, avouez-le, dit Paul qui voulait engager avec gaieté ce grave entretien.

— C'est vrai, dit Madeleine en souriant.

— Et maintenant, demanda Paul, vous n'avez plus peur?

— Au contraire, monsieur Paul.

La conversation était difficile à engager. Ils firent quelques tours de promenade sans se dire autre chose que ces banalités qui ont rapport à un brin d'herbe humide, à un ver luisant qui brille, à un grain de sable qui crie sous le pied, à un oiseau de nuit qui passe rapide dans les airs. La lune éclairait le jardin de son disque argenté; de légers nuages cotonneux parcouraient le ciel, et, cachant parfois sa douce lumière, en rendaient l'aspect plus agréable, quand ils se retiraient chassés par le vent du soir. C'était une nuit délicieuse. Les deux jeunes gens allèrent s'asseoir sous un berceau de vigne aux grappes pendantes, au bout du jardin, le long du mur qui en protégeait la vue et

l'entrée contre les curieux et les voleurs. A ce moment, si leurs yeux avaient pu percer l'épaisseur de la muraille, ils eussent été bien surpris de voir deux hommes rôder de l'autre côté du mur, étouffant le bruit de leurs pas sur l'herbe et se penchant parfois vers la petite porte du jardin, placée à côté de la vigne, soit pour mieux voir, soit pour mieux entendre. L'ombre qui avait suivi Paul s'était doublée.

VII

L'ESPIONNAGE

— Entends-tu quelque chose ? dit l'une des deux ombres.

— Rien du tout, répondit l'autre à voix basse.

— Écoutons encore.

— Ils sont dans le jardin, j'en suis sûr.

— Tu en es sûr ?

— Parbleu ! s'ils étaient rentrés, on le verrait marcher dans sa chambre.

— Mais s'il était dans celle de la fille ?

L'ombre étouffa un gros rire.

— Nous n'aurions plus qu'à rentrer tranquillement chez nous. Il serait trop tard.

— Malédiction !

— Chut ! je les entends.

Madeleine et Paul s'approchaient du berceau.

Les deux ombres se tinrent immobiles, collées le long du mur, respirant à peine.

— Venez vous asseoir ici, disait Paul à Madeleine, nous serons mieux pour causer, car nous avons à parler de choses sérieuses, chère enfant. Personne ne peut nous entendre, et j'ai à vous gronder.

— Moi? dit Madeleine un peu tremblante.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier?

— Me marier! s'écria Madeleine fort troublée.

— Entends-tu maintenant? disait l'une des deux ombres à sa voisine, derrière le mur. Il lui parle de se marier.

— Ensemble?

— Avec toi, peut-être.

— N'en a-t-il pas été question, Madeleine? N'est-il pas venu ici, hier, un jeune homme qui sollicitait votre main?

— C'est vrai, répondit Madeleine.

— Un nommé Simon?

— Eh! dit l'ombre, on a prononcé ton nom!

— Ils se moquent de moi, n'est-ce pas?

— Ne veux-tu pas qu'ils se gênent?

— Les misérables!

— On a parlé, ce me semble, derrière le mur, s'écria tout à coup Paul, dont l'oreille était soupçonneuse; n'avez-vous pas entendu, Madeleine?

— Non, je n'ai rien entendu.

— Cependant, il m'a bien semblé...

Et le jeune homme regarda négligemment par-dessus le mur du jardin.

Heureusement pour les deux curieux, la lune était au-dessus de leurs têtes et ne laissait pas paraître leur ombre, dont la trace sur le sol les eût sans doute trahis.

— Je me serai trompé, dit Paul en se rasseyant. Je disais donc, continua-t-il en baissant néanmoins la voix, qu'un nommé Simon devait vous épouser, et qu'il est venu hier, à la ferme, demander votre main. Pourquoi ne pas me l'avoir dit, Madeleine?

— Je n'ai pas osé. Puis... d'ailleurs...

— Parlez, Madeleine, ne craignez rien.

— Je ne voulais pas l'épouser, cet homme, à quoi bon vous consulter?

— Pourquoi ne vouliez-vous pas l'épouser?

— Il me déplait, voilà tout. Je ne puis le souffrir!

Martin poussa le coude à Simon.

— Attrape, lui dit-il.

Simon ne répondit pas. Il se tordait l'échine et le cou pour recueillir quelques bribes de la conversation.

— Tu me le paieras! murmura-t-il en montrant le poing au mur.

— Voyons, mon enfant, ne faisons pas de phrases. Vous dites : Je ne puis le souffrir. C'est un mot, rien autre chose. La plupart des jeunes filles se montent volontiers la tête pour ou contre quelqu'un, sans rime ni raison, pour un air ridicule, un nez bien ou mal fait; ce sont là des niaiseries. Mais vous, Madeleine, vous qui êtes raisonnable et sensée, vous devez avoir d'autres motifs pour refuser ce prétendant à votre main. Pardonnez-moi si je vous afflige, continua-t-il, en s'apercevant que Madeleine retirait sa main, qu'il tenait dans la sienne.

— Je vous remercie, monsieur Paul, de vous intéresser à moi, répondit doucement Madeleine, dont un reflet de lune vint en ce moment éclairer le charmant et mélancolique visage; mais puisque vous m'accordez un peu de bon sens et de raison, comment supposez-vous que je n'ai pas réfléchi avant d'agir comme je l'ai fait?

— Ne pouvez-vous pas l'avoir jugé avec prévention ? reprit Paul.

— Avec prévention ? non, monsieur Paul, avec justice. Et la façon dont j'ai repoussé sa demande, il l'a bien méritée !

— Lui ?

— C'est le plus lâche des hommes !

Martin étouffait de rire le long de son embuscade. Simon, qui entendit fort bien ces derniers mots de Madeleine, faillit suffoquer de colère.

— En vérité ? s'écria Paul.

— Ne savez-vous donc pas que s'il me recherchait, le misérable ! c'était à cause de ma fortune. Il s'en est vanté à Jean-Pierre.

— Le maladroit ! pensa Paul.

— Bavard ! dit Martin à Simon ; tu as dit cela, toi ?

— Tais-toi donc, on n'entend pas déjà si bien, répondit Simon.

— Excusez, se dit Martin, monsieur n'est pas satisfait de ce qu'il entend.

— Eh bien ! soit, dit Paul vaincu, et persuadé qu'il fallait sortir de l'impasse où il se fourvoyait à chaque instant d'avantage. J'admets que vous ayez bien fait de repousser les hommages de cet homme ; mais il y a dans La Châtre plus d'un brave garçon qui s'honorerait à bon droit de vous épouser. Ne voulez-vous pas vous marier ?

— Pour se marier, il faut aimer son mari, dit simplement Madeleine.

— Vous aimerez quelqu'un, reprit Paul.

— Je ne veux plus me marier, répondit tristement Madeleine.

— Pourquoi, mon enfant ?

— C'est mon secret.

— Ne puis-je le savoir?

— Madeleine resta muette.

— Eh bien ! moi, je vais vous le dire, reprit Paul, qui venait de prendre hardiment son parti, et pensait qu'il fallait finir par un éclat plein de franchise. Vous aimez quelqu'un !

— Moi ? fit Madeleine troublée.

— Je lis dans votre cœur, Madeleine. Vous aimez quelqu'un. Démentez-moi si vous l'osez ! Je suis prêt à vous croire.

— Madeleine ne répondit pas ; son cœur battait à lui briser la poitrine.

— Ce n'est pas parce que Simon vous déplaît, ce n'est pas faute d'estime ou de sympathie que vous l'avez refusé, non. C'est que vous avez dans le cœur une autre affection plus vive et plus nouvelle. N'est-ce pas la vérité ? Allons, Madeleine, le moment est solennel... nous sommes seuls... répondez-moi franchement... Me suis-je trompé ? N'attribuez pas cette insistance, je vous en supplie, à un mouvement de curiosité qui serait coupable... Il faut que vous parliez, il le faut !

— Eh bien ! oui... j'aime quelqu'un...

— Ne tremblez pas ainsi, pauvre enfant, dit Paul en lui prenant de nouveau une main glacée qu'il réchauffa dans les siennes. Vous n'avez pas de meilleur ami que moi.

— Es-tu content ? dit Martin à son camarade ; tu as voulu savoir, tu sais.

— Viens, Martin, répondit celui-ci ; j'en ai assez.

Les deux amis s'éloignèrent à pas de loup ; mais si peu de bruit qu'ils fissent en se levant de l'endroit où ils étaient blottis, le froissement de l'herbe, les cailloux que rencontraient leurs pieds dans l'obscurité, firent assez de bruit pour que Paul fût tenu en éveil.

— A coup sûr, dit-il, je ne me trompe pas, il y a du monde derrière ce mur.

— En effet, j'ai entendu du bruit, dit Madeleine effrayée.

Paul regarda par-dessus le mur ; mais les deux curieux étaient déjà assez éloignés, pour qu'il fût difficile, grâce à la nuit, de les reconnaître.

— Ce sont des gens qui passent dans la campagne, dit-il, ne craignez rien.

— J'ai froid, dit Madeleine ; si nous marchions un peu ?

— Donnez-moi le bras et rentrons. Vous avez, en effet, la main glacée. Seriez-vous indisposée ?

— Non, répondit la jeune fille ; le froid m'a saisie... Tenez, voici déjà que cela se passe.

— Écoutez, Madeleine, nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, en ce moment, dans une position des plus délicates, et c'est à moi d'en sortir le premier et de vous en tirer en même temps.

— Que voulez-vous dire ?

— Je sais qui vous aimez.

— Vous savez !...

Une énergique pression de main, l'involontaire frisson de Madeleine, acheva la phrase.

— N'en rougissez pas, Madeleine. Un sentiment si pur n'a rien que de fort naturel, et ce sera pour votre ami Paul l'un des plus doux souvenirs de sa vie que de vous avoir inspiré une pareille affection. Seulement, je crains que vous ne vous soyez trompée vous-même, et que dans la naïveté de votre cœur vous ayez pris la reconnaissance pour un plus tendre sentiment.

Madeleine leva sur Paul ses beaux yeux surpris.

— Oui, cela vous étonne que je vous parle ainsi, continua Paul ; mais je veux vous ouvrir les yeux ; vous ver-

rez par là si je suis votre ami. Vous croyez m'aimer, Madeleine, vous vous trompez. Quand je vous ai arrachée aux flammes qui allaient vous dévorer, ce trait de courage, puisque vous daignez l'appeler ainsi, a vivement frappé votre jeune imagination. Vous avez bâti un roman sur cette aventure, qui est, je l'avoue, un peu romanesque, et vous en avez rempli votre vie. Vous avez voulu me soigner vous-même, de vos douces mains, et jamais *sœur de charité* n'a montré plus de zèle dans l'accomplissement de ce pénible devoir. Aussi je vous en garde une profonde reconnaissance. Mais si j'avais pu me douter qu'à cause de moi vous refuseriez un jour de vous marier, je serais parti le soir même de cette maison, tout blessé que j'étais, pour n'y jamais remettre les pieds.

— Vous ! s'écria Madeleine douloureusement surprise.

— Moi, dit Paul.

— Vous ne m'aimez donc pas, Paul ? murmura tristement la pauvre fille.

— Je vous aime, répondit Paul en la pressant chaste-ment sur sa poitrine, comme la plus dévouée, la plus douce créature que le ciel ait jamais faite. Je voudrais que vous fussiez ma sœur, et vous ne pourriez rencontrer un frère plus affectueux que moi ; mais ne me demandez pas autre chose, Madeleine, c'est impossible !

— Impossible, dites-vous ? pourquoi impossible ?

— Je suis marié ! répondit Paul, qui, à bout de ressources entre le chagrin et le désespoir de Madeleine, ne trouva pas de barrière plus forte à opposer à sa passion naissante qu'un obstacle insurmontable comme le mariage.

— Vous ! marié ! s'écria Madeleine en s'affaissant dans ses bras.

Paul se serait bien gardé de parler de Geneviève. Il

préféra, par délicatesse, faire un mensonge qui ne compromettrait que lui aux yeux de la jeune fille.

— Allons, du courage, Madeleine, dit Paul en la soutenant. Vous voyez bien que j'en ai, moi, pour vous parler comme je le fais.

— Oui, j'en aurai, répondit Madeleine, qui suffoquait, je tâcherai d'en avoir.

— Il faut oublier tout cela, ma chère enfant. Vous êtes jeune, belle comme un ange, aimée de chacun dans le pays; vous vous marierez facilement, et vous ne penserez plus à ce pauvre Paul que comme au meilleur de vos amis.

— Oh! je suis bien malheureuse! s'écria Madeleine, dont les larmes soulagèrent le cœur oppressé.

— Ne me laissez pas partir avec cette idée, Madeleine.

— Partir! vous voulez partir?

— Il le faut, pour votre repos et le mien. Il le faut.

— Partir! répétait machinalement Madeleine.

— Pour éviter toute explication embarrassante, je ne veux pas même embrasser vos bons parents. Je partirai ce soir, et ce sont des adieux que je vous fais en ce moment.

Madeleine pleurait toujours.

— Voulez-vous être ma sœur, Madeleine? ajouta-t-il affectueusement en lui tendant la main.

— Paul! Paul! murmura Madeleine, pourquoi m'avez-vous sauvé la vie?

— Pour que vous m'aimiez comme une sœur aime son frère. Le voulez-vous? dites!

Madeleine ne répondit pas; elle était à bout de ses forces et se sentait prête à défaillir.

— Rentrons, dit-elle, je ne me sens pas bien.

— En effet, vous êtes glacée, dit Paul. Le froid vous a saisie...

— Ce n'est pas le froid ! dit-elle.

Le jeune homme reconduisit Madeleine dans sa chambre, alluma un grand feu de fagots, la fit asseoir dans un bon fauteuil et l'enveloppa de chaudes couvertures qui rappelèrent la chaleur dans son cœur glacé. Madeleine se laissait faire comme une enfant. Bientôt elle s'endormit, brisée de douleur et d'émotion. Paul la regardait avec tendresse.

— Adieu ! murmura-t-il, pauvre enfant qui mérites tant de bonheur ! Sois heureuse et oublie-moi, car je ne puis t'aimer, et tu souffrirais trop si ton cœur ne pouvait oublier.

Il s'approcha d'elle encore une fois, et l'embrassa sur le front avec tendresse.

Madeleine fit un mouvement.

— Paul !... murmura-t-elle.

— Adieu, ma sœur Madeleine, répondit celui-ci, adieu pour toujours !

Paul sortit sans bruit de la chambre et entra dans la sienne. Il écrivit quelques lignes au père Vincent, lui demanda pardon de s'en aller brusquement d'une maison qui lui avait été hospitalière, et, détachant d'un clou rouillé une ceinture de cuir, se la mit autour des reins, puis il prit un bâton noueux qu'il avait coupé dans les bois en allant au château de Jonquières, et descendit l'escalier à pas lents. Rien ne bougea dans la maison. Il trouva, dans la grand'salle du rez-de-chaussée, les chiens de Vincent, qui grognèrent, le reconnurent et voulurent le suivre ; mais il leur ordonna de reprendre leur place près du foyer, ouvrit la porte et sortit.

— Adieu, vous tous que j'aime ! s'écria-t-il en regardant la ferme, et à qui ma présence a fait tant de mal ! Adieu, je ne vous reverrai plus !... Peut-être entendrez-vous bientôt

parler de moi. Les limiers ont perdu ma trace, mais ils sauront la retrouver.

VIII

UN BON CONSEIL

Il paraît que la promenade au clair de lune avait altéré Simon, car il proposa à son ami de s'arrêter à un cabaret isolé dans lequel on apercevait une pâle lumière.

Martin n'était pas homme à refuser une proposition de ce genre, et bientôt les deux amis se trouvèrent attablés devant une bonne bouteille. Après avoir savouré quelques verres en silence, Martin, réchauffé, entama la conversation.

— Eh ! Simon, dit-il à son camarade, qui paraissait plongé dans un profond engourdissement, à quoi penses-tu donc ?

— Ah ! s'écria Simon, je donnerais dix années de ma vie pour qu'elle fût ma femme.

— Dix années ?

— Je crois que oui, Martin.

— Eh bien ! si c'est là ton ambition, et que tu sois résolu, pour la satisfaire, à y mettre le prix que tu dis, l'affaire est faite.

— Que veux-tu dire ?

— Que si tu veux réellement risquer dix années de ta vie, Madeleine est à toi.

— Explique-toi plus clairement; je ne te comprends pas.

— Buons encore un coup, cela t'éclaircira le cerveau et me donnera des idées.

— A ta santé ! dit Simon en trinquant avec son camarade.

Et voyant que la seconde bouteille était vide il voulut en faire venir une troisième. Martin lui arrêta le bras.

— Assez... Nous avons besoin d'y voir clair cette nuit, et le vin trouble la vue.

— Bah !...

— Nous avons besoin d'avoir le pied marin, comme on dit, et le vin fait trembler les jambes.

— Comme tu voudras. Tu disais donc ?...

— Paie, et allons-nous-en.

Simon se leva et ils sortirent tous les deux. Quand ils furent en pleine campagne, Simon se hasarda à interpellier de nouveau son camarade, qui paraissait enseveli dans les plus sombres réflexions.

— Pourquoi ne sommes-nous pas restés là-bas ? en plein air on court risque de s'enrhumer.

— C'est vrai, mais en revanche on a moins de chance pour être entendu. Donc, tu veux absolument épouser la fille ?

— Je n'ai que cette idée-là, parole d'honneur !

— Et ça ne te fait rien de passer dix ans à l'ombre pour y arriver ?

— Tu veux dire en prison ?

— Sans doute. Voilà que tu recules ? ajouta-t-il en voyant l'hésitation de Simon.

— Non, je ne recule pas ; mais qu'est-ce que tu veux faire ?

— Curieux, tu le sauras quand le moment d'agir sera venu.

— Est-ce que c'est dangereux ?

— Pas le moins du monde. Dix ans de prison pour toi, ou le mariage.

— Le diable m'emporte si je comprends. Ne peux-tu parler plus clairement ?

— Tu le veux ?

— Sans doute ; avant de se lancer dans une affaire, on est bien aise de savoir où l'on va pour ne pas se casser le cou.

— Puisque c'est moi qui te mène, nigaud !

— Ça ne fait rien.

— Enfin, tu veux savoir où nous allons ?

— Oui.

— Nous allons à la ferme du père Vincent.

— A la ferme ? encore ! pourquoi ?

— Pour épouser la fille, imbécile !

— L'épouser !... Il est fou ! s'écria involontairement Simon, qui s'arrêta tout court.

— Pourquoi ne dis-tu pas que je suis ivre ?

— Mais... balbutia Simon.

— Tu ne comprends donc rien ? reprit Martin en lui saisissant le bras et le rapprochant vivement de lui, tu as donc vécu avec des grenouilles dans un marais bourbeux, que ta cervelle barbotte et patauge comme si c'était de la vase ? Voyons, ouvre les yeux, prête l'oreille, je vas t'expliquer la chose.

— J'écoute, dit Simon.

— Tu t'es mis dans la tête, n'est-ce pas, d'épouser la petite bon gré mal gré ?...

— Oui, fit Simon.

— Ça te butte de voir qu'elle en aime un autre, et tu tiens à la lui souffler. C'est ton idée fixe.

— Oui, c'est mon idée.

— Et pourvu que tu la lui enlèves, continua Martin, peu t'importent les moyens. Oui, je sais ce que tu veux dire, observa-t-il en remarquant un mouvement de lèvres de Simon. Tu ne tiens pas à risquer ta peau, c'est entendu. Une querelle avec le muscadin ne t'irait pas. Tu n'as pas besoin de me le dire. Mais, moi, j'ai trouvé un moyen meilleur que celui-là, car je te fais épouser forcément Madeleine, seulement tu risques de pourrir dix années à l'ombre. Ça te va-t-il?

— Tu me fais bouillir le sang dans les veines, interrompit Simon.

— A la bonne heure! dit Martin, voilà que tu te fâches. C'est bon signe. Ah! tu es impatient! Eh bien! nous voici arrivés...

— Où ça? demanda Simon en se retournant.

— A la ferme, parbleu! c'est-à-dire au but de tes exploits. Tu vas donc revoir celle que tu aimes!

— Comment! tu veux...

— Je ne veux rien, moi. C'est toi qui veux l'épouser. Eh bien! pour qu'elle soit ta femme, il faut qu'avant cinq minutes tu sois dans sa chambre.

— Dans sa chambre!... balbutia Simon effrayé.

— Dans sa chambre, où elle dort paisiblement en songeant à ton rival. Comprends-tu, maintenant?

— Je commence.

— C'est bien heureux! Le père s'est moqué de toi, la mère aussi, tant pis pour eux si ça les fâche. Quant à la petite, elle t'a chassé d'une façon insultante; qu'elle s'en morde les pouces, ça nous est bien égal. Quand on est renvoyé par la porte, et qu'on est adroit, on rentre par la fenêtre.

— Mais si l'on me voit?...

— Tant mieux. Il faut surtout qu'on te voie dans sa

chambre, au pied de son lit, tout au moins,... dit Martin en riant aux éclats de sa détestable plaisanterie.

— Diable! remarqua Simon, c'est grave.

— Qu'est-ce que tu risques? De deux choses l'une, ou la fille se met en colère, les parents accourent, scandale! c'est notre affaire; la petite est déshonorée, et, pour sauver sa réputation, on te la donne, et d'une; ou bien le père Vincent t'empoigne et te fait coffrer pour avoir pénétré nuitamment dans sa maison. Tu te laisses arrêter tranquillement; devant le tribunal tu avoues que, poussé par l'amour et la jalousie, tu as voulu épouser Madeleine, et que n'ayant pas d'autres moyens que celui-là pour arriver à tes fins, tu l'as choisi. On te condamne à dix ans; mais de toute manière, l'autre ne veut plus d'une fille déshonorée, et tu es vengé. Enfin, il est encore possible que pour éviter le scandale, les parents se contentent de te mettre poliment à la porte sans rien dire; alors c'est moi qui parlerai. Je dirai que je passais par là ce matin, et que je t'ai vu sortir de la maison, de la chambre... tout le village le saura dans cinq à six heures, et les Vincent seront bien obligés d'en passer par où tu voudras. Allons, en route, et vivement! le jour ne va pas tarder à paraître; il faut que l'affaire soit bâclée lestement.

En ce moment l'horloge de l'église sonna cinq coups.

— Cinq heures! dépêchons, dit Martin.

— Et toi? demanda Simon irrésolu.

— Moi, je reste en dehors et veille au grain.

— Il faudrait une échelle.

— Tu en trouveras sous les hangars.

— Allons, c'est décidé, dit presque résolument Simon.

— C'est bien heureux!

Les deux coquins longèrent le mur de la ferme et gagnèrent tout doucement le jardin.

— Diable! le mur est bien haut, remarqua Simon.

— Tu vas monter sur mon dos, et de là sur mes épaules; comme tu n'as pas besoin de sortir, puisqu'il est essentiel qu'on te trouve dans la chambre de la petite, il suffit d'entrer, et je crois que comme ça nous y arriverons.

— Crois-tu, Martin?

— Il n'en coûte rien d'essayer. Ote tes souliers; il y a des clous à la semelle, ça me chatouillerait l'omoplate.

Simon monta sur le dos de Martin; puis, s'appuyant sur la crête du mur, il parvint, quoique péniblement, à grimper sur les épaules de son camarade, et s'assit sur le mur.

— Ferme! s'écriait Martin pour l'encourager.

— Impossible! dit Simon, impossible!

— Je crois bien, je sens tes jambes qui tremblent.

— C'est la position qui n'est pas commode.

— Ou la peur qui te galope, observa Martin.

— Non... je n'ai pas peur... répondit Simon, qui tremblait malgré lui.

— Allons, descends, tu m'éreintes l'épaule: nous n'arriverons jamais par le mur, je le vois bien.

— Si on forçait la porte, dit Simon en se laissant tomber à terre.

— Tiens, c'est une idée, ça, répondit Martin, et tu n'es pas si bête que je le croyais. Une porte de jardin, ça ne doit pas être dur à jeter à bas. Essayons.

Martin et Simon s'appuyèrent l'un et l'autre contre la porte, et n'éprouvèrent pas une grande difficulté à faire sauter le pêne.

— Tu n'as pas entendu remuer dans le jardin? demanda Simon avec inquiétude.

— Les feuilles, oui, sur les pommiers.

— Reste là, au moins.

— Oui, sois tranquille.

Simon pénétra dans le jardin.

— Enfin ! marmotta Martin, a-t-on du mal avec ce poltron-là !

Et remarquant qu'il était entré dans le jardin plus résolûment qu'il ne l'aurait pensé, il se mit à cueillir du raisin, comme s'il était chez lui, choisissant les grappes les plus mûres et faisant honneur à la vigne du père Vincent.

Comme il était très-occupé à ébrécher la propriété du brave fermier, il vit tout à coup des lumières courir çà et là le long des fenêtres de la maison. On s'appelait à haute voix, les chiens aboyaient et des cris de femme parvinrent à son oreille.

— Qu'est-ce que cela ? se demanda-t-il ; est-ce que le bal commence ? Filons toujours ; on voit aussi bien du dehors, et c'est plus sûr.

A peine était-il dehors, qu'un bruit de pas augmenta ses alarmes. Quelqu'un accourait, à n'en pas douter, du côté de la porte. Qui était-ce ? Ce poltron de Simon qui se sauve sans doute, pensa-t-il ; je n'entends pas assez de bruit sur la terre pour qu'il y ait plusieurs personnes à ses trousses. Voyons un peu.

Martin se mit aussitôt à plat ventre et approcha l'oreille du sol.

— Il n'y a là qu'un homme, observa-t-il, de la prudence !...

Et il garda sa position horizontale.

Tout à coup un individu s'élança du jardin, pâle et tremblant.

— Martin ? s'écria-t-il.

— C'est lui, se dit Martin ne bougeant pas. Qu'est-il donc arrivé ?

— Martin ? répéta Simon.

— Ne prononce donc pas mon nom.

— Où es-tu? demanda Simon.

— Couché à plat ventre. Qu'y a-t-il donc?

— Je te raconterai tout. Filons, c'est une affaire ratée.

— Maladroit! s'écria Martin.

— Eh! ce n'est pas ma faute, répondit Simon en gagnant au large avec son ami. J'étais déjà monté sur l'échelle au niveau de sa fenêtre, quand je l'aperçus couchée tout de son long dans son grand fauteuil; elle dormait. Une chandelle aux trois quarts consumée brûlait sur la cheminée et l'éclairait en plein visage. Tout à coup elle ouvre les yeux, se dresse sur son séant, et vient se planter droit à la fenêtre.

— Pas possible! fit Martin étonné; elle venait te l'ouvrir.

— Ça m'a fait un drôle d'effet, va, reprit Simon, de voir cette tête pâle et blanche. J'ai cru qu'elle était morte, et que c'était un fantôme qui marchait. J'ai senti mes cheveux se dresser sur ma tête... Cependant je tins bon, et je collai mon visage sur la fenêtre pour mieux voir, mais elle, s'avançant, appuya son front sur le carreau, de façon que nos deux visages n'avaient que l'épaisseur de la vitre pour se toucher.

— Jolie situation! observa Martin.

— Tout à coup, elle pousse un cri terrible et recule jusqu'au fond de la chambre. Elle m'avait vu probablement. Effrayé pour tout de bon cette fois, je saute en bas de l'échelle, et me voici.

— C'était le moment d'entrer, puisqu'elle t'avait vu.

— Je n'ai pas osé.

— Et l'échelle... qu'en as-tu fait?

— L'échelle?... je l'ai laissée à sa place.

— Tu ne seras jamais bon à rien, mon cher, c'est moi qui te le dis. Rentre chez toi, je te le conseille, et tâche de

dormir un bon somme. Je me charge de réparer ta sottise.

— Où vas-tu ?

— A la ferme, retirer l'échelle, si c'est encore possible.

En disant ces mots il quitta Simon, stupéfait de tant d'audace, et retourna tout courant à la ferme. Les choses étaient dans l'état où Simon les avaient laissées ; Martin entra dans le jardin, se glissa vers la maison et ôta l'échelle. A peine la chose était-elle faite, qu'il entendit ouvrir la fenêtre. Le père Vincent, dont la voix lui était bien connue, disait à sa fille :

— Tu as rêvé, ma chère enfant ; il n'y a pas plus d'échelle devant la fenêtre que sur ma main.

Et la fenêtre se referma.

IX

LA CONSCRIPTION

Cette histoire, nous l'avons déjà dit plus haut, se passait en 1798, sous le Directoire.

La république vivait depuis cinq ans sous la protection des volontaires de 1793. Il fallait prendre une mesure permanente pour compléter les cadres excellents de l'armée d'une manière définitive, et pour se procurer régulièrement tous les ans un nombre de soldats toujours prêts à marcher à l'ennemi. A la voix du gouvernement, on imagina la *conscription*.

Ce fut le général Jourdan qui présenta ce projet le 19 fructidor an VIII (5 septembre). Par cette loi, tout Français était soldat de droit de vingt à vingt-cinq ans. En temps de paix, le service durait jusqu'à cette dernière limite d'âge. En temps de guerre, on servait jusqu'à la paix. Les hommes mariés avant la loi étaient exemptés du service. Le Directoire, sans perdre un instant, se fit accorder une levée de deux cent mille conscrits, et le 2 vendémiaire (23 septembre), ils lui furent accordés d'une voix unanime par les deux conseils.

On voit maintenant pourquoi Simon le poltron tenait à se marier tout de suite ; c'est qu'il était sous le coup de la mesure nouvelle, et que son mariage avec Madeleine, avant l'exécution de la loi, le garantissait à jamais du service militaire. Mais s'il ne perdait pas de temps, le Directoire, de son côté, allait vite en besogne, et la veille même de la Toussaint, le maire donna avis à Simon qu'il eût à se présenter le dimanche suivant, 16 brumaire, à onze heures, à la mairie, pour répondre à l'appel du gouvernement.

Ce jour-là, c'était fête dans le village de La Châtre-Langlin.

La place de l'église était encombrée de monde. Les malins péroraient. Les gamins brûlaient des pétards. Les femmes riaient et criaient. Les hommes buvaient. C'était un tohu-bohu assez curieux.

A l'une de ces tables, Martin était accoudé vis-à-vis de son ami Simon. Patureau, le garde champêtre, représentait l'autorité, et, comme tel, était l'objet des prévenances les plus marquées. A la porte de la mairie, l'on apercevait le tambour de l'endroit, vieux soldat ébréché dans plus d'une partie, chargé de battre un ban sur son tambour, à chaque numéro sorti de l'urne.

Un personnage dont le chef était orné d'un bonnet de

taffetas noir tout graisseux, et la nuque d'une queue de rat, se faisait encore remarquer dans la foule par ses gestes d'orateur et sa pétulance extraordinaire : c'était Vertuchou, le maître d'école, qui se faisait un plaisir d'expliquer à ses concitoyens ce que c'était que la conscription.

Martin et Simon, attablés, puisaient dans la bouteille, l'un de l'éloquence, l'autre du courage.

— Quand tu *caneras* tout le long du chemin, disait le forgeron, seras-tu plus avancé? Il faut y aller, n'est-ce pas? Eh bien! vas-y gaiement.

— Ça t'est facile à dire, Martin, mais si tu étais à ma place...

— Poltron!

— Eh bien, oui! poltron, lâche; quoi encore? Est-ce ma faute si mon père m'a fait comme ça?

— Prends garde, les amis ont l'œil sur toi.

— Eh! Simon, cria un paysan, c'est ton tour.

— Simon! Simon!

Patureau accourut, son sabre à la main.

— Te moques-tu de l'autorité, cria-t-il, que tu ne réponds pas quand on t'appelle? Allons, en route, et plus vite que ça!

Simon se leva pâle et défait.

— Il a peur! disait-on dans la foule.

— Ne dirait-on pas qu'il va se faire enterrer?

Ce fut au milieu d'un feu croisé de quolibets que Simon arriva devant l'urne du destin.

Il secoua tant bien que mal l'urne mystérieuse, et remit à monsieur le maire, sans oser l'ouvrir, le billet qu'il avait choisi.

— Numéro 3! cria monsieur le maire.

Ce fut un hurra général.

Simon désespéré sortit de la mairie au milieu des rires

de tous les assistants, et gagna, en compagnie de Martin, la maison du forgeron qui se trouvait la première sur leur chemin.

— Chance infernale ! s'écria Simon en frappant du poing sur la table, et se laissant tomber sur une chaise. On n'a jamais forcé les gens à aller se faire égorger.

— Si on ne les forçait pas, iraient-ils tout seuls ?

— La guerre est une infamie ! Ne sommes-nous pas tous frères ?

— Ça n'interdit pas de se battre. Regarde Caïn et Abel, ils étaient frères, ce qui n'a pas empêché Caïn d'administrer une râclée à Abel, dont il est mort, le pauvre garçon. Tu veux changer le caractère des hommes ! Est-ce que la vie n'est pas une bataille continuelle ? Le meunier bat son âne, le mari bat sa femme, le paysan bat son blé, moi, je bats le fer quand il est chaud. Eh bien ! toi qui n'as ni âne, ni femme, ni enclume, tu battras les Autrichiens. Après ça, tu peux te faire réformer.

— Ah ! oui, réformer. Comment ?

— Coupe-toi deux doigts à la main droite, le second et le troisième...

Simon haussa les épaules.

— J'en étais sûr. Ça ne te convient pas, dit tranquillement Martin ; alors tu seras soldat... à moins que... As-tu de l'argent ?

— De l'argent ?

— Pour acheter un homme.

— Combien faudrait-il ?

— Un millier de francs au moins.

— Mille francs ? reprit Simon stupéfait.

— Pas plus.

— Mais je n'ai jamais possédé mille francs. Où veux-tu que je prenne une somme pareille ?

— Il fallait épouser Madeleine. Le père Vincent t'aurait prêté l'argent.

— C'est bien pour ça que je voulais l'épouser.

— Décidément, dit Martin, je vois que tu seras soldat!

— Si tu m'aimais véritablement, répondit Simon, tu trouverais un moyen.

— Eh bien! veux-tu avoir les mille francs? dit résolument Martin en regardant Simon dans le blanc des yeux.

— Que veux-tu dire? répondit Simon.

— Attends, dit Martin.

Il sortit, fit le tour de la maison et rentra.

Puis il ferma la porte à double tour, et mit le verrou.

— De quoi s'agit-il donc, Martin? tu m'effraies.

— Tu me jures que ce que je vais te proposer, que tu l'acceptes ou que tu le refuses, ne sortira pas d'ici?

— Je te le jure!

— C'est bien, ça me suffit. D'ailleurs, continua-t-il, si tu abusais de ma confiance pour me trahir, aujourd'hui, comme dans dix ans, ça te porterait malheur!

En disant ces mots, le front de Martin se rembrunit, son œil jeta une lueur sinistre, ses traits prirent une expression de férocité telle, que Simon se sentit froid dans le dos.

— Si tu avais mille francs, n'est-ce pas? adieu l'état militaire qui te répugne. Tu serais libre comme l'air... Eh bien! moi aussi, j'ai besoin d'argent. Je veux quitter le pays et retourner à Paris. Paris me manque. Donc, nos intérêts sont les mêmes. Veux-tu te mettre de compte à demi avec moi dans une opération que je m'itonne depuis quelques jours, et qui nous donnera ce qui nous manque, le veux-tu?

— Mais il faudrait savoir...

— D'un côté la liberté, de l'autre l'esclavage; avec moi tu te fais remplacer, sans moi tu pars.

- A tout prix, je ne veux pas partir.
 - Tu acceptes donc ?
 - J'accepte.
-

X

UN DERNIER MOYEN

— Voici de quoi il s'agit, reprit Martin, après un moment de silence. Mais surtout ne t'effarouche pas au premier mot ou tu me ferais croire que tu es un sot. Quand on n'a pas d'argent et qu'il en faut... comment fait-on pour en avoir ?

— On travaille.

— Nigaud !

— On emprunte.

— Mais quand on n'a pas de crédit...

Simon pâlit et ne répondit pas.

— On en vole ! dit Martin à voix basse, comme s'il avait peur d'être entendu de lui-même.

— On en vole ! murmura Simon.

— Voilà le grand mot lâché.

— Mais si l'on nous prend ?...

— Bah ! nous sommes trop fins pour cela, mon cher. D'ailleurs, nous en serons quittes pour quelques mois de prison, et tu ne seras pas soldat.

— C'est vrai ! s'écria Simon. Tu es sûr de ton affaire ?...

— As-tu jamais parcouru la route de Chassin-court ?

— Oui, quelquefois.

— Alors, tu as dû remarquer un château ?

— Le château de Jonquières.

— Précisément. Dans ce château se trouve actuellement une jeunesse de dix-sept à dix-huit ans, à peu près, qu'on nomme Geneviève.

— Geneviève ?

— La fille du général Didier, s'il te plaît, propriétaire du château. La petite est seule au château de son papa, car je ne compte pas un vieux domestique de soixante-dix ou quatre-vingts ans, qu'on ferait taire avec une pichenette, s'il s'avisait de faire le méchant.

— Parbleu ! fit Simon, que l'âge du vieux serviteur rassura. Mais comment comptes-tu t'y prendre ?

— Je te dirai que je connais un peu les êtres de la maison.

— Tu es donc allé dans le château ?

— Oui, l'année dernière, pendant les vacances de la demoiselle. Comme elle avait envie de faire construire une serre pour y mettre ses oiseaux, mon patron fut mandé par le général au château de Jonquières. Marché convenu, nous nous mîmes à la besogne, et je me rendis là-bas, avec lui, pour aller plus vite ; car ces enfants gâtés, quand ils ont des caprices, brûlent de les voir satisfaits. Moi, qui avais mon projet... Tu vois que ça date de loin ?...

— Oui, en effet...

— J'avais conçu l'idée de prendre quelques empreintes, ça me fut impossible, le vieux Nicolas rôdait toujours sur mes talons. Mais il eut beau faire, ce fut le général lui-même qui m'ouvrit la porte du sanctuaire où je grille d'entrer aujourd'hui.

— Comment ça ?

— Un matin, que j'étais en train de travailler à la serre et que le général prenait l'air à sa fenêtre, il m'appela. Il s'agissait de me montrer une serrure qui ne fonctionnait pas à son gré, et qu'il voulait me prier de rafistoler.

— Général, lui dis-je, la serrurerie n'est pas tout à fait mon affaire, mais cependant, pour vous être agréable, je vas voir à arranger la chose.

— Essaie, mon garçon, ça me fera plaisir.

— J'étais en train de démantibuler la serrure (il faut te dire que cette serrure était celle de son secrétaire), quand la petite entra. — Bonjour papa, bonjour ma fille, et coëtera. Tu connais le chapelet. La demoiselle s'assied sur les genoux de son père et les voilà qui se mettent à causer.

— Papa, disait la petite, je voudrais bien vous demander quelque chose.

— Demande, Geneviève, répondit le général, et si c'est possible...

J'écoutais de toutes mes oreilles.

— Hier, continua la fille du général, quand l'orage nous surprit, Nicolas et moi, nous nous sauvâmes pour chercher un abri dans une chaumière isolée sur la route, et, fort heureusement, nous trouvâmes chez les bonnes gens qui l'habitent un accueil des plus empressés.

— Eh bien ! après ?

— Ah ! père, si tu savais comme ils sont malheureux ! trois petits enfants à moitié nus, une vieille mère malade, et presque rien à manger pour tout ce monde-là !

— Est-il possible ? interrompit le général.

— Oui, père. Je l'ai bien vu, quand ils ont ouvert la huche ; il n'y avait rien dedans, et les petits enfants disaient qu'ils avaient faim.

— Et tu ne m'as pas dit ça, Geneviève ?

— Je n'osais pas ; mais, vois-tu, ça m'a empêchée de dormir toute la nuit.

Le général vint droit au secrétaire, ouvrit un tiroir, et j'entendis résonner les écus dans sa main.

— Tiens, dit-il, Geneviève, porte-leur cette petite somme, et remercie-les de ma part de l'hospitalité qu'ils t'ont donnée hier.

— Merci, papa, dit la petite. Quel bonheur ! les enfants n'auront plus faim.

Là-dessus elle sortit, bien heureuse d'avoir réussi.

Pendant ce temps, moi aussi, j'avais fait mes petites affaires : j'avais l'empreinte de la serrure.

— Et cette empreinte ?

— M'a servi à faire une clef.

— Et cette clef ?

— La voici, dit Martin, en montrant triomphalement à son camarade Simon une petite clef qu'il tira de sa poche.

— Et quand comptes-tu commencer l'opération ?

— Mais ce soir, pardieu !

— J'aimerais mieux attendre qu'ils fussent sortis, puis entrer dans la maison en plein jour, et par la grande porte.

— Comme d'honnêtes bourgeois qui voudraient acheter le château, n'est-ce pas ? ou de braves colporteurs qui désirent vendre leur marchandise ? Le soir, tous les chats sont gris. S'il passe du monde à côté de vous, vous faites semblant d'éternuer, et vous vous cachez le visage. Ni vu ni connu.

— Mais que ferais-tu, dit Simon, si le vieux te prenait la main dans le sac ?

— Pour ça, je n'en sais rien, et n'y veux pas penser, répondit Martin d'un air sombre.

— Il faut pourtant penser à tout.

— Tonnerre ! s'écria Martin, se mettant en colère, laisse-moi tranquille et ne me bats pas les oreilles de tes interrogations. Que veux-tu savoir ? ce que je ferais, n'est-ce pas ? s'il leur arrivait de me barrer le chemin ? Est-ce que je le sais moi-même ?... Peut-être les tuerais-je !... Oui, malgré ma résolution de ne pas mettre de sang après mes mains, la colère me ferait faire cette sottise. On dit que les chevaux blessés se précipitent sur le fer, enfonçant le poitrail en avant. Je ferais comme eux, peut-être, si un obstacle se présentait ; au lieu de le fuir, je le braverais. Je ne serais plus un voleur dont on arrête la main, mais un artiste dont on brise l'œuvre. Oh ! qu'ils ne se montrent pas, ils feront bien !...

— Je n'en suis plus alors, dit Simon ; je ne veux pas monter sur l'échafaud.

— Comment, tu n'en es pas ? interrompit Martin avec fureur.

— Dame ! répondit timidement Simon, que la colère de Martin intimidait ; tu n'es pas raisonnable, non plus. Tu commences par me dire qu'il s'agit tout simplement de *chipper* une somme d'argent, et maintenant tu parles d'assassinat.

— Eh ! non, imbécile. Si le vieux se montre devant mon nez, je lui souffle sa chandelle et je lui enfonce sa perruque sur les yeux. Il n'y verra que du feu. Si c'est la demoiselle elle aura peur et s'évanouira. La connais-tu ? Si le cœur t'en dit, tu peux lui faire la cour. Tu es beau comme un amour, éloquent comme un clerc de notaire. Tiens, ce serait drôle...

— Quelle idée te passe encore par la tête !

— Je pensais qu'avec un autre gaillard que toi l'on aurait pu mener les choses dans un sentier tout à fait co-

casse et parfaitement moral à la fois. Moi, j'aurais été le brigand; toi, l'honnête homme, le libérateur de la veuve et de l'orpheline.

— Qu'est-ce qu'il chante là? se disait Simon, qui ne savait où en voulait venir son compagnon.

— Es-tu prêt?

— Il fait grand jour encore.

— Oui, mais il vaut mieux qu'on ne nous voie pas sortir d'ici la nuit.

— Alors, partons.

— Partons!

XI

LE PROSCRIT

Lorsque Paul eut pris la résolution de quitter la ferme, il s'achemina, par un beau clair de lune qui protégeait sa marche incertaine, vers le château de Jonquières, où dormait Geneviève, pleine de son souvenir et de sa pensée. Son intention n'était pas de se présenter au château, mais de la voir à sa fenêtre dès qu'elle se lèverait, et de lui envoyer de loin, sans qu'elle le vît, un de ces baisers mystérieux que l'amour porte sur ses ailes pour l'aller déposer sur la bouche aimée. En attendant le jour, il erra sur la route et dans les bois, cherchant à réchauffer ses membres engourdis par la fraîcheur du matin, et marchant sans but et au hasard. Tout à coup, il se trouva

vis-à-vis d'un homme qui portait des outils de bûcheron sur son épaule et qui le salua poliment. Paul s'arrêta et lui rendit son salut.

— Vous êtes matinal, mon brave homme, lui dit-il pour engager la conversation.

— Comme vous voyez, monsieur. Quand on a deux femmes et trois enfants à nourrir, il est sage de se lever de bonne heure et de se coucher tard.

— Voilà une nombreuse famille ! Et votre travail suffit à tout ce monde-là ?

— C'est bien juste, monsieur ; mais enfin nous y arrivons, grâce à une jolie fée...

— Que voulez-vous dire ?

— Vous êtes étranger au pays, sans cela vous sauriez bien de qui je veux parler. Il n'est pas un malheureux qui ne la connaisse, et, pour notre part, c'est à elle que nous devons tout.

— Et comment la nommez-vous, cette bonne fée ?

— Mademoiselle Geneviève.

— Geneviève ! murmura Paul, dont le trouble échappa à son interlocuteur.

— La fille du général Didier, dont vous voyez le château là-bas, sur votre droite. Aussi nous prions Dieu tous les soirs pour qu'elle soit heureuse comme elle le mérite. Mais, dites-moi, monsieur, est-ce que vous venez de loin comme ça, sans indiscretion ? Vous paraissez fatigué. On dirait que vous avez marché toute la nuit.

— C'est vrai, je suis un peu las.

— Alors vous ne refuserez pas d'entrer un instant chez nous vous reposer. La maison est à deux pas d'ici, derrière ce massif d'arbres, je vais vous y conduire.

— Si cela ne vous gêne pas, je vous serai obligé, répondit Paul, qui avait son projet.

— Nous gêner, monsieur ! Est-ce que ça gêne mademoiselle Geneviève de venir chez nous deux fois au moins la semaine ?

— Ah ! mademoiselle Geneviève vient chez vous ?

— Oui, monsieur. Nous l'attendons même aujourd'hui.

— Aujourd'hui ! répéta Paul, joyeux de cette bonne nouvelle. Mais si c'est vraiment une bonne fée, je voudrais la connaître.

— C'est facile, monsieur, vous n'avez qu'à passer la journée avec nous. Elle ne peut manquer de venir, et vous la verrez.

— Alors c'est à merveille, j'accepte votre hospitalité.

— Entrez, monsieur, nous voici arrivés.

Paul et son guide entrèrent dans la maison.

Au bout d'une heure, le jeune homme et les enfants étaient les meilleurs amis du monde.

Le bûcheron partit pour aller travailler dans la forêt. Geneviève vint voir ses amis avec Nicolas. Que l'on juge de son étonnement, de sa joie, à la vue de Paul ! Lorsqu'elle partit, Paul offrit galamment de l'accompagner un bout de chemin, et la jeune fille n'osa refuser. D'ailleurs Nicolas était là, elle n'avait rien à craindre. En route, le vieux serviteur, crut s'apercevoir qu'il avait quelque chose à dire à Geneviève, et que sa présence le gênait. Il ralentit donc insensiblement le pas, et les laissa marcher en avant. Ce fut alors que Paul dit à Geneviève qu'il avait quitté la ferme parce qu'il craignait d'être à charge plus longtemps à ses bienfaiteurs.

Quand les deux jeunes gens furent près de se séparer, Nicolas se rapprocha.

— Vous nous quittez, monsieur Paul ? demanda-t-il.

— Oui, mon ami ; mais j'espère bien vous revoir avant peu, ainsi que mademoiselle Geneviève.

On se sépara. Nicolas et Geneviève retournèrent au château. Paul rentra chez le bûcheron.

Depuis ce jour, la fille du général venait régulièrement tous les matins à la cabane. Paul la reconduisait quelquefois avec les enfants, le plus souvent seul, car le chemin était long. Pendant la route, l'amour marchait à leurs côtés. Cependant aucun mot n'était encore sorti de leurs lèvres qui pût trahir l'état de leur cœur. Tous deux vivaient heureux de se voir et ne songeaient pas à autre chose, quand une circonstance imprévue vint modifier complètement cette situation anormale. Avant de raconter les détails de cet incident, il n'est pas inutile de dire que Geneviève était allée à la ferme voir Madeleine, mais que chacun avait mis sur sa bouche un cadenas relativement aux motifs *vrais* du départ de Paul. Geneviève, un peu blessée, s'était bien gardée de dire qu'elle le voyait presque tous les jours. Elle partit froissée, et ne revint plus. Sans savoir au juste pourquoi, l'on se sépara presque brouillés.

Un matin, c'était précisément le jour où les conscrits de l'année devaient tirer au sort, c'est-à-dire le 4 novembre, Geneviève reçut une lettre de son père. Comme elle n'avait pas de secrets pour Nicolas, elle l'ouvrit devant lui, et se mit à la lire.

« Ma chère fille, disait le général, je commence par t'annoncer que vers le milieu de la semaine je viendrai à Jonquières passer quelques jours avec toi. Depuis que tu m'as quitté, nous avons encore eu une espèce d'échauffourée. Nous sommes sur le qui-vive nuit et jour. L'on vient encore d'instituer de nouvelles commissions militaires, et c'est contre les émigrés qui sont imprudemment rentrés dans leur patrie qu'elles sont instituées. Je ne sais pas, Geneviève, si tu as entendu dire dans le pays qu'on

a pris dernièrement quelques députés et des émigrés fugitifs depuis le 18 fructidor de l'année dernière; mais un de mes amis de Châteauroux vient de me donner cette nouvelle comme certaine. Il paraît même que tout le département est sous une surveillance des plus rigoureuses, et qu'on est sur la trace de quelques autres, que le dernier supplice ou la déportation corrigera définitivement de leur fanatisme pour la royauté. L'un d'eux surtout est poursuivi à outrance et n'échappera sans doute pas à la vengeance du Directoire. Il se nomme Paul de Vesne.»

— Paul! s'écria Geneviève, saisie d'épouvante et laissant tomber de ses mains la lettre de son père. Nicolas, il faut que tu ailles à la chaumière!

— Qu'y a-t-il donc, mademoiselle? s'écria-t-il.

— Quoi? tu n'as pas compris que ce député dont la vie est en danger, c'est notre ami.

— Monsieur Paul?

— Rappelle-toi ce que Madeleine nous a raconté. Ne l'a-t-on pas recueilli brisé de fatigue et mourant de faim dans le bois du Petit-Pradet?

— C'est vrai, répondit Nicolas.

— N'a-t-il pas toujours refusé de dire pourquoi il se trouvait dans cette terrible extrémité?

— C'est vrai!

— Tu vois bien que tu es de mon avis, Nicolas.

— Mais alors, pourquoi reste-t-il dans le pays?

— Qui sait? murmura Geneviève.

— Mais il faudrait l'avertir, mademoiselle, l'engager à quitter cette chaumière où l'on peut venir à chaque instant, et j'y cours!

— Tiens, Nicolas, porte-lui la lettre de mon père.

XII

ADIEUX

Une demi-heure après, le vieux serviteur arrivait à la chaumière. Il prit Paul à part, et lui montra la lettre du général.

Celui-ci la lut tout entière, sans manifester la moindre surprise.

— Eh bien, monsieur Paul ? dit Nicolas.

— Nicolas ! je ne veux pas partir d'ici avant d'avoir revu Geneviève, s'écria Paul d'une voix émue.

— Y pensez-vous, monsieur ? quand la mort...

— Eh ! que m'importe la vie ? Nicolas, je veux la voir, te dis-je, ou je ne partirai pas.

— C'est un entêtement déplorable !

— C'est une résolution irrévocable. Ce soir, à la nuit !...

— A la nuit ! miséricorde !...

— Je te jure que je partirai demain.

— Seigneur, mon Dieu !...

— Je prends tout sur moi. Va vite, Nicolas, et dis-lui bien surtout que je ne partirai pas sans l'avoir vue une dernière fois.

A la nuit tombante, je serai sous ses fenêtres.

Nicolas raconta fidèlement à Geneviève ce qui venait de se passer entre Paul et lui. La jeune fille se trouvait dans le plus étrange embarras. Mais après avoir bien combattu, le résultat de ses réflexions fut que, tout en grondant vivement le pauvre Nicolas, elle se disposa, le cœur

plein d'effroi et d'émotion, à recevoir la visite de Paul.

Quelques heures après, Paul se trouvait devant Geneviève.

Nicolas venait de sortir pour continuer sa ronde, ou plutôt pour veiller au dehors. Il comprenait bien d'ailleurs que les jeunes gens devaient avoir à se dire ce soir-là de ces choses qui ne souffrent guère la présence d'un tiers.

— Mademoiselle, dit Paul, en se tenant respectueusement à distance de la jeune fille tremblante, vous avez dû me trouver bien hardi en apprenant par Nicolas le désir que j'avais de vous voir et de vous parler ici dans la maison de votre père, ce soir même ; mais ma présence dans cette chambre est le gage du pardon que vous m'avez accordé.

— Vous avez lu la lettre de mon père, interrompit vivement Geneviève.

— Oui, mademoiselle.

— Et cette personne qu'elle désigne ?...

— Cette personne, vous l'avez deviné, c'est moi.

— Ainsi vous êtes ?

— Je suis Paul de Vesne.

— Le proscrit que l'on cherche ? Oh ! mon instinct ne m'avait pas trompée.

— Hélas ! mademoiselle, c'est une triste histoire que la mienne. Mon père, le marquis André de Vesne, était écuyer du comte d'Artois lorsque commença la révolution, et le suivit à l'étranger. Mais bientôt le pain de l'exil lui sembla trop amer, et il revint en France, où l'attendait l'échafaud.

— L'échafaud !

J'étais bien jeune alors, mais ce triste événement me vieillit tout à coup de dix ans. Le souvenir de ce vieillard, le désir de venger sa mémoire, ou de mourir comme lui, me firent sortir promptement de l'inaction habituelle à la

jeunesse, et je devins bientôt l'un des chefs secrets du parti royaliste. Lorsque fut créé le Directoire, je fus nommé député aux Cinq-Cents. Une année après, le 48 fructidor, la proscription me récompensa de tant d'honneur ! Depuis ce jour, j'allai devant moi, pendant des mois entiers, mendiant mon pain, n'osant coucher dans aucune ville, et me cachant le jour. Une triste existence ! mille fois plus dure que la mort !

— Vous auriez mieux fait de fuir... d'aller bien loin...

— Plus loin de vous encore, n'est-ce pas, mademoiselle ? dit Paul avec amertume.

— Que voulez-vous dire ? répondit Geneviève étonnée.

— Geneviève ! s'écria Paul en se levant tout à coup, comme si sa raison s'égarait, il faut que je vous dise un secret qui me pèse sur le cœur et le brûle comme une flamme ardente. Jamais, non, jamais vous ne l'auriez su, ce secret ; jamais je n'eusse osé vous le dire, sans ce concours terrible de circonstances qui viennent de nous rapprocher et de nous réunir dans cette chambre, où je vous vois peut-être pour la dernière fois. Mais, puisque c'est un suprême adieu que je viens vous dire, est-ce qu'il m'est possible de vous quitter ainsi ! Si je dois mourir, faut-il me préparer l'éternel remords de l'emporter avec moi dans la tombe, ce secret ! non, mieux vaut parler, dussé-je encourir votre courroux.

— Que voulez-vous dire ? vous m'effrayez...

— Geneviève ! reprit Paul avec feu, Geneviève ! ne voyez-vous pas que je vous aime... Oh ! de l'amour le plus respectueux et le plus soumis ! N'ayez pas peur de moi ; je donnerais ma vie pour sécher une de vos larmes ? Pardonnez-moi, j'aurais dû partir avec mon secret ; mais je ne m'en suis pas senti la force. C'est à vous de me la don-

ner ! Un mot de vous, et je reste, un mot de vous, et je pars : décidez.

— Partez ! partez ! balbutia la jeune fille toute confuse.

— Partir ! je souffre trop...

— Et moi, Paul, répondit Geneviève, croyez-vous donc que je ne souffre pas à me séparer de vous ?

— Vous m'aimiez donc !

— Je veux que vous viviez, Paul.

— Oh ! maintenant, s'écria le jeune homme, en la pressant sur son cœur, je veux vivre, vivre pour toi, Geneviève, mes jours ne m'appartiennent plus, ils sont à toi !

— Partez donc sans tarder d'un instant, vous venez de le dire, vos jours sont à moi, votre vie ne vous appartient plus. Adieu, Paul, adieu.

— Déjà vous quitter, Geneviève ?

— Il le faut, dans une heure il serait trop tard peut-être.

— Oh ! je ne pourrai jamais ! s'écria Paul. Non ! je ne puis m'y résoudre... Vous quitter, c'est mourir !

— Rester, n'est-ce pas mourir plus sûrement encore ? répondit-elle.

— Mieux vaut donc que je meure à vos pieds.

— Paul, vous ne m'aimez pas ! s'écria Geneviève.

— Oh ! Geneviève...

— Non, vous ne m'aimez pas, car vous ne résisteriez pas si longtemps à mes prières ! Je veux que vous viviez, entendez-vous. Partez donc... quittez la France, nous nous reverrons dans des temps meilleurs !

— Qu'il soit fait selon votre volonté, Geneviève, dit tristement Paul. Je pars, mais l'âme plus attristée cent fois que si je marchais au supplice.

— Du courage, mon ami ! ne vous laissez pas abattre par cette séparation qui ne sera pas éternelle.

— Hélas ! répondit Paul.

— Ah ! vous m'ôtez tout mon courage, et Dieu sait si j'en ai besoin ! s'écria Geneviève en tombant sur une chaise.

— Voulez-vous donc que je vous quitte sans douleur ? dit Paul en s'élançant vers elle. Est-ce possible ?... Geneviève ! Geneviève ! ne pleurez pas. Je pars... Tenez, regardez-moi maintenant, je suis calme, tout à fait calme... j'ai du courage... je pars... adieu !...

— Adieu, Paul, murmura Geneviève en se relevant.

Comme elle disait ces mots, un coup de fusil troubla le silence de la nuit. Un homme se précipita dans la chambre en brisant une porte, et deux gendarmes ouvrant celle par laquelle sortait Paul, le saisirent violemment au collet.

XIII

LE PLAN D'ATTAQUE

La brusque entrée de cet inconnu dans sa chambre, la présence des gendarmes frappèrent la malheureuse Geneviève d'épouvante. Elle porta la main à son cœur et tomba sur le parquet sans connaissance. Les soldats, occupés à contenir les deux prisonniers, ne firent même pas attention à elle.

On se rappelle que Martin et Simon avaient formé le projet de se rendre de nuit au château de Jonquières pour se procurer de l'argent par un vol. Comme il s'agissait d'at-

tendre quelque part qu'il fit nuit, tous deux s'enfoncèrent dans les bois et y passèrent le reste de la journée à convenir de leurs faits.

— D'abord et d'une, dit Martin en s'asseyant, il est bien entendu que nous partageons également le saint frusquin ?

— C'est entendu.

— Tu fais ta part, tu me donnes la mienne, et nous filons chacun de notre côté.

— Chacun de notre côté, répéta Simon.

— Maintenant, comment ferons-nous pour entrer dans la maison ?

— Il y a deux manières d'entrer dans une maison dont on n'est pas propriétaire.

— Lesquelles ?

— En escaladant le mur au moyen d'une échelle.

— Comme j'ai fait l'autre soir, dit fièrement Simon.

— N'as-tu pas entendu remuer les feuilles derrière nous ? demanda tout à coup Martin.

— Ne vas-tu pas avoir peur ! dit Simon avec une sorte de crânerie.

— Prudence n'est pas poltronnerie, répondit Martin. Je disais donc que le second moyen...

— D'entrer dans le château de Jonquières.... ajouta Simon.

— Non, d'entrer dans la lune... Ne prononce jamais les noms, ça peut nuire... Ce serait d'en ouvrir la porte au moyen d'un petit instrument qu'on appelle...

— *Rossignol*, connu ! dit Simon.

— Mais je crains que la porte de la grille ne soit trop solide pour que nous y arrivions facilement. Il faudrait opérer sur une petite porte de jardin, sur quelque chose de doux, qui ne fasse pas de bruit en tournant sur ses gonds.

— Tu as raison.

— Comme nous n'avons pas besoin d'être deux pour faire la perquisition, il vaut mieux que l'un de nous veille en dehors de la maison pendant que l'autre travaillera. Qui de nous fera le guet ?

— Moi, si tu veux, répondit le prudent Simon.

— Cela vaut mieux ; je connais la boutique, j'ai vu le secrétaire, et puis, ça me connaît, ajouta-t-il en frappant de sa main sur la poche où était le *rossignol*. C'est donc moi qui monterai, toi, tu veilleras au grain, et si quelque danger nous menace, tu m'avertiras par un signal.

— Monsieur Martin, en se réservant le rôle le plus périlleux, ne prenait-il pas aussi le rôle le plus lucratif ? c'est ce que nous n'oserions affirmer.

— Es-tu prêt ?

— Oui.

— Partons donc, et que saint Vulcain, mon patron, me protège !

Les deux bandits s'éloignèrent en silence.

A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'un homme sortit avec précaution du fourré, regarda de tous côtés si les misérables s'étaient éloignés, et disparut.

Cet homme, c'était le bûcheron.

Après le départ de Paul, le brave homme, tout désolé, ne pouvait tenir en place. La chaumière était trop étroite pour lui ; il y étouffait. Il entra donc dans le bois. Après quelques minutes de marche, il s'assit au pied d'un grand chêne et se mit à rêver. La solitude où il croyait être, lui permettait de s'abandonner librement au cours de ses pensées. Mais quel ne fut pas son étonnement, quand il entendit marcher à côté de lui, dans le bois !

Le premier mouvement du bûcheron fut de s'éloigner ; mais comme il allait prendre cette détermination, quelques

mots qu'il entendit sans le vouloir le clouèrent à sa place. Qu'on juge de sa stupéfaction quand il entendit les deux voleurs ourdir froidement leur projet ! Il fut sur le point de leur sauter à la gorge, au risque de compromettre sa vie ; mais il était désarmé, et les deux bandits avaient sans doute des moyens de défense. Aussi, dès qu'ils se furent éloignés, prit-il sa course vers le village pour faire sa déclaration à la gendarmerie.

Il fallut du temps pour réunir les hommes, seller les chevaux, faire le trajet. A l'arrivée des gendarmes, nos bandits étaient à l'œuvre. Suivant leurs conventions, Martin travaillait, Simon veillait au grain ; mais il s'était placé prudemment en dehors de la porte du jardin, et non en dedans, circonstance qui lui fut d'une grande utilité, comme on va voir.

Déjà il supputait, l'oreille tendue, ce que pouvait contenir le secrétaire du général, lorsqu'il entendit au loin un bruit vague dont il ne put d'abord s'expliquer la nature. Il dressa l'oreille comme le cerf avant le lancé.

— Qu'est cela ? on dirait des pierres qui croulent.

Un instant après, le bruit redoubla ; le galop des chevaux devenait plus distinct.

— Ne sont-ce pas des chevaux qui galopent ? murmura-t-il. Si je donnais le signal ?

Il tira un sifflet de sa poche. Mais au moment où Simon s'apprêtait à agir, le bruit cessa.

— Ce n'est rien, se dit-il. Je me serai trompé.

Bientôt des pas étouffés foulèrent l'herbe humide. On venait de son côté. Que faire ? Donner un coup de sifflet ? il indiquait sa présence. Fuir ? le péril serait le même.

Simon se trouvait dans une grande perplexité. On approchait, la chose n'était pas douteuse. Il se coucha à plat ventre dans l'herbe et retint sa respiration. A peine était-il

dans cette position, qu'il entendit parler à voix basse.

— Par ici, disait le bûcheron, par ici, brigadier; voici la porte.

— Ouverte! s'écria un gendarme.

— Ils sont pincés! répondit le brigadier.

— Silence! dit le bûcheron; vous allez donner l'alarme et ils nous échapperont.

— Qu'allons-nous faire, à présent? demanda un gendarme.

— C'est bien simple; fermer la cage et prendre les oiseaux... Y êtes-vous, tous?

— Oui, brigadier.

— Toi, dit-il à l'un de ses hommes, tu vas garder la porte avec le citoyen, et si quelqu'un passe dans le jardin; tu crieras: Qui vive! si on ne répond pas, tu feras feu.

— C'est entendu. Le mot d'ordre, mon brigadier?

— Approche.

— Bien.

— Nous autres, camarades, entrons dans le château. Nous y rabattons le gibier.

Les gendarmes entrèrent donc dans le jardin. Simon, ne voyant plus personne, se redressa tout à coup et prit la fuite sans avertir Martin.

Le rapport du bûcheron avait donné à entendre au brigadier qu'un des hommes veillerait dans le parc tandis que l'autre commettrait le vol. C'est pourquoi le brigadier donna l'ordre de faire feu sur quiconque paraîtrait dans le jardin.

Malheureusement cet ordre fatal eut des conséquences fort graves.

Après l'arrivée de Paul au château, Nicolas, le vieux serviteur, voulant laisser toute liberté au jeune homme d'entretenir la jeune fille pour la dernière fois, avait pré-

texté la nécessité de faire la ronde habituelle, et les avait laissés seuls. Il descendit les marches de l'escalier, franchit le perron et commença sa visite, une lanterne à la main, en marmottant quelques mots tout bas, comme font les vieillards.

— Pauvre jeune monsieur! disait-il, il l'aime, c'est sûr. S'ils pouvaient s'épouser!... le vieux Nicolas mourrait bien tranquille, car l'enfant serait heureuse! C'est un si brave jeune homme!...

Il y avait déjà longtemps qu'il parcourait les allées du parc, épiant le moindre bruit, soupçonnant l'ombre, quand il crut entendre parler au bout du jardin. Il hâta le pas et se dirigea vers l'endroit suspect.

— C'en est un! dit le bûcheron en apercevant une ombre qui marchait.

— Qui vive? s'écria le gendarme.

— Hein! qu'est-ce? murmura le vieillard saisi d'étonnement.

— Le mot d'ordre?

— Quoi? qu'est-ce?

— Ah! tu ne veux pas répondre, dit le gendarme, attends!

— Malheureux! c'est Nicolas! cria le bûcheron, qui venait de le reconnaître, en se jetant sur la carabine du gendarme.

Il était trop tard!

Le coup était parti...

La lanterne que portait le vieux serviteur avait servi de point de mire au soldat. Nicolas tomba mort sans avoir pu prononcer un seul mot.

Le bûcheron se précipita vers le vieillard pour lui porter secours. Il ne trouva plus qu'un cadavre.

XIV

LE COMPLICE DE MARTIN

En entendant cette détonation, Martin, qui avait déjà ouvert le secrétaire du colonel et y fouillait à pleines mains, tressaillit. Il pensa que probablement ce coup de feu avait été tiré sur Simon. Ses poches étaient pleines, il enfila précipitamment la porte, mais sur l'escalier il se trouva nez à nez avec les gendarmes.

— Je suis pris ! pensa-t-il ; sauve qui peut !

Et il se précipita dans une chambre voisine, sans savoir où il allait.

Les gendarmes se mirent à courir après lui. Après une course de quelques instants, Martin tomba dans la chambre où se trouvaient Paul et Geneviève, et les soldats y entrèrent en même temps que lui.

— Enfin, nous les tenons ! dit le brigadier.

— Que signifie ? dit Paul en se débattant.

— Tu vas rester tranquille, coquin ! dit le brigadier.

— Misérable ! s'écria Paul furieux, en cherchant à s'échapper de ses mains.

Mais un gendarme accourut et vint au secours de son chef. Pendant la lutte, les vêtements de Paul furent déchirés et sa ceinture de cuir apparut à tous les yeux. Il en tomba des pièces d'or.

— Excusez ! dit le brigadier, tu n'y vas pas de main morte. Plus que ça de monnaie !

On doit se rappeler qu'en quittant la ferme, Paul avait

décroché une ceinture de cuir pendue à un clou, et qu'il l'avait attachée autour de lui. Dans cette ceinture, il y avait de l'or, dix mille francs à peu près, qu'il avait emportés de Paris dans sa fuite pour s'aider à vivre à l'étranger, s'il était forcé de s'expatrier.

— Cet or est à moi ! s'écria-t-il.

— Comme Paris est au roi ; refrain d'autrefois, qui n'a plus court.

— En voilà des jaunets ! dit un gendarme.

— Et l'autre en a autant, dit le brigadier en montrant Martin, qui croyant qu'un troisième voleur l'avait précédé au château, ne put s'empêcher de soupirer :

— Je suis volé, le gueux a tout pris !

— Faites de moi ce que vous voudrez, dit Paul au brigadier ; mais délivrez-moi de cet homme.

— Te voilà bien dégoûté ! dit le brigadier avec dédain.

— Voyez-vous ça ! reprit Martin.

— L'un vaut l'autre, dit le brigadier.

— Mais je ne le connais pas, ce brigand, reprit Paul.

— Et toi ? demanda le brigadier à Martin, le connais-tu ?

— C'est mon associé, répondit froidement Martin, nous travaillons ensemble.

— Oses-tu bien !... s'écria le jeune homme, faisant mine de s'élancer sur Martin.

— Il est enragé, muselez-le, dit Martin.

— Garrottez-les, dit le brigadier, et emmenez-les dans la cour.

Paul n'essaya pas de résister davantage.

— Adieu ! s'écria-t-il douloureusement ! Adieu !... On l'entraîna.

En ce moment, le bûcheron entra dans la chambre avec un gendarme qui l'avait aidé à transporter le corps du pauvre Nicolas.

— Ah ! quel affreux malheur ! disait le bûcheron en gémissant.

— Qu'y a-t-il ? dit le brigadier. En est-ce encore un ?

— Hélas ! citoyen gendarme, répondit le bûcheron, c'est un homme qu'on a tué dans le jardin !

— En effet, ce coup de feu que j'ai entendu... ?

— C'est moi qui l'ai tiré, brigadier. Vous m'aviez dit de faire feu sur tout individu qui ne répondrait pas au mot d'ordre. Ma foi ! il n'a pas répondu !...

— N'est-ce donc pas un voleur ?

— Lui ! brigadier, répondit le bûcheron ; c'est Nicolas, le domestique de mademoiselle.

— Diable ! voilà qui est fâcheux, reprit le brigadier. Est-ce qu'il est mort ?

— Hélas ! oui, le pauvre homme !

— Mais pourquoi allait-il dans le jardin à cette heure-là ?

— Mon Dieu, que sais-je !... Puis, apercevant Geneviève : Ciel ! s'écria le bûcheron, la demoiselle est-elle morte aussi ?

— Évanouie seulement, reprit le gendarme, par suite de la frayeur qu'elle a eue.

Le pauvre paysan et le gendarme se saisirent chacun d'une des mains de Geneviève, et eurent la satisfaction, après quelques minutes, de la voir reprendre ses sens.

— Où suis-je ? demanda la jeune fille en ouvrant à demi les yeux.

— Ne me reconnaissez-vous pas, mademoiselle ? s'écria le bûcheron, c'est moi...

— Ah ! oui, je vous reconnais... je vous reconnais...

Elle promena partout ses regards comme pour rappeler ses souvenirs.

Bientôt elle aperçut le gendarme.

— Que s'est-il donc passé ? demanda-t-elle douloureusement.

— Rien, citoyenne, répondit le gendarme en se mettant devant le cadavre de Nicolas qui gisait à terre, et ne voulant pas l'effrayer tout d'un coup du récit de la mort de son vieux serviteur.

— Rien ? mais alors... qui est monsieur ? que veut-il ? demanda-t-elle au bûcheron.

Et comme celui-ci attendait que le brigadier parlât, n'osant le faire lui-même.

— Ah ! oui, je me souviens... fit-elle.

Puis tout à coup la mémoire lui revenant :

— Où est-il ? demanda-t-elle avec anxiété.

— Qui ça, citoyenne ? dit le brigadier.

— Lui ! Paul !

— Paul ? répondit le brigadier. Et il murmura entre ses dents : Qu'est-ce qu'elle me chante avec son Paul ? Est-ce que la tête déménage ?...

— Paul, dit le bûcheron, est parti.

— Parti ?

— Sans doute il est parti, répondit le brigadier, qui ne voulait pas la contrarier.

— Ah ! merci, mon Dieu ! merci, s'écria Geneviève en levant les mains au ciel.

En ce moment elle aperçut le corps de Nicolas, qui baignait dans le sang.

— Un homme mort ! s'écria-t-elle, sans savoir qui c'était. Mais s'étant approchée du cadavre, elle le reconnut.

— Nicolas ! Nicolas ! mort ! assassiné !

Et Geneviève tomba à genoux sur le corps du vieux serviteur.

Le bûcheron pleurait.

— Je vas vous dire, citoyenne, fit le gendarme pour la consoler, comment ce malheur est arrivé. Ce brave paysan est venu nous avertir que des malfaiteurs étaient entrés

dans votre maison. Nous sommes accourus et les avons pincés. Ils étaient deux. Tenez, voici l'argent sur cette table. Pour lors j'avais donné la consigne de tirer sur les gueux s'ils cherchaient à sortir. Le vieux s'est trouvé là... et dame!...

— Il est mort! répétait Geneviève, qui sanglotait toujours.

— Citoyenne, à l'honneur de vous revoir. Je suis enchanté d'avoir pu vous être utile. Le pauvre homme est bien mort! ajouta-t-il. Enfin...

Geneviève passa toute la nuit agenouillée près du pauvre Nicolas.

Le bûcheron ne la quitta pas.

— Pauvre Nicolas! disait-il... C'est pourtant moi qui les ai conduits ici! c'est moi qui l'ai tué!...

Paul comprit tout de suite l'impasse dans laquelle il se trouvait, et préféra le silence qui lui donnait le temps et la réflexion à des aveux compromettants. D'ailleurs un motif plus louable que celui de sauver sa tête le faisait agir : le désir de sauvegarder l'honneur de Geneviève, compromis s'il parlait. L'évanouissement de la jeune fille favorisa sa délicatesse.

XV

LE JUGEMENT

Quinze jours après cette nuit fatale, le tribunal de Châteauroux était assemblé pour juger l'affaire.

On avait su à La Châtre l'arrestation de Martin, mais on ignorait le nom de son complice. Simon lui-même n'en aurait pu rien dire, car il avait été plus surpris que tout le monde à la nouvelle qu'on avait trouvé deux coupables au château.

Presque tout le village s'était donné rendez-vous au tribunal. Madeleine aussi avait consenti à s'y rendre avec son père, qui voulait procurer cette distraction à son esprit malade.

Au banc des témoins se trouvaient assis Simon, le bûcheron et le brigadier.

Bientôt la séance commença. Le président donna ordre d'introduire les accusés. A leur entrée il se produisit dans le public un mouvement extraordinaire.

Un cri de femme se fit entendre.

— Qu'y a-t-il? demanda le président.

— Citoyen président, c'est une femme qui s'est évanouie.

— Ouvrez la fenêtre... donnez lui de l'air!

— On étouffe, ici.

— Silence!

L'audience fut interrompue.

Paul ne savait ce qui se passait, absorbé qu'il était dans ses tristes réflexions.

Bientôt Madeleine reprit ses sens, et put parler à son père.

— Mon père, l'avez-vous vu? dit-elle. Lui! Paul! accusé!...

— Allons donc, fille, tu radotes!

— Qui se permet de parler? dit le président.

— Moi, citoyen président, dit tout à coup Vincent, qui venait de reconnaître Paul.

— Que veut dire ceci? s'écria le président.

— Ça veut dire que ce brave jeune homme que tu vois

là, sur ce banc, est un honnête homme, et nous venons en témoigner, moi et ma fille.

— Libre à toi, citoyen, répondit froidement le président; avance ici, et assieds-toi. Tout à l'heure tu auras la parole.

— Moi aussi j'en témoignerai! s'écria le bûcheron.

— Silence! fit l'huissier.

— Je suis perdu! mon secret m'échappe! pensa Paul en voyant Vincent et sa fille s'asseoir sur le banc des témoins. Ils me font plus de mal avec leur dévouement que ce misérable avec son imposture! Dieu merci! Geneviève n'est pas ici! je la sauverai malgré eux!

L'audience recommença dès que le bruit causé par ces divers incidents fut apaisé.

— Citoyen greffier, appelle la cause.

Après ce préambule nécessaire, et la lecture de l'acte d'accusation, le président adressa aux accusés les demandes ordinaires. Ce fut Paul qu'il interpella le premier.

— Ton nom? lui dit-il.

— Paul, répondit celui-ci.

— Paul tout court?

— Oui.

— Qu'allais-tu faire au château de Jonquières le soir où tu fus arrêté?

Paul ne répondit pas.

— Pourquoi ne réponds-tu pas?

— Parce que je ne me soucie nullement de répondre à cette question.

— Tes actions répondent pour toi.

— Alors jugez-moi sur mes actions.

— Accusé, tu adoptes un système de défense déplorable et qui ne te réussira pas. Prends-y garde.

Paul garda le silence.

— Il est inutile d'insister, dit le président; l'accusé a

été trouvé nanti d'une ceinture pleine d'or, au moment où il cherchait à s'échapper, et la preuve de son crime est si évidente, qu'il n'oserait essayer d'en imposer au tribunal. Voilà la cause de son silence.

Le jeune homme ne répondit pas.

L'auditoire était saisi d'étonnement.

— Poursuivons cependant, reprit le président; l'impartialité de mon mandat m'ordonne d'aller jusqu'au bout.

— Accusé, quelles sont tes relations avec Martin ?

— Je ne connais pas cet homme, dit Paul.

— Et toi, accusé Martin, persistes-tu dans ta première déclaration ?

— Plus que jamais ! mon président, plus que jamais ! répéta Martin en ricanant et en lançant à Simon un signe d'intelligence. Nous avons été pris la main dans le sac, voilà la vérité.

Paul haussa les épaules avec mépris.

— Tu le vois, accusé, Martin te reconnaît, lui ! et devant cet aveu de ton complice tombent tes dénégations.

— Citoyen président, dit Paul impatienté, fais de moi ce que tu voudras ; juge, condamne, c'est ton affaire ; mais ne perds pas ton temps à m'interroger, car je suis fatigué de toutes tes questions, et je n'y répondrai plus.

— Nous prenons acte, interrompit l'instructeur criminel, de la déclaration de l'accusé.

— Accusé Martin, dit le président.

— Voilà, mon président, répondit Martin en se levant et faisant le salut militaire.

— Ton nom ?

— Martin !

— N'as-tu donc pas de nom de famille, toi non plus ?

— Il faut croire ; mais à La Châtre on m'appelle ordi-

nairement Martin-Sec pour vous servir. Une fameuse poire, tout d'même !

Cette saillie triviale fit rire l'auditoire.

— Ta profession ?

— Forgeron pour le quart d'heure.

— Reconnais-tu avoir été au château de Jonquières pour y commettre un vol ?

— Je ne puis le nier, mon président, puisque les honorables gendarmes que voici m'ont pris sur-le fait.

— Vous n'étiez que deux pour l'accomplissement du vol ?

— Pas davantage, répondit Martin en se tournant d'une façon imperceptible du côté de Simon, que cette question fit trembler.

— C'est bon. Le tribunal est éclairé.

Simon respira plus librement. Il était sauvé.

— Nous allons maintenant passer aux témoins à charge, dit le président.

Le brigadier fut d'abord entendu. Nous n'avons pas besoin de rapporter ici sa déposition. Seulement, quand il rappela les paroles de Geneviève relatives à Paul, l'accusé se leva brusquement.

— Citoyen président, dit-il, je remercie mademoiselle Didier d'avoir bien voulu s'intéresser à moi, sans doute elle ne me croit pas coupable, mais je suis forcé d'avouer qu'elle a tort...

— Qu'est-ce que tout cela signifie ? disait Vincent à sa fille.

— Oh ! mon père ! mon père ! il y a là-dessous quelque mystère effroyable.

— Voyons, Madeleine, sois raisonnable. Ne pleure pas.

— Ne vois-tu pas qu'il veut se faire condamner ?... mon bon père !

— C'est étrange ! en vérité. Je ne sais plus que croire.

— Mais pourquoi Geneviève n'est-elle pas là ?...

— Qui sait, ma fille ?

Simon fut le premier témoin à décharge dont la déposition fut entendue.

Le bûcheron lui succéda. Son rôle primitif était celui d'un témoin à charge, mais il déclara que Paul était bien connu de lui et de sa famille, et qu'il lui semblait impossible qu'il eût volé au château, car...

Paul se levant à ces mots, l'interrompit brusquement en disant tout haut :

— Eh ! mon Dieu, pourquoi nier l'évidence ?

Il était temps, le bûcheron allait parler de Geneviève. Cette sortie lui cloua les lèvres.

Enfin ce fut le tour de Vincent de parler.

— Citoyen président, dit-il, je suis fermier à La Châtre-Langlin. Je m'appelle Vincent, et je demande à témoigner à mon tour en faveur de l'accusé.

— Parle, citoyen Vincent, le tribunal t'écoute.

— Merci, monsieur Vincent, s'écria Paul, interrompant le fermier comme il avait interrompu le bûcheron, merci, ne vous donnez pas tant de peine.

Vincent s'arrêta court.

Il était évident que l'accusé cherchait à se faire condamner.

— Est-il drôle ce particulier-là ! disait tout bas Martin.

Il restait à entendre la déposition de Madeleine.

— Monsieur... balbutia Madeleine, je ne m'attendais pas...

— Remets-toi, citoyenne, et rassemble tes idées.

— Sans lui, j'étais morte ! Il m'a sauvé la vie, monsieur, ne le condamnez pas, je vous en prie.

— Nous ne pouvons rien, mon enfant, la loi est la loi. Les voleurs...

— Oh ! monsieur, vous vous trompez, je vous l'atteste.

— Mais, mon enfant, puisqu'on a trouvé sur l'accusé une ceinture pleine d'or, puisqu'il avoue son crime...

Les débats furent clos.

L'instructeur criminel fit son réquisitoire.

Pendant ce temps, Paul remerciait Dieu de l'absence de Geneviève, sans écouter l'accusateur criminel.

Dans l'auditoire, les conversations reprirent leur cours.

— Pourquoi donc Geneviève n'est-elle pas là ? disait Madeleine à son père, car cette absence de sa sœur de lait continuait à lui sembler des plus étranges.

— Elle est peut-être partie pour Paris, Madeleine.

Au bout de quelques instants, la sonnette de l'huissier retentit dans la salle.

Les juges reprirent silencieusement leur place.

On fit rentrer les accusés.

Le président se leva et se découvrit pour prononcer la fatale sentence.

Paul et Martin étaient condamnés à trois ans de galères!...

— Geneviève ! dit intérieurement Paul, je ne te reverrai donc plus !

Madeleine s'était évanouie de nouveau, et son père lui prodiguait des secours inutiles. L'auditoire était consterné.

— Ils ont été bons enfants, dit Martin. Trois ans ! ce n'est pas la mort d'un homme.

Le bûcheron s'arrachait les cheveux de désespoir.

— C'est de ma faute, répétait-il, c'est de ma faute ! Nicolas mort ! la demoiselle bien malade ! le jeune monsieur aux galères !... Ah ! si je n'avais pas d'enfants, je me jette-rais tout à l'heure dans la rivière !

Ce jugement terrible pour Paul de Vesne venait à peine

d'être prononcé qu'un mouvement se fit à la porte d'entrée par où la foule cherchait à s'écouler.

Toute la scène douloureuse qui s'était si brusquement écoulée sous les yeux de la pauvre Geneviève était bien faite pour donner un coup violent à une organisation moins délicate et moins impressionnable que celle de mademoiselle Didier. La nuit elle fut prise d'une fièvre ardente qui la mit en quelques heures aux portes du tombeau. Le délire s'empara d'elle : le nom de Paul, celui de Nicolas sortaient à chaque instant de ses lèvres décolorées. Le bûcheron, cause involontaire de tant de maux, resta au château jusqu'au petit jour, ne sachant que pleurer à chaudes larmes à la vue de sa bienfaitrice, si cruellement frappée par ses mains !

Vers les six heures du matin, Geneviève tomba dans un accablement profond. Encore plus effrayé de son silence que de ses cris, le bûcheron prit la résolution d'aller chercher lui-même du secours, et se dirigea en courant vers sa demeure. Sa femme, qui ne l'avait pas vu depuis la veille, était à moitié folle. Il la mit au fait de tout ce qui s'était passé, et l'envoya à Jonquières. Puis, il reprit sa course vers la ville voisine, et alla chercher un médecin. Deux heures plus tard, Geneviève était couchée dans son lit, gardée par la bonne bûcheronne, et le médecin, debout à son chevet, hochait tristement la tête.

Cependant, grâce aux soins dont elle fut entourée, la jeunesse triompha de la maladie, et mademoiselle Didier entra au bout de quelques jours en convalescence. Le médecin avait bien recommandé à la bûcheronne, sa garde-malade, de ne pas ouvrir la bouche de ce qu'elle savait, mais la pauvre femme ne put garder le fatal secret...

Au moment donc où le prononcé du jugement venait d'avoir lieu, Geneviève, voilée, appuyée sur le bras d'une

paysanne, s'avança silencieuse. Elle paraissait malade et avait peine à marcher. Chacun lui fit respectueusement place. Quand elle fut arrivée devant l'estrade, pâle comme une morte, elle leva son voile.

— Monsieur le président, dit-elle d'une voix faible, je viens apporter mon témoignage...

— Il est trop tard ! répondit le président. Le tribunal a prononcé son jugement.

— Geneviève ! s'écria Madeleine, qui reprenait connaissance.

— Madeleine ! dit Geneviève en s'élançant vers elle.

— Condamné ! il est condamné !

— Le malheureux ! Il était innocent, ma sœur !

XVI

SŒURS ET RIVALES

Geneviève était tombée presque mourante dans les bras de Madeleine. Le père Vincent la souleva et la porta dans sa carriole. Grâce au mouvement de la voiture, aux cahots et au grand air, Geneviève revint bientôt à elle. Madeleine la pressait doucement sur son cœur, couvrait de baisers ses mains froides et son front pâle.

En arrivant à Jonquières, Geneviève versa un torrent de larmes et se précipita dans les bras de Madeleine.

— Oh ! ma sœur, dit-elle, ma sœur !

— Reprends courage, Geneviève, fit Madeleine, tout espoir n'est pas encore perdu.

— Ils l'ont condamné!...

Ce fut le moment des confidences.

Les deux sœurs avaient trop besoin d'épancher leur cœur pour garder plus longtemps les secrets qui les faisaient tant souffrir l'une et l'autre.

D'ailleurs Madeleine, troublée, sentait les premiers aiguillons d'une vague jalousie la piquer au cœur.

— Il l'a cherché! répondit-elle, si on l'a condamné, c'est qu'il l'a voulu!

— Est-il possible?

— Tu n'étais pas à l'audience. Tu ne sais donc pas ce qui s'y est passé!... Mais je vais te le dire, et tu jugeras toi-même s'il n'a pas fait tout ce qu'il fallait pour empêcher qu'on ne l'acquittât.

— Oh! dis, ma sœur, je t'écoute.

Madeleine raconta alors ce qui s'était passé au tribunal.

— Juge de notre étonnement! ajouta-t-elle après son récit; pourquoi ne voulait-il pas qu'on le sauvât?

— Je ne sais... balbutia Geneviève très-agitée.

— Nous n'osâmes, mon père et moi, prononcer ton nom, de crainte de lui déplaire; mais je souffrais bien, ma sœur, de voir qu'il s'obstinait à ne pas se justifier, moi qui savais qu'il n'était pas coupable... car il ne l'est point, n'est-il pas vrai?...

Geneviève sourit mélancoliquement, et, pressant doucement la main de Madeleine :

— Lui! Paul! un voleur! Lui! le cœur le plus délicat! Ah! ma sœur! si tu savais... Qu'as-tu, Madeleine?... dit Geneviève, surprise à son tour de la voir changer de couleur...

— Tiens! il faut que je te dise tout, car ce secret m'é-

touffe. Je suis bien malheureuse, va, plus malheureuse que tu ne crois.

— Toi... Madeleine?

— Paul a refusé ma main...

— Ta main?

— Oui, ma sœur, et je l'aime!

— Toi!...

— Tu l'aimes, Madeleine?... Oh! mon Dieu!

— Est-ce que j'ai pu défendre mon cœur des séductions auxquelles il était exposé? Est-ce qu'on peut voir Paul sans l'aimer? Pendant un mois assise à ce chevet où il gisait en proie à la fièvre, crois-tu que la vue de ce jeune homme, blessé à cause de moi, ait pu me laisser insensible? Lorsque je voyais ses beaux yeux se fixer tendrement sur moi, ne pouvais-je m'y tromper et prendre de l'amitié pour de l'amour?

— Que veux-tu dire?

— J'aime Paul, Geneviève, et lui ne m'aime pas!...

Geneviève respira plus librement.

— C'est ce qui me rend si malheureuse. Mon père lui a offert ma main.

— Quoi! ton père?

— Oui, Geneviève, mon père lui parla. Mais Paul me fit comprendre qu'il ne pouvait m'aimer parce qu'il était marié.

— Marié! s'écria Geneviève frappée au cœur.

— Qu'as-tu donc? fit Madeleine.

— Marié! c'est impossible, reprit Geneviève, en proie à la plus violente agitation.

— Qu'en sais-tu?

— Ce que j'en sais?

— Oui, parle...

— Tu le veux?

— Je t'en conjure.

— Eh bien, Madeleine, veux-tu savoir pourquoi Paul a refusé ta main ? pourquoi aujourd'hui il se fait condamner comme voleur ?

— Achève ! répondit Madeleine.

— C'est qu'il m'aime ! ... moi ! ...

— Toi !

Les deux jeunes filles se regardèrent pendant une seconde, comme deux lionnes prêtes à s'égorger pour leur royal amant.

— Toi ? Geneviève, reprit encore Madeleine détournant les regards.

— Pardonne-moi, Madeleine.

— Te pardonner ? tu l'aimes donc aussi ?

Geneviève courba la tête sans répondre.

— Et tu ne l'as pas défendu ? tu n'as pas su lui sauver l'honneur, la liberté ? Va, tu ne l'aimes pas, tu ne l'as jamais aimé ! ... Tu as préféré ta réputation à sa liberté, à son honneur ! Et tu dis que tu l'aimes ! ...

— Écoute, Madeleine...

— Si j'avais été à ta place, moi, il me semble qu'on ne l'aurait pas arraché de mes bras et que je serais morte en le défendant.

— Eh ! crois-tu que j'aurais été moins forte que toi si je l'avais su ? Mais j'ignorais jusqu'à sa captivité.

— Tu ignorais qu'il fût arrêté ?

— Je l'ignorais ; aujourd'hui seulement j'ai tout appris. Écoute-moi, tu vas voir s'il faut m'accuser d'indifférence ou d'oubli. Le jour même où fut commis le vol, je reçus de mon père une lettre où le général m'annonçait qu'un proscrit s'était réfugié dans notre département. Ce proscrit se nommait Paul de Vesne. C'était lui, je le devinaï.

— Quoi ! Paul ? ...

— C'était lui, ma sœur. En rappelant mes souvenirs, je n'eus plus de doute que notre ami ne fût l'homme qu'on poursuivait pour le mener à l'échafaud.

— Grand Dieu !

— Tu juges de mon effroi. Je lui envoyai Nicolas pour qu'il se dérobât par la fuite au danger qui le menaçait. Mais, lui, refusa de partir avant de m'avoir vue, et me demanda un rendez-vous. J'eusse mieux fait peut-être de refuser.

— Cependant tu connaissais son amour ?

— Non, je te le jure.

— Le soir donc, Paul vint ici ; il était triste et découragé, et me déclara qu'il ne partirait pas.

— Et pourquoi ne voulait-il plus partir ?

— Parce qu'il m'aimait, et que loin de moi la vie lui était insupportable.

Geneviève s'arrêta par égard pour Madeleine, qu'elle voyait pâlir ; mais celle-ci, quoique le cœur brisé, se contenta de dire froidement :

— Continue, ma sœur, je t'en supplie.

— Si vous m'aimiez, me dit-il, je chercherais à conserver une existence qui me semblerait précieuse.

— Mais, toi, que lui répondis-tu ?

— Moi, je lui dis qu'il devait vivre, et je lui ordonnai de partir. Pardonne-moi, ma sœur ; si j'avais que tu l'aimais, j'aurais renfermé dans mon cœur cet aveu coupable.

— Et tu l'aurais désespéré ! Non, ma sœur, tu aurais eu tort de te taire !

— Ma bonne sœur !

— Oui, ta sœur, qui t'aime, entends-tu, Geneviève ? qui t'aimera toujours et te remercie d'avoir sauvé Paul du désespoir. Paul m'a offert son amitié. Eh bien ! je serai sa

sœur comme tu es la mienne, et je serai heureuse de votre bonheur!

— Oh! Madeleine, tu as un cœur d'ange!

— Tout ce que tu viens de me dire, Geneviève, m'ouvre les yeux, et je comprends maintenant son silence. Dire son nom, c'était appeler la mort, et il voulait vivre pour toi; prononcer le tien, c'était invoquer ton témoignage, et il craignait que tu ne te compromisses pour le sauver.

— Je l'aurais fait, Madeleine, sans honte.

— Tu l'aurais tué, ma sœur.

— Que dis-tu?

— Tant que son secret sera gardé, sa vie du moins sera en sûreté.

Tandis que toutes les deux se creusaient la tête pour trouver un moyen de sauver Paul, la bûcheronne apporta à Geneviève une lettre de son père. Elle s'empressa de la lire, croyant qu'il lui annonçait son arrivée prochaine; mais, au contraire, le général avait quitté Paris le jour même où il lui écrivait. Le général annonçait à Geneviève qu'ayant reçu l'ordre de rejoindre l'armée d'Allemagne sur-le-champ, il l'engageait à venir à Strasbourg le rejoindre.

— Eh bien! nous voilà libres, Geneviève!

— C'est Dieu qui nous accorde cette liberté, Madeleine, pour que nous en fassions usage en faveur de Paul.

— Allons à Châteauroux : nous parlerons aux juges. Qui sait? tout est possible... nous les supplierons tant...

Le lendemain donc, le père Vincent, poussé par l'espoir d'être utile à Paul, retourna à Châteauroux avec Madeleine et Geneviève. Quand il apprit que la fille du général était cause du chagrin de sa fille, il fut près de la maudire; mais Madeleine avait pardonné, il fit comme elle.

Malheureusement tous leurs efforts pendant quinze jours

pour parler aux juges et pour obtenir la permission de voir le condamné furent inutiles. D'ailleurs, ils craignaient de montrer trop d'intérêt à ce jeune homme, et d'exciter les soupçons de l'autorité, si dangereux à éveiller en ce moment pour les condamnés politiques. Geneviève avait emporté avec elle la ceinture de Paul, avec l'intention de la lui remettre, et y avait glissé secrètement son portrait pour le consoler dans sa prison ; mais il lui fut impossible d'en approcher, et toutes les séductions tentées sur les géoliers échouèrent.

XVII

UNE CHAÎNE DE FORÇATS

Quelques jours après le jugement, Simon s'achemina vers Strasbourg, où il avait ordre de rejoindre son régiment. Muni de ses papiers, visés et légalisés par le maire de son village, ayant reçu sa feuille de route bien en règle, le pauvre diable se mit en marche de très-grand matin, le cœur serré, triste comme s'il allait à la mort. Il s'arrêta, le lendemain de son départ, dans une auberge située sur la route, demanda une bouteille de vin et résolut de se reposer quelques instants avant de reprendre son voyage. Tout en buvant, il se laissait aller aux plus pénibles réflexions.

— Ah ! se dit-il, si mon pauvre Martin était là, près de

moi, il me donnerait quelque bon conseil. Mais non, je suis seul, sans protecteur, sans ami !

Il se sentait prêt à pleurer quand de nouveaux venus entrèrent dans le cabaret.

C'étaient des bourgeois de la ville, qui venaient de descendre d'un cabriolet arrêté devant la porte.

— Eh ! père Legrand ! cria l'un d'eux.

— Voilà, voilà ! citoyens, répondit le maître de l'auberge. Tiens ! c'est monsieur Marius ! ajouta-t-il en ôtant respectueusement son bonnet de coton. Bonjour, citoyen commissaire.

— Le commissaire ! répéta Simon, assis à l'autre coin de la salle et se prenant à frissonner.

— Que faut-il servir à ces messieurs ?

— Donne-nous un verre de ton meilleur vin, et lestement, nous sommes pressés.

Le père Legrand courut à la cave.

— A quelle heure la chaîne partira-t-elle de Château-roux ? demanda le substitut au citoyen commissaire.

— La chaîne ! murmura Simon.

— Mais, dans une heure probablement.

— Et c'est ici qu'elle s'arrête ?

— C'est ici que j'ai donné ordre de la faire reposer... Deux lieues à pied pour des gens qui traînent une chaîne à leur jambe, c'est suffisant.

— Voilà le vin demandé ! s'écria le père Legrand, qui remontait de la cave tout essoufflé.

— C'est bien, mets ça là.

— Tu sais que la chaîne va passer par ici ?

— La chaîne des forçats ! s'écria le père Legrand tout joyeux.

— Oui, dans une heure.

— Dans une heure !

— Je t'autorise à leur donner un verre de vin ou d'eau-de-vie, mais un seul, entends-tu ?

— Oui, citoyen Marius ; et qui me le payera, le vin ?

— Eux, parbleu ! Tu sais bien qu'ils ont toujours soif, et que l'argent ne leur manque pas au point de se priver de boire.

— Le fait est, répondit l'aubergiste, que l'année dernière j'ai gagné gros quand ils ont passé. Merci, citoyen commissaire.

L'aubergiste s'éloigna aussitôt pour retourner à sa cave, et préparer les bouteilles que devaient consommer *messieurs les forçats*.

Simon ne perdait pas un mot de leur conversation. Il résolut, avant de se remettre en route pour Châteauroux, d'attendre la chaîne et de demander à son ami s'il ne connaîtrait pas d'autres moyens que ceux qu'il lui avait autrefois indiqués pour échapper à l'état militaire.

Une heure après, on entendit sur la route un grand bruit de ferraille, des cris, des trépignements, des clameurs, des chansons : c'était la chaîne des forçats qui passait, escortée par un piquet de gendarmes à cheval, le sabre au poing, les carabines chargées.

Le citoyen Marius sortit de l'auberge, remonta en cabriolet avec son substitut et gagna la route de Guéret.

La chaîne se composait de trois cordons. Martin était du troisième. Simon, qui avait les yeux fixés sur toute la bande, l'aperçut enfin ; mais, malgré ses recherches, il ne vit point Paul. Lorsqu'on eut fait halte, les gendarmes firent cercle autour des forçats, et les adjudants ne permirent pas aux curieux qui les avaient suivis depuis Châteauroux de s'en approcher. Cependant Simon, espérant que son uniforme lui serait de quelque utilité dans cette circonstance, entama la conversation avec le gendarme qui

les surveillait, lui demandant si l'on ne pouvait parler à Martin, qu'il lui désigna.

— Impossible, camarade, lui répondit celui à qui il venait de s'adresser, tout à fait impossible.

— Mais, dites-moi, mon brave, puis-je faire remettre à cet homme un verre de vin et un peu d'argent ?

— Le verre de vin est autorisé. Quant à l'argent, donnez-le-moi ; je le verserai à sa masse en arrivant au bague.

— Très-bien ; voici dix écus pour lui, et j'en ai un à votre service, si la consigne ne vous défend pas de trinquer avec moi.

Le gendarme entra avec Simon dans le cabaret du père Legrand, qui fut chargé par Simon de porter à Martin un bon verre de vin de sa part.

— Eh bien ! lui dit-il à son retour, qu'a dit ce pauvre homme ?

— Le forçat, répondit l'aubergiste, vous envoie tous ses remerciements, et dit que si vous voulez sa place il prendra la vôtre.

Bientôt le signal du départ fut donné. La bande se remit en route, et les clameurs, les cris, les chansons recommencèrent de plus belle.

J'avais une maîtresse
Qui m'a fait infidélité ;
Je lui ai coupé un' tresse
Et la tête est tombée.

Et le chœur reprenait :

A qui la faute ?
A qui la faute ?
C'est qu'elle avait la tête trop haute
Quand la tresse a été coupée.

C'était quelque chose d'horrible à voir, d'ignoble à entendre, que ces hommes et cette chanson !

— Ah ! se disait Simon, resté seul dans l'auberge, c'est pourtant une idée qu'il me donne là, ce brave Martin, et si j'avais pu... mais c'est impossible... comme le disait ce brigand de gendarme !

Comme il parlait ainsi, trois charrettes escortées de quelques gendarmes s'arrêtèrent à leur tour devant l'auberge du père Legrand.

— Paul ! s'écria Simon en reconnaissant le jeune homme assis dans la première voiture, et il se renfonça dans l'auberge.

C'était en effet Paul de Vesne que Simon avait aperçu sur la première des trois charrettes arrêtées devant l'auberge du père Legrand. A peine convalescent d'une fièvre violente, le jeune marquis n'avait pu suivre la chaîne à pied, et on le transportait au bagne en compagnie de douze condamnés éclopés ou malades.

A côté des charrettes marchaient six gendarmes.

En avant, le maréchal des logis commandant l'escorte et un adjudant garde-chiourme.

Arrivé devant la porte du cabaret, le maréchal des logis ayant arrêté le convoi, dit à ses hommes qu'ils pouvaient faire souffler un instant leurs chevaux. Puis, s'adressant à l'un d'eux :

— Gilbon, lui dit-il, voyez un peu s'il n'y aurait pas un forgeron ou un charron ici ; la première charrette est presque cassée. Il vaut mieux qu'elle soit réparée tout de suite.

Se tournant ensuite brusquement vers Paul :

— Descends, toi, lui dit-il d'un ton menaçant.

— Pourquoi ? répondit Paul.

— Que t'importe ? descends quand on te l'ordonne.

Paul descendit de la charrette.

— Citoyen aubergiste, s'écria le maréchal des logis, avez-vous une chambre fermant à clef?

— Je puis vous en donner une, répondit le père Legrand.

— Très-bien, je vais y enfermer ce drôle; et il montrait Paul.

Paul fut placé dans un cabinet retiré, au fond de la maison de l'aubergiste, au rez-de-chaussée. L'adjudant regarda si ses mains étaient bien liées, ferma la porte et revint sur la route. Pendant ce temps, le maréchal des logis avait pu s'approcher du charron.

— Citoyen, lui dit-il assez bas pour pouvoir n'être entendu que de lui, tu vois cette charrette?... Dix écus pour toi si tu la mets hors d'état de pouvoir marcher avant deux heures.

— Mais...

— Tiens, voilà un à-compte. En disant ces mots, le maréchal des logis glissa cinq écus dans la main du charron.

— Voilà une drôle d'aventure, pensa le charron en examinant la charrette qui était en fort bon état.

— Dites donc, adjudant, nous n'avons plus rien à faire ici, mes gendarmes veillent au grain. Si nous entrons boire un coup?

— Ça va, brigadier.

Ils pénétrèrent dans l'auberge.

Paul était enfermé, Simon réfléchissait dans un coin, ne perdant pas de l'œil le maréchal des logis et le garde-chiourme.

— Si je pouvais lui parler un instant, se disait-il à lui-même. Ah! bah! c'est impossible, il n'y faut pas songer.

Au bout d'un quart d'heure, l'adjudant sortit et vint parler au charron.

— Est-ce bientôt prêt?

— Pas encore, citoyen.

Le maréchal des logis était resté dans la salle du rez-de-chaussée; il s'app préparait à entrer dans le cabinet de Paul, quand le père Legrand s'approcha mystérieusement de lui.

— Mon maréchal des logis, lui dit-il à l'oreille, voulez-vous faire quatre heureux?

— Comment?

— Laissez pénétrer dans le cabinet du condamné trois personnes qui vous supplient de leur permettre de le voir cinq minutes. Un vieillard et deux femmes, ça n'est pas dangereux.

— Impossible. On les verrait entrer, et...

— Si ce n'est que cela qui vous chiffonne, voilà la clef d'une seconde porte...

— Ce sont donc des amis?

— Oui.

— Eh bien! cinq minutes, pas une de plus... tu entends.

— J'entends.

Une porte glissa doucement sur ses gonds; Geneviève, Madeleine et Vincent se précipitèrent dans les bras de Paul.

— Oh! mes amis! que c'est bien à vous de ne m'avoir ni méprisé ni oublié! s'écria le malheureux jeune homme en fondant en larmes.

— Oublié, méprisé, s'écria le père Vincent, allons donc, nous croyez-vous assez sots pour avoir pensé un seul instant que vous étiez coupable? D'ailleurs, n'avons-nous pas su bien vite la vérité par cette belle et noble enfant.

Et il montrait Geneviève, qui, la tête sur l'épaule

du marquis, sanglotait sans pouvoir prononcer un seul mot.

— Geneviève! Madeleine! chers amis!...

Il y eut un instant de silence. On n'entendait que des sanglots.

— Paul! dit enfin mademoiselle Didier, surmontant son émotion, les instants que nous avons à passer près de vous sont courts, dans cinq minutes il faudra nous quitter.

— Quoi! cinq minutes seulement... Dieu!...

— C'est avec bien de la peine que nous avons obtenu cette permission, ne perdons pas le temps en vaines paroles. Tenez, mon ami, voici la ceinture que vous avez laissée au château le jour du vol, elle contient encore vos dix mille francs; cet or vous sera toujours utile, cachez-le bien vite, on ne sait ce qui peut arriver. Quand vous serez là-bas, songez à nous, à vos amis; ouvrez cette ceinture, Paul, ajouta-t-elle bien bas, avec une intention marquée que Paul accablé ne parut pas saisir, et vous y trouverez...

Elle ne put achever sa phrase.

— Le temps est écoulé, dit en entrant l'aubergiste, venez, de grâce, le maréchal des logis se dirige de ce côté; s'il vous trouvait ici, il redoublerait de rigueur contre le condamné.

— Oh! mon Dieu! s'écria douloureusement Paul.

Tous se jetèrent dans les bras de leur ami, et s'arrachèrent péniblement de ce lieu où ils venaient de confondre leurs larmes. Ils sortirent par la porte que le père Legrand venait d'ouvrir. Cette porte s'étant refermée, Paul resta un instant seul livré aux réflexions les plus affreuses. Cette apparition, presque fantastique, tant elle avait été de courte durée, avait plongé son âme dans la plus noire mélancolie.

La porte du côté de la grande salle s'ouvrit, le bruit d'un sabre frappant le parquet se fit entendre, et le maréchal des logis vint se placer en face du condamné.

— A nous deux maintenant, dit-il en se croisant les bras et en fixant Paul ; à nous deux, monsieur le marquis!...

XVIII

LE MARÉCHAL DES LOGIS

Paul ne put retenir un geste d'étonnement, mais se remettant tout de suite :

— Je ne suis pas marquis, reprit-il, vous vous trompez, monsieur.

— Vous êtes le marquis Paul de Vesne, le fils du marquis de Vesne, mort sur l'échafaud..... Je ne me trompe pas.

— Je vous affirme...

Pour toute réponse, le maréchal des logis tira de sa poche un papier, le déploya, lut tout haut un signalement en parfaite concordance avec celui du jeune homme, et fixant ce dernier d'une façon singulière :

— Niez donc encore, si vous l'osez, niez donc votre identité, marquis de Vesne!

— Eh bien, oui, dit-il, je suis le marquis de Vesne que

vous cherchez, ce marquis de Vesne proscrit et que l'échafaud attend ; faites votre devoir, monsieur, je suis prêt ; ma vie ne vaut pas tant de mensonges, prenez-la.

— Je la prends ! s'écrie le maréchal des logis s'approchant un couteau à la main du condamné, et coupant les cordes qui liaient ses bras : vous êtes libre, monsieur le marquis.

— Libre ? que signifie...

— Mais regarde-zmoi donc, monsieur Paul ? Quoi, vous ne reconnaissez pas Tronchin qui vous a fait tant de fois sauter sur ses genoux...

— Tronchin ! mon bon Tronchin ! s'écria le jeune marquis... Toi, ici, près de moi, et maréchal des logis ?

— Grâce au ciel ! monsieur Paul.

— Mais qui aurait pu reconnaître dans ce féroce gendarme... un aussi dévoué serviteur ?...

— Il fallait bien agir comme je l'ai fait, monsieur le marquis, pour détourner les soupçons... Il y a là un adjudant qui n'est pas commode..... Dites-moi, monsieur le marquis...

Et la figure de Tronchin se rembrunissait ; il semblait ne pouvoir faire sortir de son gosier des paroles qui l'étranglaient.....

— Comment se fait-il ?

Paul le comprit et lui fit connaître la cause de son arrestation, et les motifs de son silence.

— Mon Dieu, quelle bonne inspiration j'ai eue en arrêtant ici le convoi ! s'écria Tronchin. Mais, il faut agir.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que la forêt n'est pas loin ; que d'ici vous pouvez la gagner en quelques enjambées, et qu'en ouvrant cette fenêtre vous êtes libre.

— Quoi ! tu voudrais ?...

— Pardieu ! croyez-vous que je vous aie retrouvé pour vous mener au bagne !

— Mais c'est impossible, mon brave Tronchin ; cela te compromettrait.

— Ecoutez, monsieur le marquis, vous voyez ce pistolet, n'est-ce pas ?

— Que veux-tu faire ?

— Si vous ne prenez pas votre volée à l'instant, dans cinq minutes, moi, je me fais sauter la cervelle.

— Tu es fou, Tronchin.

— C'est possible, mais sur mon honneur, je le fais... Reste à savoir si vous aimez mieux compromettre ma vie que mes galons...

— Voyons, raisonnons froidement.

— Mordieu ! monsieur le marquis, je suis Breton, ne me poussez pas à bout, fuyez ou, là, sous vos yeux... Et il serrait le pistolet dans ses mains.

— Un instant donc, mauvaise tête ; as-tu pris quelques précautions pour toi, au moins ?

— Tout est prévu... la fenêtre donne sur la campagne, vous l'ouvrez et vous décampez. Dans un quart d'heure, moi, je donne l'éveil ; je tire un coup de pistolet en l'air, on accourt ; je déclare que vous m'avez échappé, que j'ai fait feu sur vous...

— Mais on t'accusera...

— De négligence dans mon service, c'est possible ; quinze jours de salle de police, un mois de prison, peut-être encore mes galons perdus... Je les regagnerai sur le champ de bataille, car je ne veux plus rester dans la gendarmerie... Alôns, allons, monsieur le marquis, partez, le temps presse...

— Tu le veux donc ?

— Je le veux, au nom de votre père ; un de Vesne au bain !...allons donc.

— Dans mes bras ! et adieu, brave et loyal Tronchin, ou plutôt au revoir...

Le maréchal des logis embrassa Paul, ouvrit la fenêtre, et le jeune homme allait s'élancer, lorsque Tronchin, la refermant brusquement, s'écria en frappant la terre de son pied :

— Malédiction !... une sentinelle... qui a pu la placer là ? Cet infernal adjudant, sans doute ; toutes mes prévisions déjouées, tous mes plans brisés... Je vais lui casser la tête, à ce misérable garde-chiourme, et nous verrons ensuite...

— Tu es fou, Tronchin ! reste, je te l'ordonne !

— Laissez-moi faire : je vais voir s'il est possible de tromper la surveillance de ceux qui nous entourent.

— Tu vas commettre quelque imprudence.

— Je serai prudent, à cause de vous.

— Tu me le promets ?

— Je vous le jure !

— Alors va et reviens vite.

Le marquis resta seul.

Simon, de plus en plus triste, venait de se lever, se décidant enfin à gagner Châteauroux, quand une idée soudaine naissant en son esprit de l'avis donné par Martin, il fit appeler l'aubergiste.

— Je voudrais parler à l'homme qui est dans ce cabinet, lui dit-il.

— Vous aussi !

— Voyons, père Legrand, voulez-vous gagner lestement une pièce d'or ?

— Belle demande !

— Eh bien ! faites-moi parler à l'homme du cabinet.

— Oh ! oh ! un instant, et la gendarmerie ?

— Bah !

— Au fait, pensa l'aubergiste, puisqu'ils ont bien pu le voir, eux, pourquoi celui-ci ne le pourrait-il pas également ?

— Ça va-t-il ?

— Allons, vous avez l'air d'un bon enfant, suivez-moi.

— Voici la pièce d'or.

— Attendez un moment, je vais voir si le maréchal des logis et l'adjudant ne sont pas avec lui.

S'étant alors assuré que les deux gardiens causaient ensemble sur la route :

— Venez, dit-il à Simon.

Paul regardait par la fenêtre. Au bruit que fit Simon, il se retourna et se trouva face à face avec le soldat.

— Citoyen, dit Simon en s'adressant à Paul, un mot !

— Que me voulez-vous ?

— Tenez-vous beaucoup à cette casaque que vous avez sur le corps ?

Paul ne répondit rien, étonné d'une pareille question.

— Voulez-vous me donner votre place et prendre la mienne ?

— Mais vous ne savez donc pas où l'on me conduit ?

— Parfaitement ; à Toulon, au bagne... Eh bien, si le cœur vous en dit, je vous propose un échange, voilà tout...

— Et vous iriez pour moi au...

— Oui, si vous me jurez de rejoindre le régiment à ma place.

— Est-ce sérieux ce que vous me proposez là ?

— Très-sérieux, on ne peut plus sérieux.

— Oh ! monsieur, je ne sais pas quels sont vos motifs pour agir ainsi...

— Ils sont bien simples, je suis ce qu'on appelle vulgairement un... homme qui n'aime pas l'état militaire et

je préfère trois années de bagne à cinq années de régiment.

— Ainsi donc, vous consentiriez ?

— A prendre votre place, si vous voulez prendre la mienne...

— Pour un pareil service, tout ce que je possède est à vous, monsieur.

— Soit, je le veux bien.

— Tenez, donnez-moi votre uniforme, changez de vêtement, et cette ceinture qui contient dix mille francs, je vous la donne.

— Dix mille francs et ne pas être soldat ! quelle chance, pensa Simon. Vite, vite, ne perdons pas de temps... Mais, j'y songe, on vous reconnaîtra peut-être, et alors...

— Ne craignez rien, déshabillez-vous, je me charge du reste. Tenez, voilà ma ceinture ; tenez, voilà ma casaque. A partir de ce moment vous êtes...

— Paul, condamné à trois années de galères pour vol, je le sais.

— Comment ! vous savez... Et moi ?

— Vous vous appelez Pierre Simon.

— Simon, de La Châtre Langlin ?

— Soldat au 25^e de ligne. Le régiment est à Strasbourg.

Pendant ce dialogue, l'échange des vêtements se consommait : Simon avait revêtu à la hâte la casaque du forçat, et Paul avait endossé l'uniforme du conscrit.

— Là, maintenant, cachez-vous le visage pour sortir, et filez ; une fois dehors, ma foi ! à la grâce de Dieu.

Le cabaretier voyant revenir le maréchal des logis qui se dirigeait vers le cabinet, vint prévenir le conscrit de sortir au plus vite. Paul se hâta, et, frappant légèrement sur l'épaule de Tronchin au moment où ce dernier allait pénétrer dans le cabinet.

— Un mot, Tronchin.

Le brave gendarme faillit tout perdre par l'étonnement qu'il manifesta en reconnaissant son jeune maître sous ces nouveaux vêtements.

— Quoi ! c'est vous ? dit-il.

— Silence, malheureux ! Sors un instant avec moi.

Tous les deux gagnèrent la route en évitant les regards du terrible adjudant. A quelques pas des charrettes, Paul s'arrêta :

— A partir de ce moment, je me nomme Pierre Simon, soldat au 25^e de ligne, et je rejoins mon régiment.

— Souvenez-vous, monsieur Paul...

— Simon... maladroit.

— Monsieur Simon, que je veux une place à côté de vous au 25^e de ligne.

— Tu m'écriras : Au citoyen Simon, soldat au 25^e, à Strasbourg.

— C'est dit.

— Adieu donc !

— Adieu et bonne chance ! ne craignez rien, je me charge du reste.

Le faux conscrit s'éloigna, fit un quart de lieue encore sur la grande route et se jeta dans la forêt.

Le maréchal des logis, bénissant le hasard heureux qui rendait au fils de ses anciens maîtres une liberté qu'il désespérait de lui donner, même au prix de son existence, rejoignit l'adjudant.

Au bout d'une petite demi-heure, Tronchin s'approcha du charron, qui feignait toujours de travailler avec ardeur.

— Est-ce bientôt prêt, mon brave ? lui dit-il.

— Quand vous voudrez, maréchal des logis.

— Très-bien, alors on peut atteler ?

— Tout de suite.

Et baissant la voix :

— Êtes-vous content de moi? »

— Tiens, je t'avais promis dix écus, en voilà quinze.

— Merci! et à votre service quand vous repasserez par ici.

L'ouvrier s'éloigna. On remit le cheval à la voiture et Tronchin entra dans le cabinet.

— Allons, toi, dit-il à Simon, tu as eu le temps de te reposer, je pense. En route.

Simon, resté seul près d'une heure, avait mis le temps à profit, sachant bien que s'il emportait la ceinture de Paul, ses dix mille francs lui seraient pris à son arrivée au bagne. Il avait habilement soulevé quelques carreaux du parquet et avait caché son trésor avec tant d'adresse qu'à moins d'en avoir connaissance, il était impossible d'aller le déterrer où il l'avait mis. Il ne se fit donc pas prier pour partir, et cachant de son mieux sa figure, il monta sur la charette.

On se mit en route.

— Je le savais bien, moi, se disait à part lui Simon, que je ne serais passoldat. Comme Martin va être étonné!... Et dire que c'est lui qui m'a suggéré cette idée lumineuse! La bonne farce!... Cet imbécile qui va me donner sa ceinture, moi qui ne lui demandais que sa casaque!... Allons, la fortune est décidément pour moi.

Pendant ce temps-là, le marquis de Vesne se hâtait de se rendre à son régiment en pensant à Geneviève et aux moyens de faire savoir à ses amis qu'il était soldat.

Il ne regrettait guère sa ceinture, et cependant elle contenait un talisman qu'il n'eût pas abandonné aussi facilement s'il en eût connu l'existence...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

LE HOLLANDAIS

Le 8 octobre 1805, après un brillant combat livré aux Autrichiens par la cavalerie de Murat, dans le bourg de Wertingen, le maréchal Soult était entré dans la ville d'Augsbourg.

Depuis lors, la ville était sens dessus dessous. Les estafettes se croisaient, les tambours résonnaient, les trompettes faisaient éclater leurs brillantes fanfares, chacun était debout. Évidemment il se préparait quelque chose d'important. Aussi les cafés, les cabarets et tous les lieux publics regorgeaient de monde.

Dans un de ces bouges qu'on trouve dans tous les pays du monde, deux hommes de mauvaise mine étaient assis à la même table et trinquaient ensemble. La salle où ils se trouvaient, pleine d'une fumée qui prenait à la gorge, était à peine éclairée par deux quinquets de fer-blanc, de sorte que, grâce à la fumée du tabac, à celle des quinquets, et au brouillard qui pénétrait par la porte mal jointe, on s'y voyait à peine assez pour porter son verre à

ses lèvres et ne pas se cogner le nez contre celui de son voisin.

— Comment trouvez-vous ce vin du Rhin ? disait l'un des buveurs en vidant son verre.

— Nous autres Hollandais, nous sommes difficiles, et, pour ma part, je préfère un verre de genièvre ou de kirschwasser à tous ces prétendus vins allemands.

— Bien parlé, ma foi, bien parlé. — Garçon, — deux verres de genièvre. Vous me permettrez de vous en offrir un, maître ?

— Si vous me permettez de vous le rendre.

— Parbleu ! Ne tenez-vous pas une boutique de friperie rue du Lech ?

— Rue du Lech, précisément, au carrefour de la Croix.

— Et vous vous appelez ?...

— Van Graëb.

— C'est cela, je cherchais à me rappeler ce diable de nom.

— Comment donc me connaissez-vous ? car je ne me souviens pas...

— Je suis au service du général Didier, le nouveau gouverneur de la ville d'Augsbourg...

— Monsieur Martin, je crois.

— Là, vous voyez bien que nous sommes d'anciens amis.

— N'est-ce pas vous qui vîntes, il y a quelque temps, m'apporter des habits ?

— Précisément. A votre santé !

— A la vôtre !

— Vous demeurez à Augsbourg depuis longtemps ?

— Voilà bientôt dix ans, monsieur Martin.

— Et faites-vous de bonnes affaires ?

— Pas trop.

— Du moins, vous joignez les deux bouts ?

— Bien difficilement, je vous jure. Les affaires sont si difficiles, surtout depuis l'arrivée des Français. Si cela dure, je suis ruiné !

— A votre santé !

— A la vôtre.

Le Hollandais Van Graëb était un petit homme maigre, osseux et chauve ; sa physionomie permettait de lui donner la cinquantaine. Il avait le dos voûté, la barbe grise et longue ; ses habits, percés en maint endroit, usés jusqu'à la corde, indiquaient la plus sordide avarice. Martin, lui, n'avait guère vieilli : propre comme un valet de bonne maison, bien vêtu, bien chaussé, l'œil vif et la taille droite, tel enfin que nous l'avons vu à La Châtre-Langlin. Évidemment, ces deux hommes avaient besoin l'un de l'autre, et s'étaient devinés du premier coup ; seulement, avant de se livrer, chacun tâtait son adversaire. Au quatrième verre, la froideur allait faire place à l'expansion, la politesse à l'amitié.

— Vous disiez donc ? papa Van Graëb, reprit Martin, après un moment de silence employé à savourer la liqueur favorite du Hollandais.

— Van Graëb, s'il vous plaît.

— Au diable vos noms biscornus !

— On s'y fait, mon cher ami, on s'y fait.

— Vous trouvez ça, vous ?

— Oui, bien sûr, je le trouve...

— Eh bien ! vous n'êtes pas difficile, voilà tout.

— A votre santé !

— A la vôtre, mon brave Van...

— Graëb !

— Graëb, mordieu ! puisque vous le voulez.

— Je le préfère, si cela ne vous contrarie pas.

— Nullement, mon excellent ami. Un nom est un nom, après tout, et quoique le vôtre soit dur en diable à épeler, ce n'est pas une raison pour l'écorcher. Vous disiez donc que les affaires sont mauvaises, et que pour peu que l'état de choses que nous subissons, vous comme moi, dure encore quelque temps, vous courez le risque de fermer boutique et d'être ruiné ?

— Justement ! justement !... ruiné. Vous avez dit le mot !

— J'aurais pourtant cru que la guerre vous allait à merveille, et que les bénéfices que vous en tiriez...

— Des bénéfices, mon cher monsieur Martin, des bénéfices !... où les prenez-vous ?

— Ce n'est pas moi qui les prends, mais vous.

— Voilà bien ces Français !... tous farceurs !...

— On m'avait même dit que vous fournissiez des vivres aux Français.

— Des vivres ?...

— Sans doute.

— Et aux Autrichiens ?

— Aux Autrichiens aussi.

— Diable !

— L'argent n'a pas de patrie.

— Vous êtes philosophe !

— Je suis Hollandais.

— Et comment se fait-il qu'avec un pareil système, vous soyez sur le point de vous ruiner ?

— Vous allez le comprendre... A votre santé !

— A la vôtre.

— Les Français, mon bon ami, sont partis avec mes petites marchandises !...

— Mais ne vous ont-ils pas payé ces petites marchandises ?

— C'est justement ce qui me ruine...

— Comment cela ?

— Comprenez donc. J'avais reçu leur argent, espérant bien acheter avec cet argent d'autres marchandises françaises pour remonter ma petite boutique ; mais maintenant qu'ils sont partis, impossible ! impossible !

— Ah ! ah !

— Allez donc payer quelque chose avec de l'argent français, les Autrichiens n'en voudront pas, et les Français sont partis ! Je suis ruiné, mon Dieu !... Ah ! si l'on n'était honnête homme...

— Que voulez-vous dire ?

— Si l'on n'avait pas peur d'être pendu !

— Nous avons de la peine à y arriver, pensa Martin, qui avait son but en faisant causer le Hollandais. Pendu ! reprit-il tout haut.

— Ou fusillé !...

— Fusillé ? répéta Martin en dressant l'oreille. Qu'est-ce donc ? papa Van Crac !

— Il y vient, pensa le Hollandais, qui, de son côté, avait aussi son idée.

— Il s'agit de quelque malice à faire aux Français ? avouez-le...

— Peut-être.

— Eh bien ! écoutez-moi, Van Graëb, vous allez me connaître en deux mots, et vous verrez ensuite si je suis digne de votre confiance. Tel que vous me voyez, je suis proscrit de mon pays et je n'y puis rentrer. Né dans la misère, j'ai vécu dans la misère. Le travail me répugne. Il me faut de l'or, je l'aime et je ne suis pas difficile sur les moyens d'en avoir. J'ai le jarret solide, l'œil fin, la main ferme, la bouche muette. Rien ne me fait peur, ni la prison, ni la mort. Je suis hors la loi ; je n'ai pas de patrie. Payez-moi, je serai ce que vous voudrez : Prussien, Russe,

Autrichien. Qui vous arrête ? Est-ce parce que je suis au service du général Didier ? La belle affaire ! le loup est dans la bergerie. Vous voyez que je vous dis tout. Aurez-vous confiance en moi à présent ? Je me livre à vous pieds et poings liés, parce que je devine que vous méditez quelque grande affaire, et que je pense y trouver mon avantage. Parlez, suis-je l'homme qu'il vous faut, oui ou non ?

— Eh ! monsieur Martin, répondit Van Graëb, je crois que nous pourrions nous entendre.

— C'est que je suis pressé.

— Comment l'entendez-vous ?

— Comme vous voudrez : pressé d'argent, pressé d'agir.

— Gourmand !...

— Maintenant, parlez.

— Pas ici, mon cher ami, pas ici. Il faut de la prudence, beaucoup de prudence.

— Où donc, alors ?

— Venez demain soir, à dix heures, sous les remparts, vous m'y trouverez, du côté de la porte du Danube.

— J'y serai.

— Bonsoir donc, monsieur Martin.

— Bonsoir, mon cher Van Graëb.

C'était la seconde fois seulement que Martin appelait le Hollandais par son vrai nom. Martin avait laissé toute plaisanterie de côté.

II

AU BAGNE DE TOULON

Ainsi qu'on vient de le voir, quelques années s'étaient écoulées depuis le départ de Paul pour l'armée et celui de Simon pour le bagne.

Après la mort de ses parents, Madeleine, attirée par sa sœur Geneviève, était venue se fixer auprès d'elle, à Paris d'abord. Le général Didier la considérait comme sa seconde fille. Les deux sœurs de lait n'avaient eu aucune nouvelle de Paul ; elles ignoraient même quel avait été son sort. On saura bientôt pourquoi ; mais avant d'aller plus loin, il est indispensable que nous revenions un peu sur le compte de Simon et de Martin.

Nous les avons laissés sous la garde des gendarmes, tous deux en route pour le bagne de Toulon, l'un à pied, l'autre monté sur la charrette où sa couardise l'avait poussé à remplacer le jeune marquis de Vesne. Lorsque Simon eut rejoint le convoi, l'adjudant compta sa marchandise, et peu scrupuleux sans doute sur la qualité, pourvu qu'il trouvât la quantité requise, il ne s'aperçut en aucune façon de la substitution qui venait de s'opérer. On pense bien que Tronchin, le maréchal des logis, garda le secret. Simon désirant se rapprocher de Martin qui l'avait reconnu, fit entendre à l'adjudant, déjà accoutumé à son visage (Paul serait venu réclamer sa place qu'il l'aurait traité d'imposteur), qu'il se sentait tout à fait rétabli et demandait à suivre à pied la chaîne pour gagner des forces.

L'adjudant refusa. Simon, le soir même, pendant une halte qui le rapprocha de Martin, le lui fit savoir.

Le lendemain, par un hasard des plus *étranges*, il se trouva que le compagnon de Martin tomba épuisé sur la route et ne put se relever, malgré quelques coups de bâton bien appliqués sur l'échine par les *médecins* de l'escorte. L'adjudant s'étant rappelé la demande de Simon, proposa charitablement à son confrère de la *chaîne valide* de lui céder Simon en échange de son malade. La proposition fut acceptée. Simon fut *rivé* à Martin, et la grande chaîne reprit sa route. L'ancien compagnon de Martin mourut deux heures après.

— Ah ça ! maintenant, parlons peu, mais parlons bien, disait le soir Martin à Simon. Comment se fait-il que tu sois ici ? On t'a donc pincé ?

— Pas le moins du monde. Je suis ici volontairement.

— Toi ! fit Martin en ouvrant de grands yeux.

— Pouvais-je me séparer de toi ?

— Quoi ! c'est pour cela ?...

— Ça m'exempte du service militaire...

— Ah ! je comprends ! se dit tout bas Martin. Le lâche ! préférer la casaque d'un forçat à l'uniforme !

— Que murmures-tu entre les dents ?

— Je dis, mon cher Simon, que désormais c'est entre nous à la vie, à la mort.

— J'ai pris la place d'un forçat qui en avait assez ; tu le connais.

— Moi !

— C'est mon rival, l'amoureux de Madeleine.

— Sais-tu bien ce que tu as fait ?

— Parbleu !

— Il épousera Madeleine avant six semaines, imbécile !

— Ah ! sacr... je n'y avais pas songé !...

— As-tu fait des conditions, au moins? demanda Martin. T'a-t-il payé cher?

— Payé?... répéta Simon embarrassé.

— Oui, payé! la chose en valait la peine. Trois ans de galères!

— Ma foi, non!

Simon avait ses raisons pour ne pas dire à Martin qu'il avait reçu dix mille francs. Mais celui-ci ne fut pas dupe, et se douta que son ami le trompait.

Dès leur arrivée à Toulon, les deux forçats furent séparés. Martin fut accouplé à un notaire qui avait eu l'*imprudence* de faire un faux. Simon eut pour camarade un charretier qui avait eu le *malheur* d'écraser sa femme sous la roue de sa lourde voiture. Ils ne se virent donc plus qu'à de longs intervalles et par hasard. Une année s'écoula ainsi. Simon prenait son mal en patience, voyant luire, au delà de deux années qu'il devait passer au bagne, tout un horizon prospère, grâce à ces dix mille francs qu'il espérait bien retrouver à leur place.

Martin ne s'endormait pas dans la même contemplation. Pour lui, l'horizon restait sombre, sa volonté énergique bâtissait mille plans pour reconquérir sa liberté. La chose n'était pas facile. Une surveillance rigoureuse, les fers aux pieds, une veste rouge sur le dos, ornée d'une inscription des plus lisibles : « *Gal.* », des canons braqués partout, des fusils chargés entre les canons; il fallait une audace peu commune pour songer à fuir. C'était la préoccupation de Martin.

Seulement ce n'était pas la seule. Les paroles de Simon, relativement au désintéressement qu'il avait montré à l'égard de Paul, le faisaient songer. Il s'en ouvrit à son *notaire*.

— Je saurai tout, lui répondit le notaire.

A quelques jours de là, un billet passa dans les mains du charretier :

« Ton camarade a-t-il du *quibus* ? sache-le. »

Telle était la teneur du billet.

Le lendemain, à deux heures, pendant le *repos*, le charretier se mit à causer avec Simon.

— Dis donc, cadet, lui dit-il, est-ce que tu t'amuses ici ?

— Voilà une sottise question !

— Veux-tu t'en aller avec moi ?

— Bras dessus, bras dessous, n'est-il pas vrai ? Farceur ! dit Simon en ricanant.

— Je te dis qu'il y a un moyen. Tu vois bien ce gros-là qui fume sa pipe ?

— Monsieur André, le garde-chiourme ?

— Eh bien ! le métier l'embête, comme on dit dans la *haute*, il veut se donner de l'air.

— Qu'est-ce que ça me fait ?

— Et si je te disais qu'il m'a fait des propositions. Dame ! il faut de l'argent.

— Beaucoup ? demanda Simon affriandé.

— En as-tu ?

— Un peu, oui.

— Où ça donc ? mon petiot, sous ton oreiller ?

— Curieux !

Là-dessus Simon, dont la méfiance s'éveillait, refusa de répondre. Mais l'imprudent en avait trop dit. Martin sut que Simon avait de l'argent, comprit qu'il l'avait caché, et connaissant les détails de son aventure à l'auberge, devina à peu près l'endroit mystérieux où l'on devait chercher le trésor. Fixé sur ce point important, il résolut de faire une tentative pour s'échapper.

Tous les jours on envoyait les galériens à la fatigue, c'est-à-dire qu'on les employait aux travaux les plus pé-

nibles du port de Toulon. Les uns étaient chargés de transporter des madriers énormes sur les quais, d'autres travaillaient dans l'arsenal du Mourillon. Martin avait lorgné du coin de l'œil certain égout boueux, où tombaient les eaux peu limpides dont la destinée était de se mêler aux flots bleus de la Méditerranée. Certain qu'un homme assez hardi pour se plonger dans cet égout pouvait gagner la mer à la faveur des ténèbres, il résolut de tenter l'aventure, au risque de se noyer. Le notaire lui déclara facétieusement qu'il ne lui ferait pas défaut.

Un camarade fournit une lime fine et mordante. Martin n'avait fait aucune difficulté de parler de son projet à ses amis, bien assuré que cette marque de confiance lui garantissait un secret inviolable. En effet, le secret fut bien gardé. Simon fut averti l'un des premiers; mais comme il ne se doutait pas que Martin soupçonnât l'existence de son trésor, il garda prudemment le silence comme ses camarades. Enfin sonna l'heure fatale, — quatre heures.

On était en décembre. Quelques minutes encore, et les galériens allaient rentrer au bain pour dîner. Il fallait agir. Martin s'écarta et disparut, suivi du notaire. Leur chaîne, aux trois quarts limée, venait de se briser. L'égout était à deux pas; ils s'y jetèrent.

— Allons, du courage, mon vieux, dit Martin, couvert de fange et d'eau puante. Le plus fort est fait. Dans une demi-heure, il fera nuit, et... m'entends-tu? réponds donc!

Mais le notaire ne répondit pas.

On entendait seulement s'agiter l'eau croupie.

— Diable! est-ce qu'il ne sait pas nager? se dit Martin. Eh! l'ami!

L'eau ne s'agitait déjà plus.

— *De profundis !* murmura Martin. Je crois que son affaire est faite.

En effet, le notaire ne savait pas nager. L'égout avait cinq pieds de profondeur, et comme il n'avait pu prendre pied, le pauvre diable s'était noyé.

Pendant ce temps les galériens étaient rentrés.

L'adjudant de service compta le bétail, et fut surpris de ne pas trouver son chiffre.

— Ce n'est toujours pas moi qui les trahirai, dit Simon.

— Tu dois bien ça à Martin.

— Comment l'entends-tu ?

— Dame ! ne t'a-t-il pas prêté de l'argent ?

Ces mots imprudents du charretier furent un trait de lumière pour Simon. Il se rappela l'interrogatoire du charretier, et comprit qu'il s'était fourvoyé en avouant qu'il avait de l'argent. Il connaissait l'adresse de Martin, et crut entrevoir ses perfides intentions. Dès lors son parti fut pris.

— Le misérable ! s'écria-t-il, veut me voler mon argent, mais il ne le tient pas encore.

— Que veux-tu faire ? répliqua d'un ton menaçant le charretier inquiet.

— Je ne veux pas qu'il s'échappe du bagne !

En ce moment, la plus grande agitation régnait dans l'intérieur de la prison. Deux coups de canon annoncèrent à la ville de Toulon que deux galériens venaient de s'enfuir.

— Holà ! hé ! monsieur André ! s'écria Simon.

— Misérable ! dit le charretier en s'élançant sur lui.

— Au secours ! au secours ! murmura Simon.

Les gardes-chiourmes arrivèrent assez à temps pour arracher Simon à la rude étreinte de son compagnon, qui commençait à l'étouffer.

— Il veut me voler ! je parlerai ! murmura Simon.

— Parle ! dit André ; où sont-ils ?

— Dans l'égout,

L'indignation était au comble parmi les forçats. Les regards étincelaient et les poings se crispaient, les chaînes se froissaient tumultueusement. Une trahison au bagne ! Une dénonciation aux galères ! Infamie !... Peu s'en fallut que Simon passât un mauvais quart d'heure ; mais les soldats croisèrent la baïonnette, et tout rentra dans l'ordre. Seulement on sépara le traître du charretier, car sa vie courait le plus grand danger.

Des barques se postèrent à l'issue de l'égout. On le sonda, on le visita, et l'on réussit enfin à retrouver le cadavre du notaire.

Quant à Martin, toutes les perquisitions furent inutiles.

III

LE TRÉSOR

Martin était à bout de ses forces, non que la traversée fût longue de l'égout au port, mais l'odeur puante et nauséabonde des eaux au milieu desquelles il barbotait, non moins que le manque d'air et le froid, faillirent le suffoquer. Déjà la respiration lui manquait, quand il aperçut au-dessus de lui la voûte des cieux qui commençait à

s'étoiler. Il reprit courage et redoubla d'efforts. Bientôt il heurta des deux mains un corps dur qu'il ne pouvait distinguer à cause de la nuit. Tout en tâtonnant, il sentit que ce corps était creux, et comprit que c'était un canot. Il y sauta. Ce canot était amarré à un bateau de pêcheur. Martin n'hésita pas, malgré le danger, et s'aidant des pieds et des mains, parvint à grimper dans le bateau et-s'y blottit derrière un tonneau. Deux minutes après, le bateau s'éloigna. A peine avait-il franchi le port, qu'un coup de canon retentit dans les airs, immédiatement suivi d'un second coup, qui fit dresser l'oreille aux pêcheurs.

— Deux coups ! dit un mousse. Ce sont deux forçats qui viennent de s'échapper.

— Nous avons bien fait de nous dépêcher, maintenant nous ne pourrions plus sortir du port.

— Et c'eût été dommage, car la pêche sera bonne cette nuit.

Martin prêtait une oreille attentive et ne bougeait pas. La barque glissait sur les flots, légère et docile, poussée par un vent favorable. Au bout de deux heures, on avait fait bien du chemin. Le pauvre diable grelottait dans ses habits mouillés ; il était harassé de fatigue. N'y pouvant plus tenir, il se leva tout à coup pour en finir, décidé à se jeter à la mer si les pêcheurs lui témoignaient des dispositions hostiles. Le patron et ses deux aides, enveloppés de gros vêtements de peaux de mouton, étaient occupés à préparer leurs filets. Une lanterne attachée au mât de la barque les éclairait de sa lueur incertaine. Martin s'approcha pâle et défait. A cette apparition inattendue, le pêcheur, épouvanté, fit le signe de la croix, comme si un fantôme se fût dressé devant ses yeux. Les deux marins laissèrent tomber leurs filets, recommandant leur âme à Notre-Dame-de-Bon-Secours.

— N'ayez pas peur, murmura Martin, et prenez pitié de moi.

— Quel est cet homme ? s'écria le pêcheur, en se remettant de sa frayeur.

— Un malheureux qui se meurt !...

En effet, à peine avait-il prononcé ces mots d'une voix faible, que le forçat s'évanouit et tomba sur le plancher de la barque.

— C'est certainement un des forçats, dit l'un des jeunes gens.

On fit boire à Martin quelques gouttes d'eau-de-vie qui le réchauffèrent. Puis, quand il eut repris ses sens, le pêcheur s'apercevant qu'il était tout mouillé, le fit dépouiller de ses vêtements, qu'on jeta à la mer, et lui en donna d'autres. Grâce aux soins empressés de ces braves gens, Martin se ranima tout à fait. Il finit par avouer ce qu'il était impossible de cacher, qu'il venait de s'évader du bagne, en les suppliant de le jeter sur un endroit isolé de la côte.

— Nous verrons ça demain, répondit le maître.

Dans la nuit, une tempête violente s'éleva. La frêle barque courut de grands dangers ; Martin se conduisit bravement, et son aide fut d'un grand secours au patron.

Aussi, le matin, comme le petit jour commençait à poindre, dirigea-t-il sa barque vers un cap qu'on apercevait à travers la brume, et réveillant le forçat qui s'était endormi, brisé de fatigue :

— Eh ! lui dit-il, debout.

— Qu'y a-t-il ? demanda Martin en se frottant les yeux.

— Tu nous as rendu service cette nuit ; ce n'est pas moi qui te livrerai. Le canot est-il paré, vous autres ?

— Oui, patron.

— En route. Allons, tâche de devenir honnête homme.

Martin ne répondit pas. Il sauta dans le canot qui aborda en cinq minutes au rivage, pendant que le bateau courait des bordées.

Nous ne dirons pas toutes les vicissitudes qu'éprouva le forçat sur sa route. Un mois après, il se trouvait à l'auberge du père Legrand. Simon avait bien raison de se méfier de Martin. Car dès que celui-ci eut appris que son ami avait de l'argent, il n'eut plus qu'une pensée, s'il s'échappait, celle de se venger de la méfiance qu'il lui avait témoignée, et de son égoïsme, en lui dérochant cet argent.

— C'est ici, se disait-il, que le marché s'est conclu, puisque j'y ai vu Simon, et que la chaîne s'y est arrêtée. Il n'a pu emporter le magot avec lui. Donc il l'a caché. Où? c'est le problème à résoudre. Mais si le trésor de Simon est ici, je le trouverai.

Il entra donc dans l'auberge.

— Que désirez-vous? fit le père Legrand en se levant de son comptoir.

— Du vin, répondit Martin, du fromage et du pain.

— Dans dix minutes vous allez être servi, dit l'aubergiste; excusez-moi, mais je suis seul à la maison, mon garçon est malade, et je suis obligé de tout faire moi-même.

— Ah! votre garçon est malade, répliqua Martin; eh bien! si vous voulez que je le remplace, je quitte le service militaire et puis entrer au vôtre.

— Est-ce que vous tenez à gagner gros?

— Pas du tout...

— Dix livres, c'est tout ce que je puis faire.

— Va pour les dix livres. Donnez-moi un tablier, je vais commencer tout de suite mon service.

— Ah! ces militaires! remarqua le père Legrand. Quelle

ardeur ! quel feu pour le travail ! Je crois que j'ai fait là une bonne affaire.

Le lendemain, toute l'auberge était sens dessus dessous dès le petit jour. Martin, qui s'était levé avant le patron, bouleversait les casseroles, la vaisselle, les verres et les tables. C'était un désordre à n'y rien connaître.

— Eh ! que diable fais-tu là, Baptiste ! s'écria-t-il. (Martin avait jugé prudent de changer de nom.)

— Je range, patron, je range.

— Te moques-tu de moi.

— Dieu m'en préserve, père Legrand.

— Tu vas me casser mes verres et mes assiettes.

— Je ne casserai rien du tout : ça me connaît. Laissez-moi faire, et vous verrez.

— Ma foi, Baptiste, je m'en rapporte à toi. Comme ils ont de l'ordre, ces militaires ! ajouta tout bas le père Legrand.

— Je veux qu'avant huit jours votre auberge ne soit plus reconnaissable. Les plafonds sont noirs, je les gratterai, ça ne vous coûtera que la colle, et je les brosserai moi-même. Les murailles auront leur tour. Vous verrez. Et les carreaux des planchers, donc, je veux qu'on puisse manger par terre ! C'est que je suis minutieux en diable, patron ; c'est une habitude que j'ai prise au régiment.

Martin ne songeait qu'à trouver la cachette de Simon. Il se mit donc rudement à la besogne, et poussa l'ardeur jusqu'à sonder les murs. Mais toutes ses tentatives demeurèrent inutiles : il ne trouva rien. Deux mois plus tard, le père Legrand, émerveillé, doubla ses gages. Peu de temps après, Martin demanda à son maître s'il n'avait pas chez lui une bêche.

— Une bêche, Baptiste ? Que diable veux-tu faire d'une bêche ?

— Votre jardin est mal dessiné. Je veux le refaire.

— Mais tu ne toucheras pas aux arbres !

— Cela va sans dire. Je ne suis pas un imbécile.

Martin se mit donc à bouleverser le jardin de l'aubergiste, comme il avait bouleversé la maison. Seulement, il déracina les arbres, détruisit les plates-bandes, et mit le *terrain* du patron dans un tel état, que celui-ci entra dans une colère épouvantable.

— Laissez-moi faire, disait tranquillement Martin, vous verrez. La terre a besoin d'être remuée pour produire. Vous vous plaignez que j'aie coupé des racines : c'est ainsi qu'on rajeunit les arbres. J'ai appris ça au régiment. Vous verrez quelle végétation dans un mois !

Mais il eut beau faire, il ne trouva aucun trésor dans le jardin pas plus que dans la maison. Dès lors, il comprit qu'il s'était trompé, et résolut de quitter l'auberge.

Le lendemain du jour où il avait pris la résolution de partir, deux marchands de bœufs vinrent déjeuner à l'auberge et se firent servir dans la petite pièce où Paul avait été enfermé par le brigadier.

Martin mit le couvert et apporta les plats. Le commencement du repas fut gai, mais bientôt on entendit le bruit d'un soufflet. Martin se précipita dans la salle.

La table venait de se renverser, brisant dans sa chute deux carreaux du plancher. On eut toutes les peines du monde à renvoyer les lutteurs. Une fois les bouviers partis, Martin rentra dans la salle pour remettre tout en place. Il releva la table et s'aperçut alors pour la première fois que les carreaux du plancher étaient brisés. Il approcha la main, les enleva, et... quel ne fut pas son étonnement, sa joie, son ivresse... quand il aperçut des tas de pièces d'or serrées les unes contre les autres. Il courut à la porte, la ferma et barricada l'entrée de la salle avec la table,

comme si quelqu'un songeait à en faire le siège, puis, se mettant à deux genoux, il emplît ses poches à la hâte, et le *tour fait*, se releva, plus fier d'avoir volé Simon, que de se sentir riche.

Deux jours après, il demanda son compte au père Le-grand et partit, en ayant soin de faire observer à son maître que les deux carreaux avaient été cassés par le fait de ces coquins de bouviers. En sortant de l'auberge, Martin se dirigea vers Châteauroux pour s'équiper convenablement, et prit la diligence qui conduisait à Paris. Il y demeura trois années environ, mangea les dix mille francs et retomba dans la misère.

Quelques fredaines ayant éveillé l'attention de la police, il se vit obligé de quitter la capitale, gagna Strasbourg, et de là passa la frontière. Enfin les misères de sa vie vagabonde le conduisirent à Augsbourg, où il demeurerait depuis six mois, lorsque l'armée française y pénétra. Ayant appris que le général Didier cherchait un domestique, il se présenta à ce titre dans sa maison, et fut agréé. Personne ne le reconnut, ni Geneviève, ni Madeleine, qui n'avait pas quitté sa sœur de lait.

IV

SOUS LES REMPARTS

Le général Didier n'avait appris, de tous les événements dramatiques qui s'étaient passés à son château, qu'une seule chose, la mort de Nicolas. Encore ne sut-il pas com-

ment le vieux serviteur avait péri. Le bruit que fit cette triste affaire dans le département ne parvint pas jusqu'à lui, et Geneviève dissimula prudemment la vérité, de crainte que son père ne prit des informations de nature à lui donner l'éveil.

Invitée par le général à venir le rejoindre, elle se rendit d'abord à Paris et y resta plus longtemps qu'elle ne le croyait. C'est là, rue de Tournon, que Madeleine vint la rejoindre. Les deux jeunes filles vécurent ensemble pendant cinq ans, toujours tristes et inquiètes; car Paul devait être sorti de Toulon, et personne n'avait reçu de ses nouvelles. Lorsque la guerre fut déclarée entre la France et l'Autriche, le général fit partie de la grande armée. Ne pouvant consentir à se séparer de ses enfants (il adorait la douce Madeleine), il les fit venir à Augsbourg.

Simon avait quitté le bagne à l'expiration de sa peine, et son premier soin avait été de se rendre à l'auberge du père Legrand pour retrouver et reprendre ses dix mille francs. La réflexion avait promptement calmé ses inquiétudes. Il se reprochait même d'avoir trahi un ami. Heureusement, se disait-il, il a pu se sauver et ne saura jamais que je l'ai vendu.

Martin le sut pourtant. Le charretier le rencontra un jour dans la Cité et le mit au courant.

Simon se rendit à l'auberge, se rappela la petite salle où il avait enfoui son or, et s'y fit servir à déjeuner. Mais il eut beau chercher, desceller les carreaux avec son couteau, l'or avait disparu. Ses soupçons reprirent leur cours, et son désespoir fut extrême. Voulant cependant se faire donner quelques explications, il remit les carreaux en place et appela le père Legrand.

— Dites donc, aubergiste, est-ce que c'est l'humidité qui descelle ainsi vos carreaux? lui demanda-t-il.

— Comment ? répondit le père Legrand, y en aurait-il encore de défaits ?

— Tenez, en voici deux qui ne tiennent plus.

— C'est extraordinaire ! observa le patron.

— Quoi donc ?

— Ce sont toujours les mêmes qui s'en vont.

— Bah ! toujours les mêmes !

— Il y a plus de deux ans que ça dure.

— Plus de deux ans, se dit Simon, ce n'est pas lui. Il était au bagne.

— C'était du temps de Baptiste. Un jour, deux marchands de bœufs étaient venus déjeuner ici. Il paraît qu'ils se sont battus, car ils ont cassé tout dans la salle, les bouteilles, la table, et ces deux carreaux...

— Je comprends, se dit tout bas Simon. L'humidité aura descellé les carreaux, ils auront vu l'or, et c'est pour l'avoir qu'ils se sont battus. Et j'ai accusé Martin, mon meilleur ami ! je l'ai trahi ! Triple imbécile que je suis ! soupirait Simon en quittant l'auberge. Pourvu qu'il ne le sache jamais. Enfin, j'ai toujours gardé le portrait, et j'ai idée qu'il me servira un jour ou l'autre à me venger de ce muscadin. Je crois que je le hais davantage, depuis qu'on m'a volé son argent. Car j'ai fait trois ans de galères tout simplement pour qu'il ne les fît pas. Eh ! mais, j'y songe, à présent, si c'était lui... Plus de doute, c'est lui qui m'a volé ! Quel autre que lui pouvait savoir que j'avais de l'argent ? Il sera revenu par ici, et m'aura repris ce qu'il m'avait donné ! tout le mystère s'éclaircit. Le misérable ! Si jamais je le rencontre ! Oh ! malheur à lui !

Simon, le cœur rempli d'idées de vengeance, se dirigea vers Paris. Pour plus de sécurité, il changea de nom, et, prenant celui de son village, se fit appeler monsieur de Langlin. A Paris, il entra chez un fournisseur d'équipe-

ments militaires, qui lui donna la surveillance d'un atelier. Comme il s'acquitta fort bien de cet emploi, son patron lui accorda bientôt sa confiance, et quand l'Empereur jeta une armée française en Allemagne, monsieur de Langlin fut délégué par son maître pour entrer en communication directe avec l'intendance de l'armée française. C'est à ce titre que nous l'allons retrouver à Augsbourg, honoré de l'estime générale.

Le matin même du jour où Martin avait rendez-vous avec le Hollandais, monsieur de Langlin, se promenant dans la ville où il venait d'arriver, avait failli heurter au coin d'une rue son ami Martin.

Tous deux se reconnurent en même temps, et leur surprise fut au comble. Martin reprit le premier son sang-froid et s'arrêta résolument, prêt, suivant la façon dont l'accosterait Simon, à se jeter dans ses bras ou à le renverser d'un coup de poing. Mais Simon lui tendit chaleureusement la main.

— Est-ce bien toi, mon cher Martin, lui dit-il, que je retrouve ici ?

— Moi-même, Simon, en chair et en os. Quelle rencontre !

— Conte-moi donc un peu...

Le résultat de la conférence fut que Martin et Simon devinrent plus amis que jamais ; que Martin était blanc comme la colombe de l'arche patriarcale, quant au vol des dix mille francs ; que Simon était pur comme l'eau des sources, quant à la trahison du bague ; qu'un mot de trop prononcé par Martin perdait Simon, et réciproquement ; qu'il fallait donc travailler ensemble à la fortune commune. Simon voulait lui faire quitter sa place, mais Martin, mieux avisé, le pria d'attendre, car il avait une affaire en train qu'il manquerait peut-être s'il quittait le général-gouverneur.

— Quelle affaire? demanda Simon.

— Un petit tour que nous voulons jouer aux Français.

— Est-ce qu'il n'y a pas moyen d'en être?

— Peut-être bien que si. Il me vient une idée *superlati-*
ve. Rentrons chez toi, je vais te la communiquer.

Le soir venu, Martin, abrité sous un grand manteau brun, s'achemina discrètement vers le lieu du rendez-vous, en ayant soin d'éviter la pâle clarté des réverbères et la rencontre des patrouilles qui sillonnaient la ville.

Dix heures étaient sonnées depuis longtemps. L'horloge de la cathédrale fit entendre la demie, puis la onzième heure. Martin crut que le rendez-vous était manqué et s'apprêtait à partir, quand il aperçut, à travers l'obscurité de la nuit, une ombre se diriger mystérieusement de son côté. Il retint son haleine et attendit. Bientôt l'ombre s'approcha; il reconnut le Hollandais.

— Qui va là? demanda-t-il surpris.

— Moi, cher ami!

— Venez de ce côté, j'ai remarqué un renforcement bien commode pour causer, où l'on est à l'abri du vent et des curieux. Venez.

— Je le veux bien.

— De quoi s'agit-il, maître Van Graëb? demanda Martin quand ils furent arrivés dans un coin du rempart, sombre comme un four.

— Nous sommes bien seuls?

— N'ayez pas peur, parlez.

— Vous connaissez le général autrichien?

— Qu'importe?

— J'étais dernièrement chez lui, à Ulm, et j'ai remarqué qu'il avait beaucoup de chagrin depuis qu'il a perdu sa bonne ville d'Augsbourg.

— Ah! le général voudrait rentrer à Augsbourg. —

Mais c'est une idée patriotique, personne ne peut l'en blâmer.

— N'est-ce pas ? — Et un moment après : « Cent mill florins ! Je les donnerais de bon cœur à celui qui m'en ouvrirait les portes, » me dit-il.

— Et combien donneriez-vous à celui qui risquerait sa tête pour faire réussir cette tentative ?

— Vingt-cinq mille florins, mon cher Martin.

— Cinquante, si vous voulez, ou je ne me mêle de rien. Je suis sûr que le général vous a promis trois fois la somme que vous dites.

— Oh ! quelle supposition.

— Enfin ! cela ne me regarde pas. Voulez-vous cinquante mille ?

— Allons ! on vous les donnera ; mais vous répondez...

— Je réponds de tout.

— Et moi, je vous arrête ! s'écria tout à coup une troisième personne cachée jusque-là, et qui sortit comme de dessous terre.

— Ah ! mon Dieu ! murmura le Hollandais, demi-mort.

— Nous sommes vendus, perdus, pendus ! soupira à son tour Martin.

— Grâce, dit Van Graëb en tombant à genoux.

— Pas de grâce !

— Pitié ! mon officier, dit Martin.

— Pas de pitié !

L'inconnu était couvert d'un uniforme que cachait son manteau, mais que découvrit le mouvement qu'il venait de faire en montrant ses deux pistolets.

— Ah ! scélérats ! reprit l'inconnu, c'est donc ainsi que vous trahissez la France !

— Je vous assure... dit timidement le Hollandais.

— Écoutez-nous, interrompit Martin.

— Vous écouter, misérables ! Au fait, je suis curieux de savoir ce que vous oserez dire pour vous justifier.

— Éloignez-vous un peu, murmura Martin à l'oreille de Van Graëb, je vais tâcher d'arranger l'affaire. Un homme est un homme, et peut-être qu'avec de l'argent...

— Oh ! oui, mon bon Martin ; donnez de l'argent, s'il le faut, mais arrangez l'affaire.

Martin s'approcha de l'officier.

— Ça marche, Simon.

— Je crois que oui, répondit Simon.

Cet inconnu était en effet monsieur de Langlin, qui, par suite d'une convention perfide avec son ami, avait endossé l'uniforme d'officier français et s'était porté près du rendez-vous pour mettre à rançon le Hollandais épouventé.

— Je vais lui demander d'abord vingt mille florins.

— C'est bien peu, Martin.

— Ne l'écorchons pas, de peur qu'il crie.

— Comme tu voudras.

Martin se rapprocha de Van Graëb.

— Eh bien ! monsieur Martin ?

— Eh bien ! l'officier est plus accommodant que je ne croyais, et moyennant vingt mille florins.....

— Bonté du ciel !

— Dépêchons, dit celui-ci ; nous pouvons à chaque instant rencontrer une patrouille, et, dans ce cas, il serait trop tard ; je serais forcé de vous livrer à la justice militaire.

— Allons ! mon cher ami, ne lésinez pas pour si peu, lui dit Martin ; l'affaire n'est pas manquée pour cela... Nous nous rattraperons bientôt, et les Autrichiens vous dédommageront.

— Croyez-vous ?

— Assurément... c'est de toute justice.

— Est-ce dit ?

— C'est dit, s'écria Martin. Mon ami ne voudrait pas se faire fusiller pour une pareille somme !

— A la bonne heure ! Eh bien ! allons chez lui tout de suite, et l'affaire sera terminée.

Van Graëb se laissa entraîner par Martin, et les trois hommes redescendirent les faubourgs jusqu'à la maison du Hollandais. Une fois là, ce fut de la part de ce dernier, de nouvelles réclamations. Mais il fallut s'exécuter, et Simon reçut de la main tremblante de maître Van Graëb la somme qu'il avait exigée.

Restés seuls, Martin et Van Graëb passèrent une heure entière à se désoler et à se plaindre. Puis le sort de la ville d'Augsbourg fut irrévocablement décidé. Vers une heure du matin Martin quitta son compagnon.

Mais au lieu de rentrer chez le général, il se dirigea vers la demeure de Simon qui l'attendait avec anxiété. On juge aisément de la joie des deux filous ; fiers d'avoir si bien réussi dans leur première tentative, ils se promirent de n'en pas rester là, et de livrer Augsbourg au général autrichien, si l'insuccès de cette première démarche ne dégoûtait pas l'honorable Van Graëb. Martin le rassura en lui racontant que le Hollandais était furieux, et que la colère venant se joindre chez lui à la cupidité, il ne renoncerait pas à sa gigantesque entreprise.

— Et comment ferons-nous pour livrer la ville ? dit Simon.

— Je n'en sais rien encore, reprit Martin, mais sois tranquille, je vais y réfléchir, y aviser.

— Homme prodigieux ! s'écria monsieur de Langlin, en serrant la main du forçat.

V

UNE SURPRISE AGRÉABLE

Le lendemain, de nouveaux régiments français entrèrent dans la ville d'Augsbourg, et parmi eux l'on comptait le 25^e de ligne, dans lequel Paul de Vesne avait le titre de commandant, et Tronchin celui de sergent-major. On doit bien penser que le commandant n'avait pas attendu si longtemps pour s'enquérir de celle qu'il nommait sa sœur et de celle qu'il appelait sa femme ; d'abord, au moment de son départ de l'auberge, il ne songea qu'à la liberté. L'ivresse de sa joie fut inexprimable. Il arriva à Châteauroux, porté sur les ailes du vent ou sur celles de l'espérance. Dès le lendemain, il chargea un jeune paysan de faire tenir au bûcheron le petit billet suivant, qu'il n'avait osé signer :

« Je suis à Châteauroux, soldat dans le 25^e de ligne ; dites-le à nos amis. »

Paul avait espéré que ces quelques mots suffiraient à la perspicacité du bûcheron ; mais le brave paysan ne comprit pas et ne parla du billet à personne.

Quelques jours se passèrent, quelques semaines, un mois entier, pendant lequel Paul faisait son apprentissage militaire. Craignant que sa lettre eût été égarée, il en envoya directement une seconde, et ne reçut aucune réponse. Geneviève avait quitté le château, on se le rappelle, pour se rendre à Paris ; la lettre ne parvint pas à la fille du général Didier. Paul écrivit de nouveau, même silence. Deux

années s'écoulèrent dans la plus cruelle incertitude. L'avait-on oublié? Geneviève était-elle morte?... Cruelle angoisse!...

En 1800, le régiment de Paul se trouvait à Dijon. Un jour que le jeune officier (il venait d'être nommé lieutenant) était seul dans sa chambre, et rêvait, son ordonnance lui annonça la visite d'un inconnu qui voulait absolument lui parler.

C'était Tronchin. Les deux hommes s'embrassèrent avec de grandes démonstrations de joie.

Paul resta seul avec son ami.

— Mon brave Tronchin! s'écria-t-il, que je suis donc content de te revoir.

— Et moi donc, monsieur Paul.

— Je ne m'appelle plus Paul, mon cher Tronchin, mais bien Simon.

— Simon! vous vous appelez Simon, vous! depuis quand?

— Depuis l'aventure de l'auberge.

— Ah! j'y suis! c'est le nom de l'autre...

— Justement, et maintenant c'est le mien...

— On s'en souviendra une fois pour toutes, de peur de faire quelque sottise.

— Est-ce que tu as quitté la gendarmerie?

— Depuis six mois.

— Alors, c'est un congé définitif, à ce que je vois. Tu te retires du service.

— Non, je viens m'engager dans votre régiment.

— Est-il possible?

— Le premier qui veut se faire remplacer n'a qu'à parler, me voilà. C'est mon idée fixe..., à moins que ça ne vous contrarie...

— Tronchin, tu me sauves la vie! s'écria Paul. Ah! je suis bien malheureux!

— Vous ! Pourquoi ?

— Voilà deux ans que je n'ai pas reçu de nouvelles d'une personne qui m'est bien chère.

— Mais pourquoi ne lui écrivez-vous pas ?

— J'ai écrit vingt fois, elle ne m'a pas répondu ! Oh ! Tronchin ! si elle me méprisait ?... Ne suis-je pas pour elle un forçat !

— Comment ? reprit Tronchin, il s'agit donc de cette belle demoiselle qui est venue dans l'auberge.

— Geneviève !... ma Geneviève adorée !...

— Tenez, mon lieutenant, il me pousse une idée. Voulez-vous que je vous la communique ?

— Parle, Tronchin.

— Vous voudriez, n'est-ce pas, avoir positivement des nouvelles de mademoiselle Geneviève ? Eh bien, moi, je vais vous en chercher.

— Toi ?

— Pourquoi pas ? je suis libre. Comment appelez-vous l'endroit où réside la demoiselle ?

— Jonquières, mon ami.

— Je vois ça d'ici. Écrivez une lettre à mademoiselle Geneviève, je me charge de la remettre en mains propres et d'éclairer la situation.

— Tu le ferais, Tronchin ! quel dévouement !

— Non, mon lieutenant ; ce n'est pas ça du tout. J'aime à flâner, moi, et j'aurai du plaisir à faire ce petit voyage. D'ici à un mois, je suis de retour, je vous dis ce qu'il en est, puis je m'incorpore à perpétuité dans votre régiment.

Quelques heures après cet entretien, Tronchin montait en diligence, muni des instructions de Paul. Il avait deux lettres à remettre. Mais Geneviève habitait Paris ; Madeleine était allée la rejoindre depuis la mort de ses parents. Il trouva donc visage de bois.

Tronchin revint à Dijon sans plus tarder, et grâce à la protection de son ami, fit bientôt partie du régiment. En 1805, Paul était commandant, et l'ancien gendarme, sergent-major.

Tronchin eût été le plus heureux des sergents-majors, sans cette maudite tristesse qui assombrissait toujours le front du commandant.

— Nous ne la retrouverons donc pas, cette petite, disait-il souvent.

Le lendemain de l'arrivée du 23^e de ligne à Augsbourg, Paul envoya chercher Tronchin. A peine le sous-officier fut-il entré dans sa chambre :

— Eh bien ! lui dit-il, c'est lui, le général Didier !

— Le gouverneur de la ville ?

— Lui-même, Tronchin, le père de Geneviève.

— Alors, vous croyez... mon commandant ?

— Je ne crois rien, mon cher ami ; ne peut-elle être mariée ?

— Allons donc ! je suis sûr qu'elle vous attend comme le bon Dieu.

— Puisses-tu ne pas te tromper !

— Je le saurai dans une heure. D'ici là, dormez sur les deux oreilles.

En disant ces mots, Tronchin se dirigea vers la maison du gouverneur.

Chemin faisant, il rencontra un de ses amis qui portait une dépêche chez le général. Il le suivit. Arrivés dans la cour, les deux soldats se séparèrent.

L'un monta l'escalier et l'autre resta dans la cour.

Au bout d'un quart d'heure, Tronchin prit le parti de monter à son tour et entra dans l'antichambre. Au moment où il mettait le pied sur le seuil, il fut obligé de se ranger pour laisser passer un monsieur qu'il crut vaguement reconnaître.

Le sergent-major laissa descendre le visiteur et se précipita dans l'antichambre. Une porte entr'ouverte lui laissa apercevoir une robe flottante au fond de la seconde pièce. Sans plus de réflexion, il s'élança à la poursuite de cette robe.

— Mademoiselle ! s'écria-t-il.

La personne qu'on interpellait si brusquement se retourna, étonnée et interdite.

— C'est elle ! se dit Tronchin, c'est la fille du général. Peste ! le commandant a bon goût, quelle jolie personne !

En effet, la jeune femme qui se trouvait en présence du sergent-major méritait bien cette admiration. Ses beaux cheveux blonds, épars sur son cou blanc, encadraient d'une façon délicieuse la plus charmante figure qu'il fût possible de voir. Elle paraissait fort émue.

— Mademoiselle, dit-il en se remettant, si c'était un effet de votre bonté, je voudrais bien vous dire deux mots.

— Eh bien ! monsieur, je vous écoute.

— Je viens de la part du commandant.

— Du commandant ? De quel commandant ?

— Du commandant Simon, ajouta mystérieusement Tronchin.

— Je ne connais pas de commandant qui porte ce nom, répondit-on simplement.

VI

LE RENDEZ-VOUS

Tronchin demeura fort interdit ; mais il reprit bientôt ses esprits.

— N'êtes-vous pas la fille du général Didier ?

— Non, monsieur, je ne suis que son amie.

— Mademoiselle Madeleine, alors, répliqua vivement Tronchin.

— Comment savez-vous ?

— Oh ! je vous ai bien cherchée, mademoiselle, car le commandant Simon...

— Encore une fois, je ne connais pas le commandant Simon.

— Suis-je assez niais ? se dit à lui-même le sergent-major, je ne songeais pas qu'elle ne sait rien, la pauvre petite, et je perds mon temps...

— Je vous demande pardon, monsieur, si je vous quitte, dit Madeleine, mais on m'attend, et si vous n'avez pas autre chose à me dire...

— Vous rappelez-vous une petite auberge près de Châteauroux, sur la route de La Châtre-Langlin ?

Madeline porta la main sur son cœur pour en comprimer les battements soudains.

— Oh ! je vois, s'écria Tronchin au comble de la joie, que vous ne l'avez pas oublié.

— Auriez-vous donc de ses nouvelles ?

— Il est ici.

— Paul !

— Oui, mademoiselle, ici même, à Augsbourg, et c'est lui qu'on appelle le commandant Simon.

— Que me dites-vous là ? Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

— Eh bien, eh bien, mademoiselle, s'écria Tronchin, en soutenant Madeleine, prête à s'évanouir ; il ne faut pas vous trouver mal pour ça.

— Oh ! ma pauvre Geneviève, va-t-elle être heureuse !

— Elle ne l'a pas oublié non plus, n'est-ce pas, mademoiselle, mon brave commandant ?

— Est-ce qu'on peut l'oublier ? murmura douloureusement Madeleine.

— Et... elle est ici ? chez son père ? avec vous ?

— Oui... mais comment se fait-il ?

— Ce serait trop long à vous expliquer. J'aime mieux qu'il s'en charge lui-même. Est-ce qu'on ne pourrait pas arranger comme qui dirait un rendez-vous ?...

— Geneviève ne sort jamais. La ville est tellement encombrée de soldats...

— C'est juste, mademoiselle, mais qui empêche le commandant de venir ici... ce soir, par exemple ? Vous me direz : « C'est aller vite peut-être, » mais si vous saviez comme ça lui ferait plaisir !

— Je vais en parler à Geneviève. Vous pensez bien que je ne puis tout d'un coup lui annoncer une pareille nouvelle. Le saisissement lui ferait trop de mal. Passez à la brune par ici. A l'angle de la maison, vous verrez une ruelle, elle est toujours déserte. Entrez-y. S'il y a moyen de réussir, je vous le ferai savoir.

— Il suffit, mademoiselle, je vais retrouver mon commandant.

— De la prudence !

Tronchin revint en cinq minutes chez le commandant, qui attendait son retour avec la plus vive impatience. Quand il le vit arriver, il se précipita au-devant de lui.

— Eh bien ! Tronchin ?

— Victoire, mon commandant ! j'apporte de bonnes nouvelles !

— Tu l'as vue ? elle est ici ?

— Elle est ici avec quelqu'un que vous connaissez bien... une jolie fille qui a l'air de vous porter crânement dans son petit cœur.

— Qui ça ? demanda le commandant.

— Mademoiselle Madeleine !

— Elle aussi !... Madeleine, à Augsburg !

— Tenez, mon commandant, savez-vous ce que vous devriez faire ?

— Non...

— Eh bien je vais vous le dire : faites-vous la barbe.

— As-tu le cœur de plaisanter, quand je suis sur les épines...

— Mon commandant, quand on va revoir celle qu'on aime, il faut se faire la barbe.

— La revoir ! Oh ! c'est trop de bonheur ! Tronchin ! mon ami ! mon meilleur ami ! Revoir Geneviève ! Oh ! j'en mourrai de joie !

— Savez-vous, mon commandant, que vous êtes un homme bien dangereux !

— Moi ? Tronchin.

— La petite en tient pour vous, j'en suis sûr.

— Tu te trompes, répondit vivement Paul, très-affecté de cette pensée que Madeleine l'aimait encore, et qu'elle vivait près de Geneviève.

— Vous croyez ? mon commandant...

— Madeleine est ma sœur, comme tu es mon frère, Tronchin.

— Voilà une bonne parole, monsieur Paul, répondit le sergent, et qui part d'un cœur généreux. Tenez, ça m'a remué comme un imbécile !

Cependant, Tronchin était retourné vers la ruelle contiguë à l'hôtel du gouverneur, pour recevoir la réponse de Madeleine. La nuit commençait à tomber. Une pluie froide mouillait les pavés ; les passants devenaient rares.

Il y avait déjà longtemps que notre ami se promenait de long en large, il crut entendre le bruit d'un volet qu'on

poussait avec précaution; il s'approcha et constata qu'il ne s'était pas trompé.

— Est-ce vous ? dit une petite voix tremblante.

— Moi-même, mademoiselle, répondit le sergent-major en portant la main à son bonnet de police.

— Venez ce soir à neuf heures, et remarquez bien cette petite porte au-dessous de la fenêtre.

— J'y avais déjà jeté un coup d'œil en passant.

— C'est par là que je vous introduirai.

A neuf heures moins un quart, le commandant, guidé par Tronchin, se trouvait dans la ruelle. La porte ne tarda pas à s'ouvrir mystérieusement. Une petite main se glissa dans la sienne et la serra doucement.

— Madeleine ! murmura le commandant.

— Silence ! lui répondit-on, pas un mot, et venez.

Le commandant obéit et suivit sa conductrice. La porte se referma sur eux.

Tronchin resta seul, décidé à attendre son chef, de peur de mésaventure.

Un instant après, en jetant les yeux au fond de la ruelle, il fut surpris de voir tout à coup se détacher de la muraille deux hommes qui passèrent rapidement devant lui, sans dire un mot, ténébreux comme deux fantômes.

— Qu'est-ce que c'est que ces deux gaillards-là ? se demanda-t-il ; par où sont-ils venus ? que faisaient-ils dans la ruelle ?

Plus prompt que la pensée, se méfiant de quelque embûche, il se précipita à leur poursuite, mais ils avaient déjà disparu.

Si le sergent major eût été plus prompt, il aurait pu reconnaître dans l'un d'eux le visiteur de la journée.

Cet homme était Simon, ou plutôt monsieur de Langlin (puisqu'il se faisait appeler de ce nom), et celui qui l'ac-

compagnait, son inséparable, on l'a deviné, maître Martin, domestique au service du général Didier.

Que faisaient-ils donc là ? Suivons-les, nous allons savoir probablement à quoi nous en tenir.

— L'as-tu vu ? disait de Langlin, tout hors de lui, à son ami Martin.

— Est-ce que tu le connais, cet homme ?

— Si je le connais, Martin ! ce Paul maudit !

— Paul ! dis-tu ? ton rival ! celui qui te supprime auprès de Madeleine ?

— Lui-même ! lui-même ! quand je le croyais mort... à tous les diables ! que sais-je, moi ? Le retrouver ici, n'est-ce pas jouer de malheur ?

— Ne t'avais-je pas dit qu'en prenant sa place là-bas, tu lui laissais le champ libre, et qu'il en profiterait pour se rapprocher de la petite ?

— Ce n'est pas pour elle qu'il vient, c'est pour la fille du général.

— Pour mademoiselle Geneviève ? Qui te fait croire ?...

— D'abord la conversation que j'ai eue ce matin avec la fille des Vincent, puis... quelque chose de plus positif encore ; mais rentrons.

— Passez devant, monsieur de Langlin, je vous en prie !

Les deux amis se trouvaient à la porte de la maison qu'habitait Langlin. Ils y entrèrent.

— Regarde ce portrait, dit celui-ci à Martin, quand la porte fut fermée ; connais-tu l'original ?

— C'est mademoiselle Geneviève ! la fille du général, s'écria Martin. Une ressemblance parfaite ! joli médaillon !

— Et derrière le cadre, vois-tu ? « Souvenir de Geneviève à Paul. »

— Parfaitement. Comment ce portrait est-il passé entre tes mains ?

— Je l'ai... trouvé, il y a sept ans, dans sa casaque.

— Mais, en ce cas, il n'aime pas Madeleine, et tu peux espérer...

— La mijaurée m'a déclaré ce matin que tant qu'il vivrait, son cœur lui appartiendrait sans partage.

— Il faut avouer que tu joues de malheur ; tomber sur une fidélité pareille ! Il n'y a que les caniches...

— Tu vois donc bien que je n'ai plus d'espoir, à moins que...

— Eh ! eh ! ce n'est pas impossible. La guerre est la guerre.

— Si on pouvait, en attendant, le faire tomber dans quelque piège.

— Oui, avertir le général, par exemple. S'il savait que sa fille reçoit un amant chez elle, la nuit...

— Crois-tu qu'il le tuerait ?

— On peut toujours essayer.

— Mais qui aurait pu s'imaginer qu'elles pousseraient l'effronterie jusque-là.

— Ai-je bien fait de t'avertir ! hein ! Sans ma perspicacité, nous n'aurions rien su, ni le rendez-vous, ni le nom de l'amant.

— Comment as-tu deviné ?

— Je vais te le dire.

VII

HYPOCRISIE

J'étais occupé à ranger les meubles du salon et à tout préparer pour ce soir, quand je vis ta Madeleine approcher de moi avec un petit air sournois.

— Martin, me dit-elle, qu'est-ce que cette petite porte qui donne sur la ruelle?

— Une porte! fis-je en jouant l'étonnement.

— Pourquoi faire l'étonné, vous la connaissez bien cependant, me dit-elle, vous l'avez ouverte l'autre soir, et je vous ai vu sortir par là de la maison du gouverneur.

C'était le soir de mon rendez-vous avec le Hollandais. Elle m'avait vu.

— Ah! oui, je me rappelle à présent, lui répondis-je, ne voulant pas avoir l'air de me cacher, je suis sorti en effet par cette porte pour ne pas déranger le concierge.

— Alors vous en avez la clef?

— Oui, mademoiselle.

— Donnez-la-moi.

— La voici, mademoiselle.

— Maintenant, me dit-elle, qu'il ne vous arrive plus de sortir la nuit de l'hôtel, ou j'en avertirai le général.

Je n'étais pas dupe, comme tu penses, de sa dissimulation, et je courus t'avertir qu'il se tramait quelque chose. Tu as vu que je ne m'étais pas trompé.

— Oui, sans doute, mais te voilà néanmoins privé de la faculté de sortir de l'hôtel sans être vu de personne.

— Nigaud, tu connais bien peu ton ami; quand une clef peut me servir, je la double toujours; mais pourquoi ne les laisses-tu pas tranquilles, ces tourtereaux?

— Les laisser tranquilles! Oh! je les hais! je les exècre! Cette Madeleine, d'abord, qui m'a traité comme un chien galeux, et dont j'entends encore les railleries et les insultes, cet homme qui peut se montrer l'épaule nue, tandis que je suis obligé de cacher honteusement la mienne, sur laquelle le fer rouge a imprimé sa marque flétrissante. Je le hais.

— Te connaît-il?

— Il m'a vu une ou deux fois à la ferme, une autre fois à l'auberge, mais il y a si longtemps !

— Très-bien, c'est important. Tiens, j'y pense, si l'on pouvait le compromettre, le déshonorer.

— Oui, oui, voilà ce qu'il faut.

— Peut-être se brûlerait-il la cervelle comme un fanfaron, ou se ferait-il casser la tête à la première bataille ? Eh ! mais, pourquoi ne trouverions-nous pas le moyen de le mêler à notre petite affaire ? Ceserait fort adroit. Voyons.

— Explique-moi donc...

— Laisse-moi mûrir mon plan ; seulement, sois persuadé que si la chose peut réussir... c'est un homme perdu. Il est neuf heures et demie, il nous reste encore le temps nécessaire pour agir.

— Je me fie à toi, Martin ; du moment que tu t'en mêles, je suis tranquille.

Laissons les deux coquins combiner leurs pièges, et revenons à Madeleine.

Il n'est pas inutile de montrer au lecteur l'attitude qu'elle avait prise vis-à-vis de son ancien prétendant. Monsieur de Langlin, informé par Martin que Madeleine habitait l'hôtel, certain d'ailleurs qu'elle ignorait où il avait passé trois années de sa vie, pensa que son cœur avait pu changer depuis leur séparation. Ce matin-là même il se rendit donc à l'hôtel et se fit annoncer à mademoiselle Madeleine par Martin, sous le nom de monsieur de Langlin. La jeune fille, qui avait entendu prononcer souvent ce nom par le général, ne fit aucune difficulté de le recevoir dans le grand salon. Simon était tellement changé depuis son séjour au bagne, qu'elle ne le reconnut pas d'abord.

— Mademoiselle, lui dit fort poliment l'ancien forçat, très-ému, ne me reconnaissez-vous pas ? Jadis on m'appelait Simon.

— En effet, répondit froidement Madeleine en se levant, je vous reconnais à présent.

— J'ai bien hésité, mademoiselle, à me présenter devant vous aujourd'hui, car la façon dont nous nous sommes quittés me faisait penser que ma visite vous serait peut-être désagréable; mais le remords et la honte qui ont rempli mon cœur depuis un certain jour... ont tellement troublé ma vie, que je n'ai pu résister, au risque de vous déplaire, à la voix de ma conscience qui me poussait à venir implorer mon pardon.

— Monsieur, répondit noblement Madeleine, il est vrai que vous m'avez cruellement offensée à l'époque dont vous parlez; mais il n'est point de faute qui ne se pardonne : vous venez à moi me demander l'indulgence et l'oubli, je suis heureuse de vous accorder l'un et l'autre.

— Oh ! merci ! mademoiselle ! merci ! répondit de Langlin.

— Ne me remerciez pas, monsieur, cela me fait autant de bien qu'à vous. Il m'est si pénible de garder rancune à quelqu'un !

— Oh ! que je suis heureux, mademoiselle ! car la nouvelle position que j'occupe m'appelle souvent chez le général...

— J'ai déjà, en effet, entendu parler de monsieur de Langlin, mais je ne pouvais m'imaginer que ce fût vous...

— C'est le nom de votre village, mademoiselle, que je porte en souvenir de vous.

— Vraiment, monsieur ; c'est fort aimable de votre part.

— Ainsi, mademoiselle, cette absolution du passé m'assure un bon accueil pour l'avenir.

— Vous pouvez y compter, monsieur de Langlin, répondit gracieusement Madeleine.

— Je n'attendais pas moins de votre générosité, mademoiselle, et tant de clémence de votre part ne fait que rendre plus évidente à mes yeux la faute que j'ai commise en vous offensant. N'étiez-vous pas libre de votre main ? Il ne m'appartient pas d'examiner la conduite de celui que vous me préféreriez ; mais il est bien malheureux, mademoiselle, que les circonstances fâcheuses qui ont mis une barrière entre vous et lui...

— Arrêtez, monsieur, interrompit Madeleine ; il me serait pénible de pousser plus loin la conversation à ce sujet. Je vous prie donc...

— Peut-être est-il mort ? hasarda de Langlin.

— Oh ! monsieur, de grâce !...

— Son sort serait digne d'envie, ajouta-t-il sentimentalement, car il serait mort aimé de vous ! Mais vous, mademoiselle, êtes-vous donc résolue à vous condamner à un éternel célibat ?

— Monsieur de Langlin, répondit dignement Madeleine, je ne me marierai jamais. Mon cœur est désormais fermé à toute affection. Tant que celui dont vous parlez vivra, mon cœur est à lui.

— Mais si le sien appartient à une autre ? ne put s'empêcher de s'écrier de Langlin, que la découverte du portrait de Geneviève avait éclairé.

— Même si son cœur appartient à une autre, répéta péniblement Madeleine. S'il est mort, ajouta-t-elle, le respect de sa mémoire suffit à m'enchaîner... Adieu, monsieur de Langlin, pardonnez-moi ma franchise.

— Adieu, mademoiselle, répondit de Langlin, qui se retira silencieusement.

C'est en ce moment que Tronchin vint apprendre à Madeleine que Paul vivait, qu'il était à Augsbourg, à deux pas d'elle.

C'est par suite de cette nouvelle si inattendue que Madeleine ordonna dans la journée, à maître Martin, de congédier monsieur de Langlin lorsqu'il viendrait à l'hôtel pour lui rendre visite.

VIII

RÊVE ET RÉALITÉ

Il s'agissait pour Madeleine d'annoncer tout doucement à Geneviève une si grande nouvelle et de la préparer adroitement à la visite de son cher Paul. Elle entra dans la chambre de Geneviève en s'efforçant de prendre un air calme et indifférent. Mais elle eut beau faire, sa sœur s'aperçut bientôt qu'elle était inquiète, agitée, et qu'il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire.

— Qu'as-tu? lui dit Geneviève; est-ce que tu aurais reçu des nouvelles?

— Non, mais une visite.

— De qui?

— Allons, Geneviève, voilà déjà ta tête qui travaille.

— Ne m'as-tu pas parlé d'une visite?

— Oui, mais ce n'est pas une raison pour que tu t'imagines des folies. Il s'agit d'une visite que j'ai reçue tout à l'heure, avant de venir ici.

— Et cette visite? quelqu'un qui l'a connu, qui vient de sa part, peut-être?

— Cette visite est tout bonnement celle de mon ancien amoureux, de ce poltron de Simon, qui s'appelle aujour-

d'hui monsieur de Langlin. Tu le verras chez le général, où il est reçu en qualité de fournisseur des vivres.

— Oh ! que m'importe ce monsieur, répondit Geneviève fort agitée.

Madeleine remarqua bien ce qui se passait dans l'âme de sa sœur, et ne voulut pas aller plus loin pour le moment. Les deux jeunes femmes, leur toilette achevée, descendirent chez le général, qui embrassa paternellement ses deux filles. Ce fut avant le déjeuner, pendant que le père et la fille causaient ensemble, que Madeleine entra dans le salon pour demander à Martin la clef de la porte qui donnait sur la petite ruelle.

Quand elle revint trouver sa sœur, celle-ci remarqua la clef.

— Qu'est-ce que cette clef ? lui dit-elle. Est-ce que tu es devenue guichetière ? Vas-tu, avec ceci, enfermer quelque prisonnier de guerre ?

— Enfermer, non ; délivrer, oui.

— Que veux-tu dire ? Tu es mystérieuse comme une serrure.

— Oui, mais j'ai la clef qui ouvre et la langue qui parle.

— Parle donc. Qu'y a-t-il encore ? quelle est cette clef ?

— La clef d'une porte.

— En vérité, ma sœur, je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui. Tu prends un air de mystère que je ne t'ai jamais vu. Les paroles s'échappent de ta bouche une à une, comme si tu voulais me les vendre plus que leur prix, en me les laissant marchander. Est-ce ton amoureux,

— comment l'appelles-tu ? Simon, je crois, — qui te tourne la tête ? Ce n'est pas de ma faute s'il est revenu. Tout le monde n'a pas ce bonheur. Oh ! je n'en suis pas jalouse, Madeleine, et je te promets de danser à ta noce.

Madeleine ne répondait rien ; mais aux derniers mots de Geneviève une larme tomba de sa paupière.

— Oh ! pardon, ma sœur ! fit-elle en se jetant à son cou ; je suis bien méchante ! C'est que j'ai les nerfs malades, agacés, et malgré moi... Tu ne m'en veux pas, Madeleine ?

— Non, Geneviève.

— Tu es meilleure pour moi que je ne le mérite, continua Geneviève. Il faut que tu aies la patience d'un ange comme tu en as la figure, chère belle, pour supporter la vie que je te fais.

— Veux-tu bien te taire, Geneviève, ou je me fâche.

— Qu'est-ce que cette clef ?

— Je vais te le dire : mais tu me promets d'être sage ?

— C'est donc une histoire de revenants, de voleurs...

— C'est un roman que j'ai composé, et dont le dénouement se fera avec cette clef.

— Je ne comprends pas, je l'avoue.

— Prends ta broderie... travaille... et prête-moi l'oreille. Tu comprendras bientôt. « Il y avait une fois un beau jeune homme... — Veux-tu que nous l'appellions Paul ? — et une belle jeune fille... comme toi (nous serons forcées de la nommer Geneviève) qui s'aimaient tendrement. Un de ces coups du sort, un de ces revers de fortune auxquels on ne peut s'attendre, brisa leur amour qui eût fait envie aux anges du ciel, en les séparant tout à coup l'un de l'autre. Sept années s'écoulèrent. Geneviève...

— Où veut-elle en venir ? se disait la fille du général attentive et recueillie.

— Geneviève, continua Madeleine, commençait à désespérer de revoir celui qu'elle aimait, lorsqu'un jour elle apprit qu'elle allait le revoir.

— Madeleine ! s'écrie Geneviève en se levant tout à coup, et maîtrisant avec peine son agitation et son trouble, Madeleine, au nom du ciel, par le souvenir de ta mère, ne cherche pas à m'abuser, ne torture pas ainsi mon cœur

prêt à se briser. Tu as un secret, je le sens, je le devine, et tu doutes peut-être de mon énergie, de ma force! Madeleine, je te le jure, je serai calme et raisonnable! Parle, n'arrête pas davantage sur tes lèvres l'aveu qui s'en échappe! Parle, car le doute me tue! Ces souvenirs que tu invoques, ce nom que tu me rappelles, ce passé que tu me retraces, cet avenir que tu m'annonces... je crois comprendre... J'espère! je brûle d'en apprendre davantage. Ne joue pas avec mon angoisse; n'augmente pas ma douleur. Tu as vu quelqu'un, n'est-ce pas?

— Eh bien! oui, ma sœur! répondit Madeleine, qui céda, vaincue, aux instances pressantes de Geneviève.

— Oui! Oh! que tu me fais de bien avec ce mot-là!... Et cette personne t'a remis quelque chose pour moi? un souvenir de Paul, un mot, une lettre?...

— Non, ma sœur, mieux que cela.

— Mieux que cela! répéta Geneviève en portant la main sur son cœur, qui battait à briser sa frêle enveloppe. Oh! parle, ne crains rien, je suis forte! Le bonheur ne fait pas de mal, et je suis bien heureuse!

— Il est en route, ma sœur; tu le reverras bientôt.

— Oh! mon Dieu! vous avez eu pitié de lui et de moi! s'écria Geneviève.

— Voilà pourquoi j'ai demandé cette clef à M. Martin.

— Cette clef?

— Qui ouvre la petite porte de la ruelle, tu sais, la porte par laquelle nous avons vu sortir un soir Martin?

— Oui, oui, je me le rappelle.

— Tu me comprends maintenant.

— Sortir de la maison! Oh! je n'oserai jamais!

— Mais quand Paul sera revenu... ce soir, peut-être...

— Il est donc ici, à Augsbourg? O Paul! mon bien-aimé Paul!

— Oui, Geneviève, Paul est ici; et ce soir...

— Ce soir! si mon père le savait!...

— Ce que nous faisons là est mal, sans doute, au point de vue de la morale; mais va trouver ton père, dis-lui toute la vérité, rapporte son consentement et je jette la clef dans le Lech.

— Mon père refusera.

— C'est pour cela que j'ai pris la clef. Veux-tu le revoir, oui ou non? N'a-t-il pas assez souffert, depuis sept années qu'il est séparé de toi? N'as-tu pas, de ton côté, versé assez de larmes? N'êtes-vous pas fiancés devant Dieu?

— Ne crains-tu pas qu'on s'en aperçoive?

— Songe, ma sœur, que lui n'a pas balancé quand il s'est agi de sauver ta réputation, ton honneur, à se compromettre, à se sacrifier...

— Tu as raison, Madeleine; j'étais une ingrate, et tu me dictes mon devoir.

— Je puis répondre à son envoyé que tu l'attends ce soir?

— Oui, Madeleine, ce soir.

— C'est bien, ma sœur, le reste me regarde.

— Moi, je vais trouver mon père. Il faut que je sache sa pensée et que je me rassure moi-même contre les résolutions qu'il pourrait prendre s'il venait à savoir que Paul est un proscrit, et que je l'aime!

— De mieux en mieux, Geneviève, voilà que tu deviens grande comme une Romaine. Comment t'y prendras-tu pour aborder la question?

— Franchement, résolûment, comme il convient à la fille d'un brave général. Je lui dirai que j'aime quelqu'un, sans nommer Paul, et qu'en fille respectueuse je viens lui demander son consentement à notre mariage.

— Il te demandera tout d'abord le nom de celui que tu aimes.

— Eh bien ! je lui dirai que c'est un homme noble, généreux, qu'il est proscrit, et que je dois taire son nom.

— Tu prends là un mauvais chemin, Geneviève. L'idée est bonne, ton exaltation la gâterait. Allons ensemble chez ton père. Je veux être présente au combat pour modérer ton ardeur.

— Viens donc, Madeleine.

IX

LE GÉNÉRAL DIDIER

Il est bien temps de nous occuper un peu du général Didier, gouverneur d'Augsbourg.

Le général était un homme encore vert, de belle taille, les épaules carrées, le torse en dehors, la jambe nerveuse. Il avait gardé intacte la foi républicaine, mais en adoptant l'Empire du grand capitaine comme le symbole glorieux de ses idées. Il ne détestait qu'une chose, Coblenz, mais il la détestait carrément. C'est ce qui désespérait Paul, car il connaissait de réputation le président de la commission militaire qui l'avait condamné à mort. C'est pour cela que Geneviève cachait son amour, car elle craignait la sévérité des doctrines de son père. — Sa carrière militaire avait été brillante et rapide. En dix années, il avait conquis le grade de général. Le premier consul l'avait élevé à celui de général de brigade, l'Empereur le nomma général de division. Pour le moment il était, comme nous l'avons dit, gouverneur d'Augsbourg.

Lorsque les deux jeunes filles entrèrent dans le cabinet du général, celui-ci, vêtu de son grand uniforme, tout brodé d'or, l'épée au côté, écrivait, assis devant son bureau. Au bruit que fit la porte en roulant sur ses gonds, il se retourna brusquement comme un homme mécontent d'être dérangé.

— Qui va là ? dit-il.

— C'est nous, mon père, répondit Geneviève.

— Eh bien ! entrez donc.

— Vous êtes occupé, général ? dit à son tour Madeleine.

— Au diable les affaires ! dit le général. Venez ici, enfants, que je vous embrasse toutes les deux.

— Sais-tu, Geneviève, dit le général en contemplant sa fille avec ravissement, que tu es tout à fait belle, ce matin ? N'es-tu pas de mon avis, Madeleine ?

— Si j'étais homme, je vous l'aurais déjà enlevée, général, de gré ou de force !

— Je te l'aurais donnée de bonne grâce, car un homme qui ajouterait tes qualités à celles de son sexe... serait le phénix des maris.

— Ainsi, tu l'entends, dit Madeleine à Geneviève : ton mari doit être un phénix.

— Tu vas trop loin, Madelèine, répondit le général. Si les filles étaient forcées, pour entrer en ménage, d'attendre des maris parfaits, elles courraient le risque d'avoir des rides et des cheveux blancs avant de rencontrer cette merveille.

— Très-bien, général, nous sommes d'accord tous les trois. Car je suis certaine que Geneviève n'est pas plus affriandée que moi de vos phénix. Un mari sans défauts, droit sur ses qualités comme une grue sur une patte, doit être ennuyeux. Qu'y a-t-il à faire pour une femme dans

son ménage avec un tel mari? L'épousseter tous les jours avec soin, de peur qu'il ne s'abîme.

Le général partit d'un éclat de rire que partagea Geneviève.

— Dis donc, Geneviève, vois-tu Madeleine avec un plumbeau?

— Parlez-moi d'un mari qui ait des défauts, reprit Madeleine, c'est une guérison à obtenir, puis... c'est plus facile à trouver. On n'a pas besoin de se tordre le cou pour trouver des maris avec des défauts. Il n'y a qu'à choisir parmi les hommes.

— Merci, Madeleine.

— Voulez-vous, général, que je vous dépeigne un mari tel qu'il m'en faudrait un, à moi, si je n'avais pas la volonté de rester vieille fille auprès de mon second père?

— Je t'écoute de mes deux oreilles, répondit le père de Geneviève.

— Je suis un peu romanesque, et je voudrais d'abord que mon mari se fût révélé à moi dans une circonstance terrible. Ainsi, je me trouve seule dans une forêt; un tigre menace ma vie. Tout à coup, au moment où l'épouvante me livre sans défense aux dents de l'animal affamé, un homme se précipite entre mon ennemi et moi, et plonge son couteau dans le corps du tigre. Je suis sauvée! Huit jours après, je trouve au pied de mon lit la peau du tigre qu'il a tué. Voilà mon homme, mon héros, mon phénix!...

— Est-ce que tu t'es jamais trouvée seule dans une forêt? dit le général en haussant les épaules.

— Non, mais la maison de mon père a brûlé, et j'allais mourir, si le généreux dévouement d'un inconnu ne m'eût arrachée aux flammes.

— En vérité! tu ne m'as jamais raconté cela.

— Je ne vous dis pas tout.

— Elle m'amuse avec ses histoires.

— Eh bien, je vais vous en dire encore une, général, reprit Madeleine, lançant un coup d'œil à Geneviève.

C'était au temps des proscriptions du Directoire.

— Bon ! tu te lances dans la politique, à présent !

— Un proscrit, mourant de faim, brisé de fatigue, vint tomber à la porte de mon père. On le poursuivait. Mon père le recueillit, le cacha, et parvint à le soustraire à toutes les recherches.

— Ton père a fait cela, l'imprudent ! Il a recueilli un de ces royalistes incorrigibles !

— Il a bien fait, dit bravement Geneviève.

Le général jeta sur sa fille un regard étrange. Geneviève baissa les yeux.

— Continue, dit le général à Madeleine.

— Bien ou mal, mon père le fit, et, quelle que soit votre opinion, général, moi, sa fille, je dirai comme Geneviève, dont la compassion vient de se trahir : il a bien fait.

— Enfin, voyons la suite, interrompit le général légèrement contrarié.

— C'était un beau jeune homme, brave, modeste, instruit, un cœur d'or, une âme pure... Je l'aimai ! Un jour une lettre l'avertit qu'il était trahi, et que nous étions compromis et menacés. Que pensez-vous qu'il fit, général ?

— Parbleu ! il décala.

— Vous vous trompez, général, il se livra lui-même, pour ne pas nous compromettre...

— De sorte qu'on lui fit son affaire, ajouta en souriant le général.

Geneviève porta douloureusement la main sur son cœur. Elle allait éclater, se trahir, quand Madeleine lui serra fortement le bras, en lui jetant des regards suppliants.

— Ce n'est pas généreux ce que vous dites là, général,

et si c'est de la politique, je préfère à la vôtre celle de mon père.

— Et moi, je te dis en mon âme et conscience qu'il a eu tort, Madeleine, car la pitié qu'on montre à ceux qui trahissent le pays, et que châtient les lois, est un crime. Pour moi, je ne crois pas avoir le cœur dur et sauvage, mais si j'avais été à la place de ton père, je ne dis pas que j'eusse livré ce proscrit, ce traître, non; mais je lui eusse fermé ma porte sans pitié : voilà ma manière de voir, et c'est là bonne.

— Vous voulez vous faire plus méchant que vous n'êtes, général, et j'ose affirmer que si demain je venais vous trouver, vous avouer mon amour, en vous demandant conseil comme à mon père, vous m'approuveriez.

— Moi, Madeleine! quelle folie!

— Comment! si je vous disais que cet homme est ma vie, mon espoir, mon âme! que sans lui, loin de lui, je pleure et je meurs lentement; que je l'aime et que je veux l'épouser, vous me refuseriez votre consentement?

— Je n'ai pas de consentement à te donner, tu es libre de ta personne.

— Et si c'était moi, mon père? dit Geneviève en se levant pâle et grave.

— Toi! ma fille.

— Geneviève! murmura Madeleine à son oreille. Prends garde...

— Eh bien! mon père, vous ne m'avez pas répondu? continua Geneviève. Si j'aimais un royaliste... un proscrit... un de vos ennemis enfin, et que prenant la place de Madeleine, je vinsse vous dire à mon tour qu'il est ma vie, mon espoir, et que je veux l'épouser ou mourir!... Que diriez-vous?

— Je te dirais, ma fille, répondit le général... Mais, en

vérité, nous sommes fous tous les trois. Ne dirait-on pas que nous allons nous mettre en colère!

— Pourtant, il n'y a pas de quoi! dit vivement Madeleine, car tout ce roman est de mon invention.

— Eh bien, Geneviève, qu'as-tu, mon enfant? te voilà toute pâle comme si tu allais te trouver mal! Cette histoire t'a fait peur, avoue-le.

— Oui, mon père, et je vous demanderai la permission de me retirer dans ma chambre pour me remettre.

— Va, mon enfant, ce ne sera rien; tu as bien la sensibilité de ta mère!... — C'est étrange, pensa le général Didier, quand il fut seul. Est-ce qu'elle aimerait quelqu'un?...

De leur côté, quand elles se trouvèrent dans leur chambre, les deux amies se regardèrent avec effroi :

— Imprudente! dit Madeleine, tu as failli te trahir!

— Si j'allais moins aimer mon père! dit Geneviève. *

— Il est dur dans ses paroles, mais je suis sûre qu'il faiblirait devant tes larmes...

— Crois-tu, Madeleine?

— Je l'espère; mais le plus prudent est de ne pas provoquer le danger.

— Si j'eusse entrevu dans son âme une lueur de générosité, j'aurais hésité, malgré tes conseils, à recevoir dans ma chambre le fiancé de mon cœur; mais je n'ai plus de remords!

— A neuf heures, n'est-ce-pas?

— A neuf heures! Puisse cette entrevue coupable ne pas attirer sur la tête chérie de Paul les malheurs qui ont été la conséquence de la première! Si quelqu'un doit être puni, mon Dieu! murmura Geneviève en tombant à genoux, que ce soit moi, moi seule!

X

LES FIANCÉS

Le soir venu, le commandant fut exact. Il trouva, sur le seuil, Madeleine prête à guider, à travers l'obscurité, Paul de Vesne, son frère.

Après avoir traversé silencieusement un couloir sombre, ils franchirent l'escalier, et bientôt le pied de Paul s'appuya plus solidement sur un sol uni. C'était le palier du premier étage. Là, il fallut gagner à tâtons un autre corridor qui menait à la chambre de Madeleine. En ouvrant la porte, une vive lumière brilla tout à coup, mais Madeleine ferma la porte plus vivement qu'elle ne l'avait ouverte, et le corridor redevint sombre comme auparavant.

— Nous voici arrivés, dit Madeleine. Elle est là, dans sa chambre, qui prie Dieu pour vous, mon frère. Venez, elle vous attend.

— Oh ! merci, ma sœur, merci pour tant de dévouement.

— Ne me remerciez pas, Paul ; le bonheur de Geneviève et le vôtre, voilà ma seule félicité dans ce monde. Il ne faudra pas, je l'espère, que l'époux se cache longtemps pour parler à sa femme.

— Oh ! je l'espère aussi.

— Venez vite, mon bel officier, ajouta-t-elle en remarquant l'uniforme de Paul.

En disant ces mots, Madeleine ouvrit la porte de la chambre de Geneviève, et Paul en franchit le seuil.

Geneviève, à genoux devant son prie-Dieu, semblait plongée dans une profonde rêverie. Mais au bruit que fit

la porte, elle s'était retournée lentement, et son beau visage, inondé de larmes de joie, était empreint d'un caractère divin, comme celui des Vierges de Raphaël. L'impression qu'elle ressentit fut si grande, qu'elle s'affaissa comme quelqu'un qui va mourir. Aussitôt Paul et Madeleine s'élançèrent vers elle.

— Geneviève, c'est moi ! s'écrie Paul ; reviens à toi, ma bien-aimée, c'est Paul, ton ami, ton époux !

— Paul ! murmura Geneviève, qui s'évanouit tout à fait.

— Voilà ce que je craignais, dit Madeleine. Faites-lui respirer ce flacon.

— Il faut appeler du secours... quelqu'un...

— Gardez-vous-en bien, Paul, pour elle-même, gardez-vous-en !

— Ah ! la voilà qui revient à elle. Pauvre Geneviève !

— Elle vous aime tant, Paul !

— Geneviève ! répéta Paul en s'agenouillant auprès d'elle, c'est moi, ne me reconnais-tu pas !

— Cela va mieux, n'est-ce pas, ma sœur ? dit Madeleine, en la baisant sur le front.

— Oui, merci, beaucoup mieux. Cher Paul ! que je suis heureuse ! je voudrais mourir en ce moment.

— Mourir ! alors que je te retrouve après une si longue séparation !

— Mes bons amis, dit Madeleine, que gênait ce bonheur égoïste (car ils ne paraissaient pas songer l'un et l'autre qu'elle fût là), maintenant que vous vous entendez à merveille, je vous quitte ; vous avez bien des choses à vous dire, et je troublerais vos confidences. D'ailleurs, il faut que je me montre au salon, qui doit déjà commencer à se remplir de monde.

Elle sortit sans écouter Geneviève, que la pudeur engageait à retenir Madeleine.

Les deux amants se trouvèrent seuls.

— Sais-tu, chère Geneviève, disait Paul, en admirant la belle jeune femme, que tu es cent fois plus belle que quand je t'ai perdue.

— C'est à toi plutôt, mon ami, qu'il faut adresser de pareils compliments. Tu es donc officier ?

Paul laissa tomber tout à fait son manteau.

— Officier supérieur ! s'écria Geneviève, en remarquant son épaulette à gros grains.

— Pour me rapprocher de toi, le chemin était long, continua Paul, de soldat devenir officier ! Mais plus le but était difficile, plus je mis d'énergie à l'atteindre. Que m'importait le danger ? Tu étais mon espoir ! J'allais ! j'allais toujours, devançant mes camarades surpris, et cherchant, à travers les poitrines autrichiennes, l'épaulette d'officier.

— Officier ! répéta Geneviève. Comme cela te va bien, l'uniforme ! Laisse-moi donc te regarder ! Que vous avez bonne mine, sous cet habit, monsieur le commandant !

— Encore une bataille et je veux être colonel...

— Que je suis fière de toi ! Mais tu n'as pas toujours été au service, depuis notre séparation ?...

— Je te comprends, Geneviève, et je vois d'où vient ton erreur. Mais je vais la dissiper d'un seul mot : je n'ai pas subi ma condamnation. Je n'ai pas été aux galères !

— Est-il possible ? Oh ! quel bonheur ! Raconte-moi donc ce qui t'est arrivé.

— Une chose étrange, inouïe, providentielle ! Écoute.

Alors Paul raconta à Geneviève l'aventure de l'auberge, sa rencontre avec Tronchin, la proposition de l'inconnu ; comment il s'empressa de l'accepter, et d'endosser cet uniforme qui l'avait glorifié, à la place de cette casaque qui le déshonorait ; comment il s'appelait aujourd'hui, par

suite de ces circonstances, non plus Paul de Vesne, mais le commandant Simon, choses qui émerveillèrent Geneviève.

— Le doigt de Dieu se montre en tout ceci ! s'écria-t-elle ; il te savait innocent et n'a pas voulu que tu fusses puni du crime d'un autre.

— Il me savait aimé, répondit Paul, et n'a pas voulu que je meure. Car, vois-tu, Geneviève, je n'aurais jamais pu supporter tant de honte ! La pensée seule que tu pouvais me mépriser...

— Paul, que dis-tu là ? interrompit Geneviève en lui prenant vivement la main ; d'où t'est venue cette pensée, mon Paul, que ta Geneviève te mépriserait ? Si c'est le fait de la douleur, je te la pardonne ; si c'est le fait du désespoir, je te plains, car tu as dû bien souffrir !

— Oh ! oui, j'ai bien souffert, Geneviève. Et l'idée de notre séparation !...

— Cher Paul !

— Ce fut là mon plus cruel tourment ; j'aurais tout supporté, hors ce supplice ! Aussi, quand cet homme vint me proposer un échange inattendu, son uniforme pour une casaque, avec quelle joie je lui donnai mon or, cet or que tu venais de me rendre, et dont il me semblait que je n'avais plus besoin désormais.

— Mais tu as gardé mon portrait ? demanda Geneviève.

— Ton portrait ? quel portrait ?

— Celui que j'avais glissé dans ta ceinture pour que mon image t'aidât à supporter le malheur.

— Tu l'avais mis dans ma ceinture, dis-tu ?

— Oui. Ne l'as-tu pas trouvé ?

— Oh ! malheureux que je suis ! je lui ai donné la ceinture avec tout ce qu'elle contenait.

— Quelle imprudence !

— Pardonne-moi, chère Geneviève, je n'ai pas su deviner....

— N'y pensons plus; mon désir, en te l'offrant, était de tarir tes larmes. Il vaut mieux que je les essuie moi-même quand elles couleront.

— Je ne répandrai plus que des larmes de joie, ma Geneviève adorée, car dès demain, si tu le veux, j'irai trouver ton père, lui demander ta main, et j'espère...

— Ne hasardons pas notre bonheur sur de fragiles espérances. Ce matin même, ayant appris ton retour, je suis allé trouver mon père; je voulais le sonder sur ses dispositions.

— Lui as-tu donc avoué notre amour?

— Je n'aurais osé sans ton approbation...

— Mon nom, sans doute, tu l'as prononcé?

— Je m'en serais bien gardé, quand j'ai vu son sourcil se froncer aux allusions de Madeleine.

— Mais je ne représente plus un parti vaincu! dit Paul découragé. Comme lui je suis soldat, je n'ai qu'un drapeau, qu'un maître, qu'un autel, qu'une foi, la France! qu'une idole, sa fille! Peut-il être mon ennemi?...

— C'est ce que nous lui ferons comprendre, Paul.

— D'ailleurs, je m'appelle le commandant Simon. Le marquis Paul de Vesne n'existe plus, si tu veux. Il ne reste ici, près de toi, à tes genoux, que le commandant Simon, qui t'aime et t'adore pour la vie!

— Oh! pas de détours! mon ami! soyons francs! et portons courageusement nos destinées telles que Dieu nous les a faites. Mon père ne sera pas inexorable, et d'ailleurs, s'il reste sourd à mes prières, insensible à mes larmes, je ferai mon devoir. Cela vaudra mieux que de le tromper. Tiens, cette pensée que je le trompe en ce moment me fait monter la rougeur au front. Et pourtant, tu es mon époux devant Dieu!

— Geneviève !

— Paul !

Leurs lèvres se réunirent dans un chaste baiser, le baiser des fiançailles.

En ce moment, des pas précipités se firent entendre dans la salle voisine.

— Qui peut venir ici ? s'écria Geneviève, en se levant. Si c'était... Fuis par là, Paul, ou je suis perdue ! La clef est sur la porte de la ruelle ; fuis !

Et Geneviève, avec une force inattendue, poussa son amant dans la chambre de Madeleine, contiguë à la sienne.

XI

TRIO CHARMANT

Nos deux coquins, Martin et de Langlin, se rendaient chez leur bon ami Van Graëb, tandis que Geneviève et Paul échangeaient leurs douces confidences. Il n'est pas sans intérêt de connaître ce qu'ils y firent.

— Quel rôle dois-je jouer dans cette comédie ? disait en route le fournisseur à son associé.

— Que t'importe ? Ne sachant que ce qu'il faut savoir, tu ne diras que ce que je veux que tu dises. Silence ! nous voici arrivés. Tiens-toi un peu à l'écart.

Martin frappa à la porte de maître Van Graëb. Celui-ci entr'ouvrit, un instant après l'appel de son complice, un petit guichet doublé d'un treillage en fer, et se hasarda timidement à glisser par l'ouverture un des ses yeux de chat qui brillait dans l'obscurité comme un ver-luisant dans l'herbe.

— Qui frappe à ma porte? dit-il.

— C'est moi, maître, ouvrez vite! répondit Martin.

— Ah! bon, tout de suite. Il n'y a personne dans la rue?

— Personne.

— Je prends la clef.

Et le guichet se referma sur le nez de Martin. }

— Approche maintenant, et mets-toi derrière moi. S'il te voyait, il n'ouvrirait pas, dit Martin à de Langlin.

Celui-ci obéit en silence.

Un instant après, la clef grinça dans la serrure. Les verrous furent tirés, et la porte s'ouvrit.

La plus complète obscurité continuait à régner dans le vestibule de la maison, de façon que Van Graëb, malgré sa prudence, ou plutôt à cause de sa défiance, ne vit pas qu'au lieu d'un homme il en entraît deux chez lui.

Il se hâta de refermer prudemment la porte et poussa de nouveau les verrous.

— Par ici, mon cher ami, par ici, dit-il, quand cette opération fut terminée. Je vais vous conduire.

En disant ces mots, il passa devant les deux hommes appuyés contre le mur, pour montrer le chemin.

Bientôt Van Graëb ouvrit une porte qui donnait au bout du vestibule, et Martin entra dans cette pièce avec son ami de Langlin, qui emboîtait le pas.

Une lampe éclairait la pièce où les avait précédés le Hollandais.

— Eh bien! dit celui-ci, est-ce qu'il y a du nouveau? Ah! grand Dieu! un homme ici! Au voleur! au secours!.. s'écria-t-il à la vue du compagnon de Martin.

— Silence! c'est un ami!

— Ah! je suis perdu! assassiné! volé!

— Mais silence donc! répéta Martin, je te dis, Hollan-

dais du diable, que c'est un ami. Veux-tu attirer ici les patrouilles, et nous faire tous pendre ?

De Langlin se tenait toujours immobile, enveloppé dans son manteau.

— C'est le diable ! bien sûr, reprit Van Graëb.

— Mais non, ce n'est pas le diable, continua Martin, c'est moi qui l'ai amené, et comme je te connais, je me suis montré tout seul, voilà le mystère, parce que je tenais à ce que tu m'ouvrisses, ayant des choses importantes à te communiquer.

— Il est trop tard ; je n'ai pas d'affaires... répondit Van Graëb. Bonsoir, un autre jour...

— Oui, mais moi, j'en ai, dit Martin, et tu les entendas. Assieds-toi, cher ami, continua-t-il en s'adressant au fournisseur.

De Langlin ôta son chapeau et s'assit.

— Ah ! bonté divine ! c'est lui ! mon voleur ! s'écria involontairement Van Graëb.

— Ah ! ah ! ah ! père Van Graëb, quelle rancune vous gardez aux gens ! Et si je vous disais qu'il vient vous les rendre, vos florins !

— Me les rendre ! s'écria le fripier au comble de l'étonnement (car il ne pouvait comprendre qu'on rendit de l'argent).

— Il est venu tout exprès pour cela, mon cher.

— Tout exprès, répondit de Langlin.

— Ah ! monsieur, voilà un trait digne d'un bien honnête homme ! Monsieur a l'argent sur lui ?

— L'argent ?

— Est-ce qu'on apporte sur soi une pareille somme ? dit Martin.

— Mais... observa judicieusement Van Graëb, monsieur les a bien emportés.

— Il y avait force majeure, répondit Martin, mais tu ne perdras rien pour attendre. Assieds-toi là, et causons comme de bons amis. On a bien raison de dire : « Qui a bu, boira, » mon ami, car monsieur est maintenant mon ami, et tu dois avoir confiance en lui comme en moi-même.

— Hum ! murmura Van Graëb.

— Mon ami est d'humeur joyeuse, il aime le jeu, les femmes et le vin, et ces trois goûts réunis mènent un homme plus loin qu'il ne veut. Donc, l'idée lui est venue qu'il avait eu tort de nuire à notre petite opération, car notre affaire était tout bonnement une spéculation. Je doutai d'abord de sa franchise.

— C'est la vérité, dit de Langlin, qui entra dans son rôle.

— Mais quand tu revins à la charge, m'offrant d'ouvrir toi-même au général autrichien les portes de la ville d'Augsbourg, alors je ne fis plus de résistance, et tu devins mon associé, mon frère, dit sentimentalement Martin, en tendant la main au fournisseur. Allons, mon cher Van Graëb, sois plus confiant, et serre la main de monsieur comme je viens de le faire. Car c'est lui qui fera ta fortune.

— Je le veux bien, répondit Van Graëb en serrant cordialement la main qu'on lui tendait.

— Et maintenant, causons de nos affaires, car le temps s'envole. Il faut que dans une demi-heure nous soyons, l'un et l'autre, dans les salons du gouverneur, pour ne pas éveiller les soupçons, moi surtout, dont l'absence pourrait être trop remarquée.

— Causons, dit le Hollandais tout à fait rassuré en rapprochant sa chaise.

— D'abord, tu vas m'écrire un bout de lettre pour le gouverneur.

— Une lettre ? demanda Van Graëb. Imprudence ! Il ne faut pas écrire...

— N'aie pas peur, tu vas voir ce dont il s'agit.

— Voyons un peu.

Le Hollandais prit la plume et travestit en français de sa façon la lettre qui suit :

« Général,

» Votre fille a un amant. Il est entré chez elle ce soir, à neuf heures. Vous l'y trouverez peut-être encore. Si vous voulez savoir son nom, adressez-vous au commandant Simon, du 25^e.

» Un ami de la vertu et de Votre Excellence. »

— Tu vois que ce n'est pas long, dit Martin.

— Comment as-tu su ces détails ? demanda Langlin intrigué.

— Mais, pourquoi la lettre ? demanda Van Graëb.

— Je veux bien te le dire, cher ami ; as-tu chez toi des uniformes français ?

— Je crois que oui.

— Tu en as. Bon. Maintenant voici ce qu'il nous faut : le mot d'ordre pour sortir, c'est mon ami qui s'en charge ; les habits pour entrer, c'est toi qui les donnes, et moi qui les porte. Est-ce clair ?

— Pas tout à fait.

— Ce billet, remis au général Didier, va le troubler. Pendant qu'il court après l'amant de sa fille, je pénètre dans son cabinet avec mon ami, nous trouvons le mot d'ordre, et je file à cheval. On me laisse passer. Je choisis une poterne mal gardée, j'arrive auprès des Autrichiens, et demain Augsbourg est rendue à cet inconsolable Keiserlick !

— Un moment ! observa le Hollandais, je m'oppose à la fin.

— Ah ! vraiment, tu me fais rire !

— Diable ! voilà Martin qui se fâche, pensa de Langlin.

— C'est moi qui dois aller trouver le général.

— Avoue que tu ne veux pas partager avec nous les cent mille florins !

— Ce n'est pas *juste* ! non, ce n'est pas *juste* !

— Ou bien, car je lis dans tes yeux ta pensée la plus intime, tu crains que je garde toute la somme, les cent mille florins !

— Eh bien ! oui... je le crains ! dit Van Graëb exaspéré.

— Ah ! fripon ! ah ! canaille ! s'écria Martin furieux de voir que Van Graëb avait pénétré son dessein ; tu nous prends donc pour des voleurs ?

— Vous m'avez déjà volé, murmura le Hollandais que Martin étranglait quelque peu de sa main gauche serrée autour de son cou.

— Ne répète pas ce mot-là, répondit Martin, ou je t'achève !...

— Martin ! se hasarda à dire de Langlin effrayé.

— Laisse-moi tranquille, toi, ça ne te regarde pas, dit brusquement Martin.

— Voyons, continua-t-il en tenant toujours Van Graëb par la peau du cou ; veux-tu que nous nous raccommodions et cesser de faire le méchant ?

— Je suis chez moi ! sortez !

— Et si je sors, tu ne nous vendras pas ?

Le Hollandais gardait un silence farouche.

— Chien maudit, répondras-tu ? continua Martin.

Van Graëb se débattait sans répondre ; de Langlin n'osait bouger, car il avait vu Martin mettre la main dans sa poche et connaissait ce geste-là. Tout à coup Martin lâcha Van Graëb, qui profita de sa liberté pour crier de toutes ses forces :

— Au secours !

— Tu le veux, murmura Martin, attends, je vais t'en donner du secours.

Ouvrant avec sa main droite la lame d'un long couteau qu'il venait de tirer de sa poche, il se précipita sur le Hollandais, lui ferma la bouche de la main gauche, et de l'autre lui enfonça dans la poitrine le couteau jusqu'au manche.

Van Graëb tomba. Martin retira sa main de la bouche du Hollandais. Elle était pleine de sang : le misérable l'avait mordu dans une suprême étreinte.

— Avait-il des dents, le coquin ! observa Martin, en enveloppant sa main dans un mouchoir.

De Langlin, pâle comme un spectre, était demeuré immobile pendant cette lutte.

— Allons, ce n'est rien, lui dit Martin. Il nous aurait vendus, mon cher, et notre sûreté le condamnait. Remets-toi. Songe que tu vas chez le général dans une demi-heure, et qu'il faut t'habiller. Tiens ! voici une bouteille, c'est précisément de l'eau-de-vie. Le vieux ladre ! Bois, ça te donnera des forces. A ta santé, et à celle de la compagnie, fit-il en se tournant ironiquement vers le pauvre Van Graëb. Es-tu remis ?

— Oui, cela va un peu mieux, répondit de Langlin qui avait bu d'un seul coup le verre qu'avait rempli Martin.

— Maintenant, cher ami, nous ne sommes plus que deux. Surtout, n'oublie pas le portrait ! Attends, que j'éteigne la lampe.

C'était un homme prudent, ce Martin !

XII

UN AMI DANGEREUX

On ne se serait pas douté, ce soir-là, en parcourant les salons du général, que l'on fût en état de guerre, dans une ville conquise.

Madeleine, fêtée de chacun, était entourée d'un cercle d'admirateurs. Geneviève n'avait pas encore paru. Martin venait de faire sa modeste entrée dans le salon. Il tenait un plateau à la main et offrait des rafraîchissements ; mais son œil vigilant parcourait les groupes. Il était inquiet de ne pas apercevoir monsieur de Langlin. Enfin, dix heures moins un quart sonnaient, quand ce dernier fut annoncé. Martin se rapprocha du fournisseur, et, lui mettant son plateau sous le visage, lui dit tout bas, sans le regarder :

— Tout va bien ! Quand il recevra la lettre, ce sera le moment. Je sortirai par la porte à gauche, tu me suivras.

— Oui ! murmura de Langlin en avalant un verre de punch.

Et comme quelqu'un s'approchait, Martin reprit son masque de valet et continua son service.

Pendant ce temps, le général s'était approché de Madeleine.

— Pourquoi donc Geneviève n'est-elle pas ici ? lui demanda-t-il, est-ce qu'elle est indisposée ?

— C'est une paresseuse, général, elle n'en finit pas avec sa toilette.

Le général s'éloigna. Madeleine était sur les épines. La gaieté animait ses yeux, le sourire était sur ses lèvres, la tristesse et la crainte dans son cœur. Bientôt les contre-

danses et les valse commencèrent. Madeleine ouvrit le bal. A peine le quadrille était-il fini, que le général l'appela, et l'attirant dans une pièce voisine :

— Pour le coup, c'est inconcevable, lui dit-il, il faut qu'il lui soit arrivé quelque chose.

— Je cours à sa chambre, général, et vous la ramène.

— Oui, va, mon enfant... Qu'est-ce ? dit-il en voyant un domestique lui présenter une lettre.

— Une lettre très-pressée, mon général.

— Attends un peu, Madeleine, dit le général : je t'accompagne...

— Voyons un peu, dit le général en ouvrant le billet anonyme écrit par Van Graëb.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il.

— Qu'avez-vous, général ? demanda Madeleine troublée.

— Laissez-moi ! répondit le père courroucé, en la repoussant brutalement.

— Ils sont perdus ! murmura Madeleine. Quelqu'un nous a trahis !

— Oh ! la malheureuse ! laissa échapper le général Didier en s'élançant du côté de la chambre de sa fille.

Madeleine voulut le suivre, mais les forces lui manquèrent ; elle tomba, presque privée de mouvement, sur un fauteuil.

Heureusement personne ne se trouvait en ce moment dans cette pièce isolée, et elle eut le temps de se remettre.

Martin comprit que le moment d'agir était venu, et faisant un signe imperceptible à son ami qui ne le perdait pas de vue, il sortit brusquement par la porte qu'il lui avait désignée à l'avance.

— Voilà que ça s'embrouille, disait Martin en guidant son complice.

— Où me mènes-tu, Martin ?

— Pas de nom, l'ami, surtout pas de nom ! Où je te mène ? Chercher le mot d'ordre dans le cabinet du général.

— S'il allait le tuer ! Hein !

— Je le sauverai, moi...

— Toi ?

— Oui, pour gagner la confiance de la petite. Ça me servira peut-être un jour à remettre ma tête sur mes épaules. Il m'intéresse, mon cher ; et puis, j'en ai besoin. Pense donc à ce que je vais faire cette nuit ! Eh bien ! je veux me ménager à tout hasard une planche de salut, et cette planche, ce sera lui.

— Très-habile, en vérité ! Mais l'oiseau se sera envolé par la porte de la ruelle.

— J'ai la clef dans ma poche.

— Alors il est perdu !

— Il est sauvé ! te dis-je.

On était arrivé devant le cabinet du général gouverneur.

— Allons, vite, un coup d'épaule.

— Tu veux enfoncer cette porte ?

— Il est nécessaire qu'il passe par ici. Allons ! une ! deux !

La serrure sortit violemment du pêne, et la porte céda à leurs efforts.

— Tout est bien maintenant. Il n'y a plus à reculer. Tiens, cache-toi un instant derrière cette tapisserie, je vais le chercher. Il doit être blotti dans quelque coin. Ne bouge pas, je reviens.

De Langlin obéit en tremblant. Martin, de son côté, s'élança à la recherche de Paul. Arrivé au bas de l'escalier, il l'appela à voix basse.

Paul restait muet ; mais, à force de tâtonner, Martin finit par toucher ses habits.

— Enfin ! je vous trouve, monsieur !

— Qui êtes-vous ? demanda Paul.

— C'est mademoiselle Geneviève qui m'envoie. Voulez-vous la perdre ?

Martin le prit par la main et le conduisit dans le cabinet du général, qu'aucune lumière n'éclairait encore.

Ce cabinet donnait sur la rue et sur la ruelle.

— Où sommes-nous ? demanda Paul.

— Dans le cabinet du général. C'est par là qu'il faut fuir. Il y a fête à l'hôtel. Cette pièce seule est vide. La fenêtre que j'ouvre est à dix pieds du sol à peine, sautez, vous êtes libre.

— Merci ! je n'oublierai jamais le service que vous me rendez, répondit Paul en montant sur le balcon.

— Otez votre épée, vous vous blesseriez en tombant. Je vous la jeterai dès que vous serez à terre.

Paul obéit, serra la main de Martin en lui remettant son épée et sauta lestement dans la rue.

— Encore une fois, merci ! dit-il d'en bas.

— Voici votre épée, monsieur, répondit Martin en la jetant sur le sol.

Mais il avait eu le temps de couper le gland de la torsade qui pendait au ceinturon.

Le commandant Simon disparut. La fenêtre se referma doucement.

Martin alluma une petite lanterne sourde.

— Psitt ! fit-il. Es-tu là ?

— Oui, répondit le fournisseur plus mort que vif et qui n'avait eu garde de bouger.

— Le tour est fait.

— Quand tu lui as demandé son épée, j'ai cru que tu allais la lui plonger dans le corps.

— Gourmand ! Mais assez causé, reprit Martin en furetant les papiers déposés sur le bureau du général, le

temps presse. Le mot d'ordre d'abord. Cette lettre... oui... c'est cela... non, c'est un rapport... Une passe... oh ! l'excellente affaire... Mon cher, il est frit comme une anguille qui a sauté un quart d'heure dans la poêle. Mais ce mot d'ordre, où est-il ? Pourtant j'ai vu ce matin le planton l'apporter cacheté... Ah ! le voici, c'est lui ! *Viennese-Valeur*... Maintenant, si je pouvais lui porter en même temps... Tu n'entends rien ? pas de bruit ?

— Des bouffées de musique...

— La musique ! oh ! je l'aime ! s'écria avec transport l'honnête Martin, surtout quand je *travaille*.

A ces mots, il se mit en devoir de crocheter la serrure du bureau. Ce fut bientôt fait. Il en tira des papiers, au hasard, en s'attachant seulement à la signature. Tout ce qui portait le nom du major-général Berthier devint sa proie.

— L'Autrichien nous les paiera cher, dit-il à Langlin. Allons, c'est fini, la farce est jouée.

— Qu'allons-nous faire à présent ?

— Toi, tu vas t'aller coucher, je me charge du reste. — Ah ! diable ! j'oubliais le portrait.

— Donne ?

— Qu'en veux-tu faire ?

— Le laisser ici avec le gland de sa dragonne que je lui ai coupé pendant qu'il sautait du balcon en bas, afin que tous les soupçons s'adressent à lui. S'il s'en tire, il sera bien adroit.

— Laisse donc la fenêtre ouverte.

Martin ouvrit la fenêtre en jetant à Simon un regard d'admiration.

Les deux scélérats sortirent sans bruit et gagnèrent l'escalier dont Martin connaissait parfaitement la direction.

— Et toi ? que vas-tu faire à présent ? demanda de Langlin au moment où son complice ouvrait la porte.

— Moi ! Simon, il faut que je sois chez les Autrichiens, cette nuit.

— On s'apercevra de ton absence. Prends garde.

— Je trouverai le moyen de me faire donner mon congé pour vingt-quatre heures si c'est nécessaire. Ne t'en inquiète pas.

— Bonne chance !

— Adieu. Tu auras bientôt de mes nouvelles.

De Langlin s'empressa de regagner son logis, pendant que Martin entra dans le salon.

Au moment où il y mettait le pied, le général Didier, l'air sombre et farouche, y faisait de nouveau son entrée, donnant le bras à sa fille. Geneviève était pâle et blanche, ses yeux étaient rougis par les larmes. Elle s'efforçait cependant de faire bonne contenance.

Madeleine s'approcha de sa sœur. A sa vue, le général fronça le sourcil avec colère.

En ce moment Martin vint auprès du général.

— Mon général, lui dit-il en montrant sa main enveloppée de toile, j'ai eu la maladresse de me blesser à l'office avec un verre. J'ai la fièvre ; voulez-vous me permettre de me retirer dans ma chambre ? Henri fera mon service.

— Oui, oui, retire-toi.

— Merci, mon général, dit Martin.

Et il sortit aussitôt non-seulement du salon, mais encore de l'hôtel.

Quelques minutes après, Geneviève, que la contrainte étouffait, sentit ses forces lui manquer.

— Mon père, murmurait-elle, emmenez-moi, je me meurs.

— Geneviève, du courage ! on nous regarde.

— Je me meurs ! répéta plus faiblement la pauvre fille.

Elle fût tombée sur le parquet, si son père ne l'eût soutenue.

— Oh ! mon Dieu, ma fille !

En disant ces mots, il l'enleva brusquement dans ses bras et quitta le salon. Madeleine les suivit, la tête égarée.

La foule qui encombrait les appartements du général s'écoula peu à peu, étonnée, triste et agitée.

XIII

EXPLICATION ORAGEUSE

Reportons-nous à l'instant critique où Geneviève, alarmée par un bruit de pas dans la pièce qui précédait la sienne, poussa Paul dans la chambre de Madeleine, en le conjurant de fuir.

Il était temps !

Le général, car c'était lui, entra brusquement. A sa vue, Geneviève sentit tout son sang refluer vers son cœur. Mais le général avait réfléchi depuis qu'il avait reçu cette lettre qui lui déchirait le cœur. N'était-ce pas une infâme calomnie ? Une lettre anonyme ! une dénonciation si lâche ! Geneviève avait-elle jamais, par sa conduite passée, donné lieu à de pareils soupçons ? Sa fille ! recevoir un amant dans sa chambre pendant que lui, son père, donnait une fête !... Sa fille ! son idole ! Non..... c'est impossible ! Et cependant... Oh ! l'infâme lettre !...

A l'aspect de ce visage pâle et décoloré, de ces terreurs mal dissimulées sous un masque de marbre, il comprit qu'elle était coupable, mais aussi qu'elle était brisée. Il prit donc à l'instant la résolution de dissimuler sa colère.

— Eh bien ! Geneviève, lui dit-il, à quoi penses-tu ? d'où vient que tu es encore dans ta chambre ?

— Moi, mon père, répondit Geneviève, qui cherchait à se remettre.

— Je craignais que tu ne fusses malade.

— Non, mon père, je vous assure...

— En effet, tu as le teint animé, les yeux brillants, j'avais tort de m'alarmer ; mais pourquoi n'es-tu pas venue avec Madeleine dans le salon ? D'où vient que je te trouve encore ici ?

— Je suis prête maintenant, mon père, et, si vous le voulez, nous allons...

— Geneviève ! dit le général d'un ton sévère, tu n'as rien à me dire... avant de quitter cette chambre... rien à m'avouer?...

— Moi, mon père ?

— Ne fais pas l'étonnée, tu dois me comprendre.

— Non, mon père, je ne vous comprends pas.

— Geneviève ! au nom de ta mère, n'avance pas plus loin dans cette voie de mensonge.

— Oh ! mon père ! vous ne m'avez jamais parlé ainsi, dit-elle en se cachant la figure dans ses mains.

— Je te parle sans colère, ma fille ; je suis calme et je garde la dignité qui convient à ton père. Réponds-moi, je te prie... Mais réponds-moi donc, ajouta le général ; n'entends-tu pas que je t'interroge ?

— Mon père, je ne sais pourquoi vous semblez irrité contre moi.

— N'as-tu pas sur le cœur un de ces secrets qui pèsent et qui brûlent ?

— Non, mon père.

— Tu étais seule ici tout à l'heure ?

— Seule, mon père, ne l'avez-vous pas vu ?

— Ah! tu lasses ma patience, Geneviève! Réponds maintenant, je te l'ordonne, où est-il?

— Qui, mon père?

— Ton amant, malheureuse! le lâche qui déshonore mon nom, s'écria le général, laissant éclater sa colère et saisissant violemment sa fille par le bras.

Geneviève tomba à genoux, ployée en deux par la douleur autant que par la honte.

— Répondras-tu? répondras-tu? fille indigne!

— Vous me tuez, mon père! vous me tuez!...

— Où est-il? où l'as-tu caché? Tu ne réponds pas! Attends! je saurai bien le trouver, moi!

En disant ces mots, le général se précipita vers la chambre de Madeleine, qu'il mit dans le plus grand désordre, puis revint dans celle de sa fille, bouleversant les meubles, ouvrant les armoires avec une épouvantable fureur. Geneviève, anéantie, toujours à genoux, priait Dieu!

— Partil! évadé!... Oh! je le retrouverai, je le tuerai!...

— Merci, mon Dieu! murmura Geneviève; il est sauvé!

— Vous pensez, n'est-ce pas? reprit son père en revenant vers elle, que tout est fini, et que demain j'aurai oublié toute cette aventure, une bagatelle! un roman!

— Oh! mon père, quelle idée vous avez de moi!

— Eh bien! prouvez-moi le contraire. Son nom! que je venge l'affront qu'il me fait, la honte dont il vous couvre; son nom... et je vous pardonne!

— Ne m'interrogez pas, mon père, je ne pourrais répondre!

— Eh bien! gardez votre secret si vous le voulez, je n'en ai que faire; cet homme, je le connais!...

— Vous! mon père?

— C'est le commandant Simon! Démentez-moi, si vous l'osez!

— Le commandant Simon ! murmura Geneviève ; qui vous a dit ?...

La pauvre enfant venait de se trahir.

— Je sais tout, vous dis-je ! Tenez, lisez vous-même, et si ce billet en a menti, je suis prêt à entendre votre justification.

En parlant ainsi le général donna à Geneviève la lettre fatale que Van Graëb avait écrite sous la dictée de Martin.

La fille du général resta d'abord atterrée. Puis tout à coup, relevant la tête avec une sublime fierté, elle rendit à son père le billet dénonciateur.

— Mon père, cette lettre vous a dit la vérité !

— Enfin, tu l'avoues !

— Oui, je l'avoue ! Dussiez-vous me tuer sur la place comme une fille indigne de pardon, je l'avoue ! car je préfère votre courroux à votre mépris !

— Ainsi, tu as un amant ? malheureuse !

— Si vous appelez ainsi, mon père, le cœur le plus chaste, l'homme le plus respectueux, celui qui sera mon mari, si jamais j'épouse quelqu'un, oui, j'ai un amant.

— Et cet amant, cet homme se trouvait ici, tout à l'heure... dans ta chambre !

— Il s'y trouvait, mon père...

— Et cet homme, c'est le commandant Simon.

— La lettre vous le dit. Vous le savez ; pourquoi le nierais-je ?

— Du moins, Geneviève, s'est-il introduit chez toi... sans ton aveu ?

— C'est moi qui l'ai fait venir, mon père !

— Pour le défendre ainsi, Geneviève, il faut que tu l'aimes bien, cet homme ! s'écria le général.

— Si je l'aime ! mon père ! oh ! plus que la vie ! Si vous saviez !... Mais non, je ne puis rien vous dire... ce secret ne m'appartient pas.

— Parle, Geneviève, un aveu complet efface bien des fautes.

— Je ne puis...

— Ce secret ! je le saurai, la pointe de mon épée le fera sortir de sa poitrine.

— Ce n'est pas lui que vous tueriez, mon père, ce sera moi. Car, je vous le jure, par le souvenir de ma mère, s'il lui arrivait malheur ! je ne lui survivrais pas.

— Vous l'oublierez ! je le veux.

— Je l'aimerai toujours !

— Eh bien ! dis-moi qu'il est venu comme un galant homme me demander ta main, et que je la lui ai refusée. Prends ton père à partie, juge-moi ; je t'écoute.

— Plus tard, mon père... plus tard. En ce moment, ma tête est brisée...

— Soit. Prends mon bras, et viens.

— Où voulez-vous donc me conduire, mon père ?

— Au bal !

— Au bal !...

— Crois-tu que le cœur ne me manque pas à moi, pour assister à cette fête ? Et cependant j'y assisterai. C'est ma volonté. Allons ! cache ta honte, comme moi ma douleur...

— J'essaierai, mon père, j'essaierai....

On se rappelle sans doute que Geneviève défaillit entre les bras de son père, qui l'enleva et la transporta dans sa chambre, où Madeleine les suivit dévorée d'inquiétude.

— Madeleine ! s'écria le général, en posant sa fille évanouie sur le lit, vite, du secours ! Geneviève se meurt !

— Qu'est-il donc arrivé, mon Dieu ? demanda Madeleine.

— Oh ! tu es bien coupable, Madeleine, tu le savais !

Madeleine baissa la tête sans répondre.

— Mon Dieu ! disait le père désolé, penché vers sa fille, j'ai été trop sévère, c'est moi qui la tue !... Gene-

viève, reviens à toi, mon enfant, je pardonne... tout..., oui, je pardonne... Où est le médecin?... N'y a-t-il pas un médecin ici? répéta-t-il en agitant la sonnette.

Quelques minutes après, le médecin arriva,

Avant de quitter sa fille, le général s'approcha de son lit, et lui prenant doucement la main :

— Geneviève, lui dit-il, tu as commis une grande faute, mais elle n'est peut-être pas irréparable. Si c'est un honnête homme, tout peut s'arranger. Espère.

Puis il sortit, en recommandant à Madeleine de veiller sur sa sœur.

A peine eut-on cessé d'entendre le bruit de ses pas, que Madeleine se rapprocha de Geneviève, et l'embrassant à maintes reprises :

— Mais qu'est-il donc arrivé? demanda-t-elle.

— Ah ! ma sœur, je suis bien malheureuse ! il sait tout.

— Il vous a donc surpris ensemble ?

— Non, mais j'ai tout avoué !

Pendant ce temps, le général Didier regagnait ses appartements, tout rêveur.

— C'est étrange ! pensait-il, certainement il y a là-dessous un mystère que j'éclaircirai. Quel est ce commandant Simon, du 25^e ? Ce régiment vient d'arriver. Ce n'est pas en vingt-quatre heures... Ils se connaissent donc déjà ? Mais pourquoi cet homme n'est-il pas venu à moi ? Quel est ce secret dont m'a parlé Geneviève ? Il faudra qu'il me le dise, ou bien... Demain, il faut que je voie cet homme, que je lui parle... Peut-être l'aime-t-il réellement.

Comme il rêvait en traversant le corridor qui conduisait à sa chambre, une bouffée de vent faillit éteindre la lumière qu'il tenait à la main. Étonné, il jette les yeux autour de lui et voit la porte de son cabinet toute grande ouverte.

— Qu'est-ce que cela signifie? s'écrie-t-il, mon cabinet ouvert! Mon bureau forcé! mes papiers bouleversés! Des malfaiteurs se sont introduits ici en mon absence. Si c'était!... pensa-t-il tout à coup.

Il avait déjà la main sur la sonnette pour appeler ses gens, quand la réflexion qui venait de traverser subitement son esprit l'arrêta court.

— N'appelons personne, dit-il, faisons nos affaires nous-même.

En disant ces mots, le général, qu'aucun danger n'effrayait, ferma la porte de son cabinet.

— Qu'est ceci? se demanda-t-il, en remarquant que sa botte venait d'aplatir un corps dur. Le gland d'une dragonne! Bon! c'est quelque chose, et cela me confirme dans mon idée de tout à l'heure. Un médaillon sur mon bureau! Quel est ce médaillon? Le portrait de ma fille. Plus de doute, il l'a perdu dans sa fuite précipitée. Oh! Geneviève, dit-il en baisant l'image adorée de son enfant, quand tu sauras ce que c'est que cet homme, tu me remercieras de t'avoir sauvée. Tout était prévu. Pendant que j'étais chez elle, lui... Oh! le misérable!

Le général Didier sonna et fit monter le chef du poste.

— Sergent, dit le général, allez remettre cette dépêche au colonel du 25^e, prenez quelques hommes et exécutez ses ordres.

— Oui, mon général.

Le sergent parti, le général reprit le médaillon et le retourna dans tous les sens. L'inscription tracée par Geneviève frappa ses regards. « Souvenir de Geneviève à Paul, » répéta-t-il; quel est ce Paul?... Et mes papiers... les lettres du major-général volées? Si c'est lui qui a commis ce crime, il sera fusillé demain!

Une heure après, le sergent remettait au gouverneur

l'épée du commandant Simon en lui disant que ses ordres avaient été exécutés, et que l'officier qu'ils concernaient était à la prison de ville.

— C'est lui ! c'est bien lui ! s'écria le père de Geneviève resté seul, en voyant que le gland manquait à la dragonne de l'épée...

XIV

LA TRAHISON

Maître Martin ayant reçu du général Didier l'autorisation de se retirer dans sa chambre, en profita pour mettre à exécution ses projets. Au moyen de la clef qu'il avait en sa possession, il sortit furtivement de l'hôtel et se dirigea vers la demeure de son ami Van Graëb. La porte était entrebâillée comme il l'avait laissée quelques heures auparavant.

Martin frappa doucement, comme un étranger qui craint d'être indiscret. Rien ne bougea. Se décidant alors à brusquer les choses, il se glissa dans la maison et s'y enferma ; puis, se dirigeant à tâtons vers la pièce où s'était accompli le meurtre, il ralluma la lampe, fit tourner autour de lui la lumière pour chercher le cadavre, et fut tout surpris de ne rien voir que des taches d'un sang noir et caillé sur le sol humide.

— Tiens, se dit-il, est-ce que je ne l'aurais pas tué tout à fait ?... Ça m'étonnerait !

Mais Martin eut beau chercher, il ne trouva rien que de

larges gouttes de sang; le cadavre de Van Graëb avait disparu.

Effrayé de cette inexplicable circonstance, il se hâta de terminer ses affaires, mit bientôt la main sur quelques uniformes réformés de soldats français, que Van Graëb avait achetés récemment, et en forma un paquet.

— Maintenant, se dit-il, il me faudrait un habit d'officier. Bravo! voilà qui est complet! Je suis le commandant Simon du 25^e, et malheur à qui dirait le contraire! Si je ne me trompe, Van Graëb avait un cheval dans son écurie. Allons le prendre. Martin ouvrit l'écurie, aperçut la jument de son complice, lui mit la selle sur le dos, et attachant avec soin sur la croupe de l'animal les uniformes qu'il venait d'empaqueter, s'élança à travers la ville endormie, vers la porte du Danube.

Il se vit bientôt arrêté dans sa course par le, qui vive? de la sentinelle du poste.

— Officier supérieur! répondit-il hardiment.

— Halte-là! répliqua le factionnaire; caporal, hors la garde! venez reconnaître!

Le caporal s'avança avec deux hommes, s'approcha du faux commandant Simon, reçut le mot d'ordre, donna le mot de ralliement et s'apprêta à se retirer.

— Appelez le chef du poste! lui dit Martin.

C'était un lieutenant.

— Monsieur, dit Martin à l'officier, le général gouverneur d'Augsbourg m'a confié une mission pressée; voici mon ordre de passe; veuillez le consigner sur votre rapport de demain et me faire ouvrir la poterne.

On approcha un falot; le lieutenant lut ce qui suit :

« Laissez passer le commandant Simon. — Service de S. M. l'Empereur.

Général DIDIER,
gouverneur d'Augsbourg. »

— C'est bien, mon commandant, l'ordre est en règle, vous pouvez sortir, reprit l'officier en s'éloignant.

— Je ne reviendrai pas de ce côté, se disait Martin, cette porte est trop bien gardée. C'est égal, demain le nom du commandant Simon sera bel et bien couché sur le rapport de l'officier de garde comme étant sorti par la porte du Danube à minuit et demi : c'est l'essentiel.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée que Martin se vit arrêté dans sa course aventureuse. Une dizaine d'hommes se jetèrent sur lui et le désarçonnèrent.

— Le général ! répétait Martin en se débattant, je veux parler au général !...

Un officier accourut.

— C'est un espion ! répondirent les soldats, il faut le pendre !

— Un instant ! reprit l'officier, cet homme ne comprend pas notre langue. Laissez-moi l'interroger.

A ces mots, il s'approcha du prisonnier.

— Qui es-tu ? lui demanda-t-il en français.

— Ah ! Dieu merci, je suis sauvé ! se dit Martin.

— Répondras-tu ? continua l'officier autrichien. Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que veux-tu ?

— Mon officier, dit-il, je suis le commandant Simon, du 25^e, je viens d'Augsbourg, je veux parler au général.

— Cela étant, monsieur, dit l'officier autrichien, je vais vous conduire moi-même, sous escorte, auprès du général, qui disposera de vous.

— Je ne demande pas autre chose.

— On rendit aussitôt à Martin son cheval, et l'on arriva bientôt auprès du général, qui donna l'ordre d'introduire l'officier français.

— Général, dit Martin quand on les eut laissés seuls, je viens de la part de Van Graëb,

— Votre nom ?

— Je m'appelle Martin, général.

— C'est bien cela. Van Graëb m'a écrit que je pouvais avoir confiance en vous. Parlez donc, qu'y a-t-il de nouveau ?

— Général, je viens vous livrer la ville d'Augsbourg.

— Est-il possible ?

— Cette nuit même, si vous voulez, vous rentrerez dans Augsbourg, je vous en donne ma parole.

— Cette nuit !... nous n'avons pas de temps à perdre en ce cas... Il est déjà près de deux heures...

— Convenons d'abord de nos faits, général. C'est ma vie que je vous apporte, et je veux savoir le prix que vous y mettez.

— Van Graëb connaît mes conditions. Ne vous les a-t-il pas communiquées ?

— Oui, général.

— J'ai promis cent mille florins, vous les aurez...

— Vous les aviez promis à Van Graëb, c'est vrai, général ; mais Van Graëb tout seul ne fera rien. Pouvez-vous disposer en ma faveur de la même somme ?

— Cent mille florins pour vous !

— Oui ou non ?

— Eh bien ! soit, j'y consens. Que je rentre à Augsbourg, et je vous donne ma parole...

— Cela suffit, général, j'accepte. D'ailleurs, je vous apporte des papiers qui ont bien leur prix, je crois...

— Des lettres de Berthier, des ordres de marche... Oh ! oh ! dit le général.

— Je vous les donne par-dessus le marché. Mais écoutez d'abord ce que je viens vous proposer pour cette nuit. Derrière moi, sur la croupe de mon cheval, j'ai apporté une vingtaine d'uniformes français, que vous allez faire

endosser à des hommes intelligents et parlant notre langue. Ils marcheront en tête de l'attaque. Le mot d'ordre qui doit nous livrer la ville, je l'ai. Nous nous présentons à la porte du Lech. On nous interroge ; je réponds. Aussitôt la permission d'entrer accordée, nous nous précipitons ; on ouvre la poterne, et vos soldats entrent avec nous dans la ville. Augsbourg est à nous.

Le général appela aussitôt un de ses aides de camp, et lui donna ses ordres en allemand. Celui-ci sortit, et bientôt l'on put distinguer le bruit sourd d'une troupe qui prenait les armes. L'aide de camp rentra.

— Tout est prêt, général, dit-il.

— Vous m'avez bien compris, reprit le général en parlant français cette fois. Jusqu'à ce que vous ayez pénétré dans la ville d'Augsbourg, cet homme est votre prisonnier et votre guide à la fois. Dès que vous serez maîtres de la porte de Lech, monsieur est libre.

— Vos ordres seront exécutés, répondit en bon français l'aide de camp.

XV

L'ATTAQUE

Quatre heures du matin sonnaient à la cathédrale. Le ciel était obscur, une pluie fine et glacée tombait lentement. Le froid commençait à devenir plus vif, et les sentinelles engourdies avaient peine à tenir leurs armes. Cependant l'une d'elles, placée sur la partie du rempart qui

avoisine le Lech, crut distinguer à travers l'obscurité une masse silencieuse qui s'approchait des murs.

— Qui vive? cria-t-elle en armant son fusil.

Le bruit cessa. La troupe venait de s'arrêter.

— Qui vive? répéta le soldat.

— France! répondit-on.

— Avance à l'ordre. Caporal, venez reconnaître...

L'officier à qui était confiée la garde importante de la poterne sortit lui-même avec son détachement, qui avait pris les armes.

De l'autre côté des remparts, en dehors de la ville, deux hommes se détachèrent de la troupe immobile et s'avancèrent vers la poterne.

— Qui vive? reprit l'officier.

— France! répéta l'un des deux hommes.

— Quel régiment?

— 25^e!

— D'où venez-vous?

— De faire une reconnaissance.

— Par quelle porte êtes-vous sortis?

— Par la porte du Danube. Ordre du général gouverneur d'Augsbourg.

— Vous avez cet ordre?

— Le voici. L'un des deux hommes tendit un papier.

— Et qui de vous deux commande ce détachement, s'il vous plaît?

— Moi, répondit Martin.

— Voulez-vous me donner votre nom que je le mette sur mon rapport?

— Le commandant Simon. Il est inscrit sur l'ordre.

— Pardon, mon commandant, dit l'officier, si j'insiste sur tous ces détails. Vous savez de quelle importance ils sont pour la sûreté de la ville.

— Vous faites votre devoir, monsieur, et vous avez raison.

— Maintenant, donnez-moi le mot d'ordre ?

— Vienne.

— Valeur, répondit le chef de poste donnant à son tour le mot de ralliement. Puis il ajouta :

— Cela suffit ; vous pouvez entrer. Laissez passer !

Le pont-levis s'abaissa aussitôt.

La troupe restée en dehors, sur le glacis, prit le pas accéléré, et marcha en avant.

— Faites rentrer le poste, dit l'officier à un sergent.

— Joue, feu ! cria le chef du détachement qui venait de pénétrer dans la ville.

— Aux armes ! trahison ! aux armes !

Aussitôt une vive fusillade s'engage entre les deux troupes ; mais elle dura peu, car le poste était faible, et, pris à l'improviste, il fut à l'instant entouré et désarmé.

— Autriche ! Autriche ! ils sont à nous. En avant !

— J'ai tenu mes promesses, monsieur, dit l'un des deux officiers ; je compte sur la parole de votre général.}

— Vous êtes libre.

— Adieu donc ! au revoir !

En disant ces mots Martin s'enfonça dans les rues de la ville que la fusillade venait de réveiller subitement.

On n'entendait partout que le cri : Aux armes ! aux armes ! trahison !

Et les Autrichiens, dont le nombre grossissait à chaque instant, y répondaient par mille cris de joie et de triomphe.

— Autriche ! Autriche ! en avant !

Quelques balles sifflèrent aux oreilles du fugitif, mais ne l'atteignirent pas, et Martin, après s'être dépouillé de son uniforme, put rentrer à l'hôtel par la porte de la ruelle, dont il avait précieusement gardé la clef. On comprend sans peine pourquoi cet honnête scélérat avait pris

le nom du commandant Simon : c'était afin de mieux compromettre l'ennemi de l'amoureux de Madeleine et de l'enlacer dans une chaîne d'intrigue et d'infamie d'où il ne pût sortir. Mais cette nouvelle ruse eût été vaine, puisque le commandant Simon était prisonnier, si une circonstance indépendante de la volonté de Martin, et qui ne pouvait être connue de ce misérable, n'était venue, malheureusement pour le noble jeune homme, confirmer les soupçons amassés sur sa tête.

Que faisait pendant ce temps le général gouverneur ?

Accablé de fatigue, il s'était jeté sur son lit tout habillé et s'y était endormi d'un sommeil fébrile.

Tout à coup des clameurs se font entendre. On frappe à sa porte à coups redoublés.

— Général ! général !

— Qu'est-ce ? demanda-t-il en se levant.

— Les Autrichiens sont dans la place, on se bat dans les rues.

— Les Autrichiens ?...

— Nous sommes trahis, général, ouvrez vite.

Le général Didier saute à bas de son lit et court ouvrir la porte. Des officiers, le sabre à la main, s'y précipitent.

En ce moment, on entend distinctement la fusillade. Mille clameurs traversent la ville et des cris sinistres frappent son oreille.

— A cheval ! messieurs, à cheval ! Et vive l'Empereur !

— Vive l'Empereur ! répète-t-on autour de lui.

Au premier bruit de la fusillade, le sergent Tronchin, qui dormait sur ses deux oreilles, se réveilla en sursaut et voulut prévenir le commandant, mais il apprit qu'il avait été conduit dans la nuit à la maison d'arrêt. Il y courut.

Là, comme ailleurs, le désordre était à son comble. Une sentinelle seule était à son poste.

— Comment, tu es seul ici ? dit-il au soldat, qui était de son régiment.

— Tout seul, sergent, et ça me vexe un peu, voyez-vous, parce que j'aimerais mieux être là-bas...

— Eh bien ! qui t'en empêche ?

— La consigne !

— Je t'en relève, moi.

— Vous, major ; qui donc gardera la prison ?

— Moi, mon brave. Je suis venu pour ça. Allons, file au pas de course.

— Grand merci, major, vous me rendez là un fameux service. Il y a longtemps que j'ai envie d'être caporal ; voilà une bonne occasion.

Le soldat s'éloigna de toute la vitesse de ses jambes.

— Maintenant, la place est à moi, se dit Tronchin : ne perdons pas de temps. Eh ! guichetier ?

Le brave homme, qui fumait tranquillement sa pipe dans le vestibule, répondit avec empressement à l'appel de Tronchin.

— Qu'y a-t-il, s'il vous plaît ? fit-il en passant sa tête.

— Où as-tu mis le commandant ?

— Au numéro cinq, la chambre des officiers.

— Eh bien ! tu vas m'y conduire tout de suite. Prends tes clefs.

— Impossible.

— Bah ! qui le saura ?

— Tout se sait, mon brave. Ah ! ça, l'on se bat donc dans Angsbourg ? Quel vacarme ! dit le guichetier éludant la question.

— Oui, l'on se bat. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— Et de quoi donc ?

— Du commandant.

— Mais puisque je vous dis que la consigne...

— Tu violeras la consigne.

— Moi ! vous voulez rire...

— Je ne ris pas du tout, mon cher guichetier, j'ai besoin de parler au commandant, et je lui parlerai.

— Vous ne lui parlerez pas.

Tronchin tira son sabre.

— Tu ne veux pas me conduire au numéro cinq ?

— Allez-vous donc me tuer ? répondit le pauvre homme.

— C'est impossible ! murmura Tronchin, je ne commettrai pas cette lâcheté !

— Vous tenez donc bien à voir le prisonnier ?

— Je donnerais ma vie pour cela !

— Eh bien, ça peut s'arranger tout de même.

— Dis-tu vrai ? Ne te railles-tu pas de moi ?

— Ils sont tous partis, les soldats ?

— Tous.

— Bien ; suivez-moi, que je vous montre d'abord le numéro cinq. Vous vous appellerez le chemin, n'est-ce pas ?... C'est ici... Voici la clef.

— Ouvrez donc !

— Pas encore... Voici des cordes dans cette armoire, garrottez-moi...

— Quoi ! vous voulez ?...

— Vous m'avez sommé de vous livrer les clefs, j'ai refusé ; vous m'avez violenté, j'ai appelé au secours. Mais le poste étant abandonné, personne n'est venu. Vous m'avez bâillonné, garrotté, lié les pieds et les mains. Tout est perdu, fors l'honneur... et ma place.

Le guichetier mis hors d'état de nuire aux desseins du sergent major, par sa propre volonté, celui-ci se précipita vers la chambre du commandant.

— C'est moi ! mon commandant, s'écria-t-il en ouvrant la porte, c'est moi, Tronchin !

— Au nom du ciel ! que se passe-t-il ? répondit celui-ci, qui avait entendu le bruit de la fusillade et se mangeait les poings d'impatience.

— Les Autrichiens sont maîtres de la ville, et l'on se bat dans les rues.

— Les Autrichiens ! Est-ce possible ?

— Tout est possible à la trahison.

— Et je suis prisonnier !

— Prisonnier ! vous ne l'êtes plus.

— Oh ! merci ! Tronchin ! Je mourrai donc les armes à la main !

— Jurez-moi de ne pas chercher la mort, mais la gloire.

— Eh bien, je te le jure ! Partons vite.

— Oui, car je crois que ça chauffe.

A la vue des deux militaires, le guichetier fit des efforts extraordinaires pour enlever son bâillon.

— Quel est cet homme ? demanda Paul.

— C'est le guichetier.

— On dirait qu'il désire parler.

— Oui, en effet ; peut-être est-il mal à l'aise, dit Tronchin en lui ôtant le bâillon.

— Que faites-vous ? dit le guichetier témoignant la plus grande agitation. Vous m'avez-trompé ; vous emmenez le prisonnier !

— Je reviendrai, le combat fini, répondit Paul, je t'en donne ma parole d'honneur !

Et ils s'élancèrent hors de la prison.

Les Autrichiens gagnaient du terrain. Le colonel Lefèvre venait de tomber mort, et le 25^e régiment, l'un des premiers engagés, hésitait, ne recevant que des ordres confus et incertains.

— A moi ! mes enfants ! s'écrie tout à coup le marquis de Vesne, suivez votre commandant.

— Le commandant! répète chaque soldat surpris, car on le croyait en prison.

— Pas de poudre! à la baïonnette, enfants!... Allons, tambours, la charge!

— Vive le commandant Simon! s'écrièrent les soldats enthousiasmés.

Car ils adoraient leur chef, et ses paroles les électrisaient.

— Tronchin! disait le commandant, montrons-leur le chemin, mon ami.

— C'est votre épaulette de colonel que vous allez gagner cette nuit.

— C'est Geneviève que je vais conquérir! répondit Paul.

Le régiment tout entier se précipite à la baïonnette sur les Autrichiens. Ceux-ci, étonnés de cette résistance à laquelle ils ne s'attendaient plus, plient et fléchissent.

— Pas de quartier! pas de quartier! criait Tronchin. Ce ne sont pas des soldats, mais des lâches! S'il faisait jour, ils n'oseraient pas seulement nous regarder en face.

Bientôt le combat se rétablit de toutes parts. Au lever du soleil, en fait de soldats autrichiens, il n'y avait plus dans la ville d'Augsbourg que des prisonniers et des cadavres.

Le commandant, fidèle à sa parole, rentra dans sa prison où il eut toutes les peines du monde, tant il était couvert de boue et de sang, à se faire reconnaître du guichetier, qui dormait sur le carreau comme un bienheureux.

— Mon commandant, lui dit-il, si c'était un effet de votre bonté, remettez-moi le bâillon ou bien la mèche est éventée.

XVI

LES RÉVÉLATIONS

Le lendemain de cette terrible nuit, le général Didier lisait attentivement les rapports qui lui parvenaient de tous les côtés sur l'échauffourée qui avait failli être si fatale à nos troupes.

— Voilà donc, se disait-il, le misérable qui a séduit ma fille! un traître!... qui vend sa patrie pour quelques sacs d'écus! Ce rendez-vous n'était qu'un prétexte pour s'introduire chez moi, pour briser ma porte et voler mes papiers. Mais la Providence a permis que le monstre laissât des traces palpables de ses infâmes projets. Ce que j'ai peine à comprendre, c'est qu'arrêté à minuit et conduit à la prison, il ait pu faire prévenir les Autrichiens.... A-t-il donc des complices?

Il sonna, un domestique parut.

— Faites monter mon aide de camp, dit-il au valet.

L'aide de camp vint aussitôt.

— Mon cher capitaine, veuillez vous rendre vous-même à la prison de la ville; vous vous assurerez que le commandant Simon s'y trouve, et vous me rendrez compte de sa conduite depuis son incarcération.

L'officier sortit, et revint au bout d'une demi-heure.

D'après son rapport, le commandant Simon se trouvait en effet dans sa prison, mais pendant l'attaque des Autrichiens, la prison avait été envahie, et le guichetier, garrotté et bâillonné. Toutefois on ignorait si le prisonnier s'était échappé. Mais, à cinq heures du matin, on l'avait retrouvé dans sa cellule.

— C'est cela, pensa le général, le traître, délivré par ses affidés, voyant que nous avions le dessus et qu'il ne pouvait passer à l'ennemi, sera venu se replacer sous les verrous, pour détourner les soupçons. Mais il ne sait pas que j'ai là, sous la main, les pièces qui prouvent son crime; cette passe donnée par l'officier autrichien qui commandait l'avant-garde, les rapports constatant qu'il s'est rendu auprès des Autrichiens à la faveur de ma signature volée.

On voit que l'infamale combinaison de Martin avait eu un plein succès.

Le général Didier, son rapport terminé, le remit à son aide de camp, avec ordre de prendre une escorte suffisante, et de le porter au grand quartier général de l'Empereur.

L'aide de camp était à peine parti, qu'on remit au gouverneur une lettre du commandant Simon. Il l'ouvrit avec colère. Voici ce qu'elle contenait :

« Mon général, arrêté hier soir chez moi par votre ordre et conduit en prison, je viens vous prier d'être assez bon pour me faire connaître la cause de cette punition rigoureuse et tout exceptionnelle. Il est impossible que la faute qui m'est reprochée ne soit pas de la plus haute gravité, pour que, sans explication aucune, vous ayez cru devoir employer des moyens de répression aussi sévères. Ma conscience ne me reprochant rien, je désire connaître sur quoi est basée ma détention. Si vous voulez bien, mon général, donner l'ordre qu'on me conduise près de vous, il me sera facile, je pense, d'établir qu'il y a évidemment ici une méprise singulière.

» Je suis avec respect, etc.

» Le commandant SIMON. »

— Voilà un coquin bien effronté, se dit le général en jetant la lettre au feu. Le mieux est de ne rien répondre.

Il connaîtra son sort dès que l'Empereur en aura décidé.

Cependant, Geneviève, enfermée avec Madeleine, très-inquiète des événements de la soirée précédente et de la nuit, pleurait en cherchant à prendre un parti, et surtout à connaître quel avait pu être le sort de Paul pendant l'attaque des Autrichiens.

Ni l'une ni l'autre, cependant, ne se doutait de la gravité du mal. Elles ignoraient même l'incarcération de Paul.

Un coup frappé discrètement retentit à la porte de la chambre. Madeleine alla ouvrir.

— Mademoiselle, dit un domestique, il y a dans l'anti-chambre un militaire qui demande à parler à mademoiselle.

— Un militaire? dit Madeleine.

— Il se nomme Tronchin.

— Tronchin! Faites-le venir.

— Quel est cet homme? dit Geneviève tout bas à sa sœur.

— L'ami de Paul, ma sœur, le sergent-major Tronchin.

On conçoit que le brave sergent-major, introduit sous de pareils auspices, fut reçu comme un libérateur. On le pressa de questions, on l'accabla de prévenances. Il raconta ce qu'avait fait son commandant la nuit précédente, son arrestation par ordre du général, sa délivrance, enfin sa brillante conduite pendant le combat.

Geneviève frissonnait. Toutes ces nouvelles tombaient l'une après l'autre sur son pauvre cœur et le brisaient.

— Mais au moins, dit-elle pâle comme une morte, monsieur Paul..., le commandant Simon, reprit-elle vivement, n'a pas été blessé?

— Non, mademoiselle, Dieu merci! Oh! vous pouvez, ajouta en souriant Tronchin, l'appeler Paul devant moi.

— Il sait donc?... dit Geneviève à Madeleine, avec le trouble d'une pudeur qui s'alarme.

— Il sait tout, ma sœur, répondit Madeleine.

— Ah!... Et vous dites qu'il est en ce moment?...

— En prison.

— Paul en prison! Quel est son crime?

— Je l'ignore; mais, d'après ce que m'a dit le commandant, je crois que... que...

— Que?...

— Que... la chose d'hier... chez vous... n'y est pas étrangère...

— Oh! c'est impossible! s'écria Geneviève en rougissant, mon père ne saurait commettre une injustice pareille. Ce serait odieux! Mais c'est à la coupable de subir le châtiment. Venez ce soir, monsieur; j'espère pouvoir vous dire que le commandant est libre.

Tronchin se retira, la joie et l'espoir dans l'âme.

— Que veux-tu donc faire? dit Madeleine dès qu'elles furent seules.

— Aller dire à mon père qu'on ne jette pas en prison un homme, un militaire, un brave officier, parce que, cédaux sollicitations d'une femme, il est venu à un rendez-vous d'amour, dût cette femme y laisser sa réputation et son honneur, cette femme fût-elle la fille d'un général ou d'un prince.

— Calme-toi, Geneviève, je t'en supplie.

— Viens, viens, ma sœur, tu verras si je suis digne d'être un jour, ne fût-ce qu'un seul jour, la marquise de Vesne.

Elle entraîna Madeleine hors de la chambre, et toutes deux entrèrent chez le général.

— Mon père, s'écria mademoiselle Didier, je viens vous demander justice!....

Et, l'émotion devenant plus forte qu'elle, la pauvre enfant se laissa tomber en sanglotant dans un fauteuil, en proie à une crise nerveuse des plus violentes.

— Geneviève, ma fille, reviens à toi, je t'en prie, je t'en conjure, ces émotions te tueront, s'écria le général.

— Non, dit-elle en le repoussant, non ! tant que vous ne m'aurez pas rendu justice.

— Que signifie?...

— Cela signifie qu'hier vous avez fait arrêter, comme un malfaiteur, un officier dont le seul tort est d'aimer votre fille et d'en être aimé, dont le seul crime est d'avoir cédé à ses instances pour se rendre auprès d'elle... Je viens en appeler du jugement du père à l'honneur du général. C'est moi, moi seule, entendez-vous, mon père, qui l'ai empêché de venir vous trouver pour vous demander ma main ; sans cela, dès hier, il se fût présenté chez vous, car il est trop honnête homme !...

— Honnête homme ! reprit le général en hochant tristement la tête.

— Oui, mon père, c'est un honnête homme, je l'estime, je l'aime et je l'aimerai toujours...

— Assez, mademoiselle, reprit sévèrement le général Didier, interrompant brusquement sa fille, retirez-vous. Je connais mes devoirs, et vous pouvez être certaine que je saurai les accomplir, quelque pénibles qu'ils soient. Avant que vingt-quatre heures se soient écoulées, vous me demanderez pardon de la sotte algarade que vous me faites en ce moment ; je vous pardonnerai, car aujourd'hui vous n'êtes pas dans votre bon sens.

— Oh ! vous me feriez devenir folle, s'écria Geneviève au comble de la surexcitation et versant un torrent de larmes.

— Au nom du ciel, monsieur, s'écria Madeleine, voulez-vous donc tuer votre fille ?

Le général Didier, comme la plupart des hommes qui ont affronté la mort dans les combats, était faible devant une femme. L'exclamation de Madeleine avait fait

vibrer dans son cœur la corde paternelle; il se repentit de sa dureté, se désola de l'état dans lequel il voyait sa chère Geneviève, et finit par implorer son pardon. La pauvre enfant sentit une larme brûlante tomber de la paupière du général sur sa main glacée, elle ne put tenir au spectacle de son père qui pleurait près d'elle, et l'embrassa tendrement.

Puis s'asseyant sur ses genoux, et de sa voix la plus douce :

— Pourquoi, bon père, lui dit-elle, toi qui aimes tant ton enfant, es-tu si méchant pour elle?... Veux-tu me promettre que tu feras ce que je voudrai... tiens, je te dirai tout.

— Il faut bien vouloir ce que tu veux. Parle donc, enfant.

— D'abord, il ne s'appelle pas Simon.

— Que me dis-tu là, Geneviève?

— La vérité, fit Madeleine.

— Il ne s'appelle pas Simon? reprit le général; de qui me parles-tu?... du commandant?...

— Allons, voilà que ton œil s'enflamme.

— Non, non, continue, je t'en prie.

— Il s'appelle Paul.

— L'homme que j'ai fait arrêter la nuit dernière?

— Paul, marquis de Vesne, mon père.

Le général se leva comme frappé par la foudre.

— Le marquis de Vesne! dis-tu... lui!... Mais alors, que signifie le nom de Simon?

— Je vais te le dire, père... Et la malheureuse Geneviève, aidée par Madeleine, raconta tout ce qu'elle pouvait dire de la vie de Paul, sa proscription, son arrivée à La Châtre-Langlin, l'incendie de la ferme.

Tout allait bien, la conviction du général sur la culpabilité du commandant était ébranlée; il lui semblait impossible que le descendant de l'illustre famille des marquis

de Vesne fût un misérable, un traître. Voulant connaître toute cette singulière histoire, il dit à sa fille :

— Mais tout cela ne m'explique pas comment il se fait que le marquis Paul de Vesne soit à l'heure qu'il est le commandant Simon, conscrit de l'an VIII, arrivé au corps comme jeune soldat. Le général se souvenait parfaitement des états de service qu'il avait eus le matin entre les mains.

C'était le passage difficile de l'histoire de Paul. Geneviève hésitait ; Madeleine l'encouragea à tout dire, à ne rien cacher. La fille du général raconta alors les terribles épisodes du vol dans le château de Jonquières, de la condamnation au bagne...

Lorsque Geneviève eut terminé, lorsqu'elle eut livré à son père le fatal secret de Paul, le général se leva, reconduisit sa fille jusqu'à sa chambre, et, l'embrassant avec tendresse :

— Mon enfant, lui dit-il, rentre chez toi ; j'ai besoin de réfléchir à tout ceci. Demain, sois-en sûre, tu me rendras justice, et tu me remercieras de ce que j'ai fait pour toi.

Le fidèle Tronchin revint le soir, espérant savoir quelques nouvelles. Introduit auprès des deux sœurs, il ne put rien leur annoncer et n'apprit rien lui-même sur le sort de son cher commandant.

Pendant ce temps, Paul, tombant sous le poids des émotions de la nuit précédente et de la fatigue, s'endormait dans son cachot, étonné de n'avoir pu être admis en la présence de son général.

Minuit sonnait à la cathédrale d'Augsbourg, quand un officier, accompagné d'un piquet d'escorte, arrêta son cheval, blanc d'écume, à la porte du Lech, et se fit reconnaître. Le pavé de la ville retentit bientôt sous les pieds des cavaliers, l'officier s'arrêta devant l'hôtel du gouverneur, puis tout rentra dans le plus profond silence.

TROISIEME PARTIE

I

CONDAMNATION SANS APPEL

Que devenaient cependant Martin et de Langlin, les héros de la trame si habilement ourdie autour du marquis de Vesne?

Martin sortit à la nuit tombante, et gagna le taudis de Van Graëb pour voir s'il n'y aurait pas moyen de mettre la main sur le coffre-fort du Hollandais; mais il arriva trop tard, les oiseaux étaient dénichés.

— Oh! oh! se dit-il, est-ce que ce Langlin serait venu dénicher les œufs? ceci passe la plaisanterie. Tâchons d'abord de quitter quelques heures la ville pour aller réclamer les cent mille florins de l'Autrichien, puis nous nous verrons entre quatre yeux, monsieur Simon Langlin et moi.

Là-dessus, il sortit, ferma doucement la porte de Van Graëb, et se dirigea vers les remparts pour essayer de passer. Mais la surprise de la nuit précédente avait donné l'éveil à la garnison; toutes les issues étaient gardées, de façon qu'il était fort dangereux de tenter l'entreprise. Martin le reconnut, et, renonçant à son projet, se dirigea vers la maison du fournisseur. L'explication fut satisfaisante et l'entrevue se passa sans orages.

Ainsi que l'avait fort bien observé Martin, le digne Hollandais avait le cuir dur et l'âme chevillée dans le corps, car le superbe coup de couteau que lui avait administré l'ex-forçat ne l'avait pas tué. Après être resté une demi-heure sans connaissance, étendu par terre, maître Van Graëb était revenu à lui. La perte de son sang l'avait fort affaibli; cependant il se sentit encore assez de force pour placer un mouchoir sur sa blessure, se soulever et se traîner jusqu'à la porte de sa maison. Là, il retomba sur le seuil, précisément à l'instant où un homme vêtu de l'habit militaire passait rapidement à côté de lui.

— Au nom de l'humanité! s'écria le malheureux d'une voix presque éteinte, qui que vous soyez, sauvez-moi!...

Le militaire, interpellé d'une façon si touchante, et voyant un pauvre diable couvert de sang, le prit en pitié.

— Oh! oh! dit-il, mon brave homme, vous me semblez bien malade. Qui donc vous a mis dans cet état?

Le Hollandais ne répondit pas directement à cette question de notre ami le sergent-major Tronchin, car c'était lui qui sortait de la ruelle. Van Graëb craignait trop le redoutable Martin pour oser l'accuser.

— Je vous conterai cela plus tard, dit-il à Tronchin; mais d'abord, aidez-moi, par grâce, à me faire panser.

— Je crois que le mieux est de vous mener à l'hôpital; c'est à deux pas d'ici. Je vais vous soutenir; pourrez-vous marcher ainsi quelques instants?

— Je le crois, je l'espère, dit Van Graëb faisant un effort pour se mettre sur son séant, aidé par Tronchin.

— Là... bien.

— Monsieur, prenez d'abord là, dans le coin, au-dessous de la cheminée, près d'un grand coffre noir, une petite boîte de fer, et donnez-la-moi.

Tronchin pénétra dans la chambre, trouva facilement

la précieuse cassette, la mit sous son bras et conduisit le blessé jusqu'à l'hôpital. Là, il le remit à l'officier de santé de service, plaça, selon son désir, la petite boîte sous l'oreiller de maître Van Graëb, et continua sa route en lui promettant de venir le voir le lendemain. Il tint parole en effet.

— Eh bien ! dit-il en le voyant la figure pâle, jaune et semblable à un vieux parchemin, comment cela va-t-il aujourd'hui ?

— Oh ! mieux, bien mieux, répondit le Hollandais, quoique je sois encore très-faible.

— Parbleu ! on le serait à moins. Mais qui donc vous a mis dans le triste état où je vous ai trouvé hier soir ?

— Si je vous le dis, me protégerez-vous ?

— Vous avez des ennemis ?

Le Hollandais hésita quelque temps avant de répondre.

— Est-ce que vous avez perdu votre langue ? reprit Tronchin. Oh ! si vous avez des secrets, je ne tiens pas à les connaître. Ainsi donc au revoir ; tâchez de vous guérir le plus vite possible, et quand vous aurez besoin de moi, venez à la caserne du 25^e, vous demanderez le sergent-major Tronchin.

Là-dessus, l'honnête ami du commandant s'apprêta à partir.

— Un instant, mon cher monsieur, dit Van Graëb, un instant, au nom du ciel ! J'ai bien besoin d'un ami, mon cher monsieur.

— Pourquoi faire ?

— J'ai des ennemis, vous l'avez deviné, et, une fois guéri, ils pourraient bien me jouer encore un vilain tour.

— Dénoncez-les ; on les coffrera, on les jugera, on les pendra s'il y a lieu, et tout sera dit.

— Oui, mais, si je le fais, ils se vengeront. C'est si facile d'accuser un pauvre homme qui ne songe qu'à ga-

gner honnêtement sa vie... Ils perdront le pauvre Van Graëb... Tenez, vous êtes un brave et digne homme, je vais vous raconter la chose. Il est venu deux hommes hier chez moi. Je fais un petit trafic, honnêtement, pour gagner mon existence; je vends et j'achète de vieux effets. Il paraît qu'ils avaient besoin d'uniformes de soldats français. Comme ils ne voulaient pas les payer, j'ai refusé de les donner; l'un d'eux s'est jeté sur moi avec son couteau, et...

— Je sais le reste... Tiens! se dit à lui-même Tronchin, frappé d'une idée subite, serais-je sur la trace de la trahison?... On nous a dit à la caserne que le premier détachement autrichien qui s'est présenté à la poterne était revêtu d'uniformes français. Tâchons de faire causer le Hollandais, ça devient intéressant.

On voit que maître Van Graëb n'était pas si sot. Prévoyant qu'on ferait des recherches pour découvrir ceux qui avaient introduit l'ennemi dans les murs d'Augsbourg, pensant que Martin, s'il venait à être arrêté, ne manquerait pas de mettre toute cette histoire sur son compte, il se hâtait de prendre les devants et de se donner un témoin à décharge.

— Savez-vous ce qu'ils voulaient faire des uniformes?

— Mon Dieu! non, répondit le fripier de l'air du monde le plus innocent.

— Et vous les reconnaîtriez facilement dans le cas où on vous les mettrait sous le nez?

La pensée de se trouver de nouveau face à face avec Martin fit frissonner le pauvre diable.

— Non, mon cher monsieur, non; ils s'étaient barbouillé le visage.

— Ah! bien, je comprends. Tenez, mon vieux, dit Tronchin, vous me revenez tout à fait. Si vous avez besoin de

moi, un mot, et j'accours; et, de votre côté, si j'ai besoin de vous...

—A la vie, à la mort! s'écria chaleureusement Van Graëb. Ils se quittèrent les meilleurs amis du monde.

Tronchin se réjouissait fort du hasard qui l'avait mis en contact avec le Hollandais; et cependant le digne sergent-major était loin de se douter du nom de celui qu'on accusait d'avoir voulu livrer Augsbourg.

Pendant ce temps le général Didier recevait des mains de l'aide de camp qu'il avait envoyé auprès de l'Empereur une réponse à son rapport.

Les ordres étaient formels relativement au commandant Simon. En marge, à l'encre rouge, de la main de l'Empereur, et d'une écriture presque illisible, il lut ces mots : *A fusiller dans les quarante-huit heures, par derrière, comme un lâche.*

L'arrêt était prononcé et irrévocable. Quelque habitude que le général eût de ces sortes d'exécutions, il ne put s'empêcher d'éprouver un vague sentiment de tristesse. Il lui semblait que, quelle que fût la passion violente de sa fille pour cet homme, cette passion ne pourrait résister aux preuves de son dernier crime, et il résolut d'avoir avec Geneviève un entretien décisif. Il la fit donc venir et l'attira sur ses genoux.

II

AFFECTION ET DEVOIR

— Ma chère Geneviève, lui dit-il en jouant avec ses beaux cheveux noirs, si j'ai dû malheureusement te laisser

quelquefois livrée à des mains étrangères, tu n'as jamais douté cependant, je pense, de l'affection que je te porte. Tu es l'image de ta pauvre mère, que j'ai tant aimée, tu me la rappelles, et la tendresse que j'avais pour elle s'est accrue pour toi de l'amour paternel, l'amour le plus réel et le plus durable. Tu ne peux donc penser que je sois assez barbare pour refuser ta main à l'homme que tu aimes, parce que cet homme a eu le malheur de naître dans une famille dont les opinions politiques sont diamétralement opposées aux miennes; parce que, à la suite d'une révolution, je me suis trouvé forcé de jouer vis-à-vis du chef de cette famille un rôle dont je ne déclinerais jamais la responsabilité.

— Oh! je le disais bien, moi, s'écria la pauvre Geneviève en embrassant son père et sentant son âme renaître à l'espérance, je le disais bien que vous étiez bon et généreux!

— En aurais-tu donc jamais douté, ma fille?

— Jamais, jamais, mon bon père! Et elle le couvrait de caresses.

— Attends, attends, avant de m'embrasser avec tant d'effusion, que je te fasse connaître le fond de ma pensée.

— Oui, mon père.

— Il est donc bien admis entre nous deux que je ne suis pas un père ridicule, barbare, et que s'il m'est possible de faire ce que tu désires, rien ne me retiendra. Le crois-tu?

— Je le crois, mon père.

— Très-bien. Maintenant si, tout cela posé, je viens te dire : Ma fille, l'homme dont tu veux prendre le nom, cet homme est le dernier des misérables!...

— Mon père! s'écria Geneviève, ce n'est pas pour Paul de Vesne, que vous dites cela?

— C'est pour celui que tu nommais hier le commandant Simon, et qu'aujourd'hui j'appelle, moi, un scélérat!

— On vous trompe, je vous le jure! Je le connais, je connais son cœur.

— Oh! Geneviève, je t'en prie, je t'en supplie, ne me force pas à te dévoiler les crimes de ce monstre!

— Ce monstre! lui, lui, Paull...

— Ne me force pas à te mettre sous les yeux des preuves terribles; ne me force pas à trahir les secrets de l'État.

— Ah! voilà le grand mot lâché, les secrets de l'État! C'est un conspirateur, n'est-ce pas? un royaliste, celui qui joue sa vie sur les champs de bataille, à côté de vous, pour l'honneur de la France!

— C'est un grand criminel; il a mérité la mort!...

— Condamné! à mort! lui! Paul? et pourquoi? et par qui? grand Dieu!

— Par l'Empereur, Geneviève.

— Mais enfin, quel est donc son crime? A-t-il conspiré? a-t-il fui devant l'ennemi? a-t-il...

— Il a fait plus que tout cela; il a trahi la France!

— Trahi la France!

— Il a voulu livrer cette ville aux Autrichiens.

— Mon père, ce que vous dites là, je vous défie de me le prouver...

— Lis donc, malheureuse, lis donc; tiens, tiens, sois son juge, puisque tu ne crois pas à la parole d'un père.

Le général, en prononçant ces derniers mots, mit sous les yeux de Geneviève toutes les pièces du procès. Il entra dans des détails circonstanciés sur l'effraction de son bureau, l'enlèvement de ses papiers, sur l'introduction des Autrichiens dans la ville au moyen de la passe soustraite dans son propre cabinet; malheureusement il ne parla pas du médaillon. Geneviève, fiévreuse, l'œil hagard, l'écoutait avidement. Lorsque son père termina son récit :

— C'est impossible! s'écria-t-elle, Paul est innocent!

Tout à coup Geneviève se tut, puis fixant sur son père ses deux grands yeux dilatés d'une façon sinistre :

— Écoutez, mon père, lui dit-elle, je vous connais trop, je vous sais trop honnête homme pour chercher à vouloir rompre, par des moyens extraordinaires, une union irrévocablement arrêtée dans mon cœur ; eh bien, croyez-en les instincts secrets d'une âme qui ne peut se tromper, il y a dans tout ceci une machination infernale dont vous aurez peut-être un jour la clef. Prenez garde, quand ce jour-là commencera à luire, prenez garde qu'il ne soit trop tard et pour lui, et pour moi, et pour vous...

En ce moment les yeux de Geneviève tombèrent sur la dépêche du major-général ; elle ne put d'abord lire les mots terribles tracés en marge et signés d'une seul N. avec paraphe, mais lorsqu'elle fut parvenue à les déchiffrer, elle poussa un grand cri, et tomba à la renverse.

Le général appela du secours, aida à la transporter dans sa chambre et la déposa sur son lit. Il fallut plus d'une heure avant qu'elle donnât signe de vie. Lorsqu'enfin, revenue de son évanouissement, la malheureuse jeune fille eut rappelé ses idées, elle se laissa retomber sur son lit, attirant près de ses lèvres l'oreille de sa sœur.

— Éloigne mon père, dit-elle, il le faut, nous n'avons pas un instant à perdre.

— Geneviève va mieux, général, dit Madeleine ; elle désire rester seule et se reposer.

Le gouverneur s'approcha du lit de sa fille.

— Mon père, lui dit-elle, demain vous verrez que je suis digne de vous.

— Vois si Tronchin est là, ma bonne sœur, dit Geneviève dès que le bruit des pas de son père eut cessé de se faire entendre dans le corridor.

— Et s'il y est ?

- Fais-le entrer ; tâche qu'on ne le voie pas.
- Que se passe-t-il donc, mon Dieu ?
- Sais-tu de quoi on accuse notre ami ? de trahison ; c'est lui qui a cherché à livrer, à vendre Augsbourg.
- Quelle infamie ! et ton père a pu croire ?...
- Et l'Empereur l'a condamné à mort !
- Grand Dieu !
- Demain, entends-tu bien, demain soir, à minuit, il doit être fusillé comme traître, sans jugement, sans appel.
- Qu'allons-nous faire ?
- Tu vas le savoir ; ma résolution est prise irrévocablement. Il nous faut toute notre énergie...
- Pauvre sœur ! résisteras-tu jamais à pareilles épreuves ?
- Oh ! je le sauverai ou je périrai avec lui... Va, Dieu me donnera le pouvoir de lutter jusqu'à la fin ; il ne m'abandonnera pas... Après-demain, ma sœur, si Paul a succombé...
- Eh bien ! reprit Madeleine haletante, les yeux fixés sur Geneviève, dont la voix ne trahissait plus la moindre émotion ; achève, tu me fais frémir...
- Après-demain, si Paul, mon fiancé, mon mari devant Dieu, a succombé... tu prieras pour moi, ma sœur.

En ce moment on frappa doucement à la porte de la chambre.

Tronchin était en effet sous la fenêtre, dans la ruelle ; on lui fit signe. Il pénétra dans l'hôtel et fut introduit par Madeleine dans la chambre de Geneviève.

.....

Le commandant de la place d'Augsbourg était un officier supérieur de la garnison. Le général lui communiqua une partie des ordres de l'Empereur et lui prescrivit d'en assurer l'exécution, en lui demandant d'abord sa parole de ne pas divulguer l'affaire dont il allait être chargé.

— Vous commanderez demain soir, à onze heures, un

piquet de douze hommes. Ils auront leurs cartouches. Vous les conduirez vous-même à la porte du Danube, porte la plus rapprochée de la prison de ville. A minuit, vous vous rendrez à la prison. Le geôlier vous remettra un prisonnier que vous ferez conduire, les yeux bandés, par deux hommes, jusqu'auprès du piquet. Vous vous avancerez alors vers le Lech jusqu'à un quart de lieue environ de la place, de façon qu'on ne puisse entendre les coups de feu. Une fois parvenu à un endroit convenable, vous ferez arrêter le piquet, vous vous approcherez du condamné, vous lui lirez, à la lueur de votre falot, la sentence qui le condamne...

— Mais ce condamné, général, ne puis-je savoir son nom ?

— C'est inutile aujourd'hui, monsieur; vous le saurez demain. J'ai des ordres formels du major-général et de Sa Majesté l'Empereur, je dois en assurer la stricte exécution... Lorsque la justice de l'Empereur sera satisfaite... vous me comprenez, n'est-ce pas?...

— Oui, mon général.

— Vous abandonnerez le corps au cours du Lech, et vous viendrez me rendre compte de votre mission...

L'officier sorti, le général rédigea lui-même la courte sentence qui devait être lue au condamné.

Paul de Vesne n'avait plus que vingt-quatre heures à vivre.

III

LA CLEF QUI OUVRE TOUTES LES PORTES

Le matin du jour où le malheureux Paul de Vesne, enveloppé dans un inextricable réseau d'intrigues, devait

mourir, son ami, le sergent-major Tronchin, se présentait à la prison de ville, et pénétrait dans les sombres couloirs de ce lieu de misère. En cet instant, le geôlier, le même avec qui nous avons fait connaissance, sortait de la chambre du faux commandant Simon.

Dès que Tronchin l'aperçut, il courut à lui et le prit par le bras :

— Mon brave, j'ai à vous parler, à vous seul, silence, et guidez-moi chez vous.

Le geôlier ne souffla mot, fit signe au sous-officier de le suivre, et le conduisit dans le très-modeste logement qu'il occupait avec les siens, au rez-de-chaussée.

Aussitôt qu'il se vit seul avec son homme, Tronchin ferma la porte en dedans, en retira la clef au grand ébahissement du geôlier, qui commença à trembler. Tronchin remarqua sa frayeur.

— Soyez sans inquiétude, mon ami, lui dit-il, si je prends la précaution de vous enfermer ainsi que moi, c'est tout simplement pour être sûr qu'on ne nous dérangera pas, et pour n'avoir pas à redouter d'oreilles indiscrètes. Ce que j'ai à vous confier ne doit être entendu que de vous et de Dieu.

Cette entrée en matière, si solennelle, effrayait visiblement le pauvre diable.

— Asseyons-nous, ajouta le sergent-major prenant une chaise de paille, et causons.

— Je vous écoute.

— Vous n'êtes pas mécontent de ce que j'ai fait il y a trois jours, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, mon cher monsieur, car non-seulement je n'ai pas été compromis...

— Mais vous avez reçu une gratification.

— Quoi ! vous savez ?...

— Oui ! Ainsi vous ne m'en voulez pas ?

— Bien au contraire, mon cher monsieur.

— Et vous avez pleine confiance en moi ?

— N'en doutez pas ! s'écria le geôlier.

— Il faut que vous me donniez une preuve de la confiance que je vous ai inspirée. Le voulez-vous ?

— Si ça ne doit pas me compromettre, je ne demande pas mieux.

— Voici ce dont il s'agit. Ce soir, à la nuit tombante, il faut que vous laissiez sortir pendant une heure de sa prison le commandant Simon.

— Impossible !

— Une heure ! seulement ! et le commandant reviendra se constituer prisonnier.

— Impossible, impossible ! répétait le geôlier.

— Je resterai à sa place, personne ne se doutera qu'il a quitté la prison.

— Impossible !

— Voyons, reprit Tronchin, si on s'aperçoit que vous avez violé votre consigne, qu'arrivera-t-il ?

— Vous me le demandez, vous, un militaire ?

— Vous tenez donc bien à votre place ? Combien vous rapporte-t-elle ?

— Mais dame ! quelque chose comme six cents francs, sans compter les petits profits.

— Et si on vous donnait, de la main à la main, quelque chose comme... comme dix mille florins ?...

— Ah ! vous m'en direz tant ! s'écria le porte-clefs parodiant, sans s'en douter, le mot célèbre d'une grande dame. Tronchin avait touché la corde sensible, il avait fait vibrer la partie musicale de ce cœur de geôlier. Cet homme lui appartenait, il n'était pas incorruptible.

— A six heures et demie très-précises je viendrai avec

armes et bagages, le commandant sortira, moi je resterai à sa place. En quittant sa prison, le commandant Simon vous remettra une boîte contenant en bel et bon or, ou en bon papier, la somme de dix mille florins.

— Parfaitement, se hâta de dire le geôlier, qui se voyait déjà riche.

— Ainsi, tout est bien convenu...

— Tout.

— Ah ! un mot encore, vous remettrez au commandant Simon une lettre que je vais lui écrire ici. Donnez-moi une plume et de l'encre.

Ceci fait, Tronchin partit et se dirigea vers la ruelle où l'attendait Madeleine.

Tronchin s'étant assuré que nul regard indiscret n'épiait ses démarches, se rapprocha de la croisée.

— Eh bien ! monsieur Tronchin ? dit une voix douce et tremblante.

— Dix mille florins, mademoiselle.

— Il les aura.

— Comment allez-vous faire, mademoiselle, pour avoir un pareil magot ?

— Ceci est mon affaire, répondit Madeleine. Attendez-moi au bout de la rue, dans cinq minutes je vous rejoins.

Tronchin se retira, et après avoir fait quelques pas dans la rue voisine, attendit en se promenant de long en large. Bientôt il vit passer près de lui une femme enveloppée dans une mante grise, et cette femme, en passant, lui dit tout bas :

— Venez !

Le sergent-major la suivit à distance, ainsi que cela avait été convenu.

Ce jour-là, monsieur de Langlin s'était levé assez tard ; il était dix heures et demie, et Son Excellence le fournisseur

se mettait à table, en face d'un bon déjeuner, lorsqu'un coup frappé assez fortement à la porte extérieure de la petite maison qu'il habitait seul retentit jusque dans la salle à manger.

— Qui diable vient me déranger? dit Simon. Allez voir, Jean.

Au bout de cinq minutes, Jean revint d'un air embarrassé.

— Eh bien! qu'est-ce?

— Monsieur, c'est une femme.

— Est-elle jolie, au moins?

— Monsieur, je n'ai pas pu la voir.

— Vous êtes un maladroit.

— Elle a un grand voile sur la figure.

— Allons, voyons, faites-la venir; il faut bien être aimable pour les femmes quand on est Français.

Un instant après, Jean introduisit une femme voilée, qui, debout, s'appuyant au dossier d'une chaise, attendit, muette et tremblante, que le valet fût parti. De Langlin fit signe au domestique de sortir, et se tournant vers l'inconnue :

— Vous avez désiré me parler immédiatement, madame, lui dit-il, que puis-je faire pour vous être agréable?

Sans répondre Madeleine leva lentement son voile. Son beau visage, pâle et défait, apparut aux regards stupéfaits de Simon.

— Que vois-je! s'écria-t-il, vous ici, chez moi! vous, Mad..., vous, mademoiselle Madeleine!

— Moi-même, monsieur.

— A quelle heureuse circonstance dois-je une aussi douce surprise?

— A une circonstance des plus malheureuses, monsieur.

De Langlin approcha un fauteuil, la jeune fille s'assit sans inviter le fournisseur à en faire autant.

— Maintenant, parlez, dit Simon.

— Monsieur, lui dit-elle, vous m'avez, il y a peu de jours, offert votre amitié...

— Mon amitié, mademoiselle, oh ! mieux encore...

Madeleine ne parut pas avoir entendu.

— Pour des raisons que je vous demande la permission de vous taire quelques heures encore, j'ai besoin, aujourd'hui même, d'une somme considérable, pouvez-vous et voulez-vous me la prêter ? Soyez, du reste, sans inquiétude sur cette somme, monsieur. Vous savez que ma famille avait quelque bien, et mon notaire vous fera toucher, quand vous le voudrez, les dix mille florins que je suis venue vous emprunter.

— Dix mille florins ! s'écria Simon ; c'est en effet beaucoup d'argent, et en réunissant tout ce que je possède, je ne sais s'il me serait possible en un jour...

— Vous avez du crédit à Augsbourg, monsieur.

— Je ne dis pas le contraire, mademoiselle, et si je pouvais espérer en retour quelque compensation, quelque reconnaissance...

— Je suis prête à vous faire un billet payable à vue, à Paris, chez la personne chargée de mes affaires.

— Je désirerais, mademoiselle, une autre garantie que celle dont vous me parlez.

— Quelle garantie puis-je donc vous donner, monsieur ?

— Une garantie d'une tout autre nature, hasarda timidement Simon.

— Je suis prête, si vous le voulez, à vous assurer deux fois la somme.

— Oh ! mademoiselle, s'écria Simon en jouant l'honnête homme offensé, qu'ai-je donc fait pour vous donner

de moi une aussi triste opinion ? Non, mademoiselle Madeleine, non, la proposition que vous me faites ne peut être acceptée que par un homme qui aurait le droit de se dire un jour votre époux.

— Eh bien ! soit, monsieur, dit résolument Madeleine, j'accepte le marché. Ce soir, j'aurai les dix mille florins. Je vous en ferai un reçu, et j'y joindrai la promesse de vous donner ma main ; je ne vous demande que trois mois pour m'habituer à l'idée de changer de position.

De Langlin voulut se jeter aux pieds de Madeleine, la jeune fille l'arrêta :

— Maintenant, monsieur, j'ose compter que vous joindrez au service du prêt des dix mille florins un autre service.

— Lequel ? oh ! parlez, parlez !...

— Pas maintenant, ce soir. Veuillez vous trouver, à six heures et demie précises, à quelques pas de la prison de ville ; je vous donnerai là mes dernières instructions. Il est nécessaire qu'avec vous se trouve...

Madeleine ne put achever sa phrase : la porte s'ouvrit brusquement et Jean annonça à haute et intelligible voix :

— Monsieur Martin !

— Imbécile ! s'écria le fournisseur.

Madeleine n'eut que le temps de ramener son voile sur son visage, Martin entra dans la salle à manger de Simon. En voyant une femme passer brusquement près de lui, il se rangea contre le mur, la jeune fille se précipita hors de cette maison fatale où elle venait, sur l'autel du dévouement, de faire un sacrifice tel qu'elle n'en avait jamais envisagé la possibilité. Elle rejoignit Tronchin et rentra à l'hôtel par la ruelle déserte.

IV

IN EXTREMIS

Les deux amis restèrent attablés. Il y eut un instant de silence magnifique, occasionné par l'action que Martin apportait dans la dégustation des meilleurs morceaux. On n'entendait que le jeu de ses mâchoires.

— Ah ! dit-il enfin après avoir dévoré la moitié d'un jambon et absorbé une bouteille de bon vin, ah ! ça va mieux !

— Vraiment ?

— Oui... Je tombais d'inanition.

— Eh bien ! maintenant que tu ne peux plus tomber que d'indigestion, parle, ça te reposera.

— Voici ce dont il s'agit, mon cher. Tu sais que dans le doux espoir d'accroître de cent mille florins notre petit magot, j'ai eu la bêtise d'introduire dans la ville ces niais d'Autrichiens qui n'ont pas su s'y maintenir.

— Eh bien, après ?

— Après, je veux aller me faire payer ; mais, pour arriver au quartier général autrichien, il faut d'abord sortir d'Augsbourg. Voici le moyen que j'ai trouvé pour y parvenir : aujourd'hui, tu te présentes chez le général Didier, mon maître, tu lui confies que dans un village voisin, il paraît se trouver un grand assortiment de blé, avoine, foin, ce que tu voudras ; tu lui demandes alors s'il n'aurait pas parmi ses domestiques un quidam intelligent, à qui il pourrait donner une passe et trois à quatre jours de liberté, attendu qu'il faut agir avec prudence. Il accepte, me désigne tout de suite, parce que je suis le seul de sa

maison capable de remplir cette mission difficile... et... le tour est joué. Comprends-tu ?

— Monsieur, dit Jean en entrant dans la salle à manger, voilà une lettre.

M. de Langlin prit le billet et l'ouvrit. Après l'avoir lu et relu, il le passa à son ami en lui disant :

— Tiens, voilà qui va modifier tes plans, ou du moins les retarder d'un jour.

Martin lut à haute voix ce qui suit :

« La brusque arrivée de votre domestique m'a empêchée de terminer ce que j'avais à vous dire. Il est *indispensable* que vous ameniez avec vous, ce soir, à six heures et demie, un de vos amis. Je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Tenez vos promesses, je saurai tenir les miennes. »

— C'est donc de ta belle, cette lettre ? dit Martin.

— Martin, reprit Simon, trêve de plaisanterie, ceci est une affaire fort sérieuse. Tu vois, d'après ce billet, que je dois mener un ami avec moi, ce soir, au rendez-vous qu'elle m'a donné. Cet ami, ce sera toi.

— Oh ! un instant, chéri, Martin ne s'embarque pas comme ça sans savoir où on le mène. Explique-moi d'abord ce dont il s'agit.

Forcé dans ses derniers retranchements, le fournisseur conta à son compagnon d'intrigue ce qui venait de lui arriver, en lui cachant toutefois le nom de la femme qui sortait de chez lui.

— C'est bien, dit Martin, j'irai. Ils se séparèrent.

La soirée de ce jour terrible pour le malheureux Paul de Vesne devait être fertile en événements. Au moment où six heures et demie sonnaient à l'horloge de la ville, presque tous les acteurs de notre drame étaient en action et diversement agités.

Tronchin se présentait à la prison, comme s'il était porteur d'un ordre du gouverneur. Le geôlier l'attendait près de la porte. Sans dire un mot, il l'introduisit avec le moins de bruit possible dans la chambre du commandant et les laissa ensemble.

Alors, pour la première fois, l'infortuné Paul apprit de quel crime il était accusé. Il n'en pouvait croire les preuves que lui donnait son ami. Alors encore il sut que le soir même, vers onze heures, on viendrait le prendre pour le mener à la mort, et à une mort ignominieuse. Cette idée d'être fusillé par derrière, comme un traître, fit bondir son cœur d'indignation. La conversation se fût prolongée longtemps, si Tronchin ne l'eût abrégée en mettant Paul au fait de ce qu'on attendait de lui, et en le forçant à opérer l'échange de leurs vêtements.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées, que Paul de Vesne, guidé par le geôlier, sortait de la prison avec l'uniforme de sergent-major.

— Major, lui dit avec affectation le porte-clefs, lorsqu'ils arrivèrent devant la sentinelle placée à l'extérieur, vous pouvez assurer le général que ses ordres à l'égard du prisonnier seront exécutés scrupuleusement.

La sentinelle ne remarqua pas que, sous prétexte de donner une poignée de main au faux sous-officier, le geôlier, si scrupuleux exécuteur de la consigne, recevait une petite boîte renfermant le prix de sa condescendance.

— Maintenant, pensa le brave homme en vérifiant le contenu de la boîte, dès qu'il fut chez lui, maintenant advenue que pourra, mes petits enfants auront du pain, et il courut cacher le magot dans sa pailleasse.

Une autre scène, plus compliquée, se jouait à la même heure, à quelques pas de là, dans la rue même.

Deux femmes voilées et dont il était impossible de dis-

tinguer même les tournures, tant elles étaient soigneusement enveloppées dans leurs mantes, s'approchèrent de deux hommes qui, placés à l'encoignure d'une maison, semblaient épier les démarches des rares passants. L'une des femmes, en les voyant, s'approcha et dit à Simon :

— Donnez votre bras à madame; dites à votre ami de vous suivre et allez où madame vous mènera; je ne tarderai pas à vous rejoindre, j'attends quelqu'un. Voici pour acquitter ma dette.

Elle lui remit deux papiers que Simon cacha soigneusement.

— Je connais cette voix, pensa Martin.

Bientôt les trois personnages mystérieux, marchant dans le plus profond silence, disparurent à l'angle de la rue.

Madeleine, restée seule pour attendre Paul, le vit déboucher de la prison quelques minutes après. Elle fut à sa rencontre, lui prit le bras, mit son doigt sur ses lèvres pour lui indiquer qu'il était prudent de se taire, et tous deux, suivant la même direction que le trio précédent, disparurent également dans l'ombre d'une nuit sombre, froide et pluvieuse.

Il existait à la fin de 1805, à Augsbourg, vers le centre de la ville, une petite chapelle dédiée à la Vierge, située au fond d'une rue assez solitaire.

A l'heure où se passait tout ce que nous venons de raconter, une faible lumière apparut aux vitraux de cette chapelle solitaire, et cette lumière se portait tantôt à droite, tantôt à gauche. Deux hommes se trouvaient sur les marches du maître-autel : l'un semblait tout disposer pour la célébration de l'office divin, mettant en place le livre des évangiles, les burettes et le surplis du chapelain; l'autre devait être le prêtre lui-même, car il revêtait les habits du sacerdoce.

Bientôt trois individus pénétrèrent dans la chapelle.

— Où diable nous mène-t-on ? dit tout bas Martin à son ami en se penchant à son oreille.

— Je n'en sais ma foi rien, répondit ce dernier.

— Nous voici dans une église. Dis donc, Simon, est-ce que tu te maries ce soir ? farceur !

— Je ne pense pas ; mais, ma parole, je ne comprends rien à tout ce qui nous arrive.

— Bah ! il n'y a pas grand danger avec deux femmes, car, dis donc, voici la tienne qui pénètre dans la chapelle ; elle n'est pas seule... Un soldat ! elle donne le bras à un soldat, qu'est-ce que cela veut dire ?

Simon tremblait de tous ses membres. La femme qui les avait guidés s'en aperçut.

— Soyez sans inquiétude, monsieur, lui dit-elle d'une voix faible dont le timbre frappa Martin d'étonnement, car il reconnut cette fois positivement la fille de son maître.

Dès lors, il prit le plus grand soin de se cacher la figure, que l'obscurité de la nuit n'avait pas encore permis à Madeleine de distinguer.

A ce moment, les deux derniers arrivants rejoignirent les trois premiers. Paul prit Geneviève par la main, s'approcha de l'autel, et le prêtre commença l'office des fiançailles, en présence de Simon et de Martin, chargés du rôle de témoins dans cette union *in extremis*.

— Le commandant ! murmura Martin à l'oreille de son ami. En voici bien d'une autre...

— Lui ! fit de Langlin tout hébété.

Le bon prêtre qui, persuadé par Tronchin, avait consenti, après beaucoup de difficultés, à unir, sans le consentement de son père, Geneviève Didier au marquis Paul de Vesne, tremblait d'être surpris et hâtait la cérémonie le plus possible. Son sacristain ne paraissait guère plus rassuré.

Geneviève répandait d'abondantes larmes qu'elle cherchait à dérober à son ami, prêt à devenir son époux. Elle songeait que dans quelques heures peut-être, cet homme, qu'elle aimait par-dessus tout, allait périr d'une mort cruelle et injuste.

Martin et Simon, se tenant plus en arrière du groupe principal, s'entretenaient à voix basse.

— Tu es un fier maladroît de m'avoir amené ici pour assister à cette jonglerie, disait Martin, sans respect pour le saint lieu dans lequel il se trouvait. Si l'une des deux petites me reconnaît, nous sommes flambés.

— Pourquoi cela ?

— Parbleu ! Madeleine t'écrit d'amener avec toi un ami, et c'est moi qui viens ; donc je suis ton ami, moi, moi le valet du père...

— Eh bien !

— Tu ne comprends pas, triple sot?...

De Langlin n'avait pas réfléchi à cette circonstance. Il avait préféré Martin à tout autre, parce qu'en cas de danger, Martin était l'homme qu'il lui fallait pour le défendre.

Il était près de huit heures du soir lorsque Paul de Vesne, donnant à sa femme le baiser de flâncailles et serrant la main de sa sœur Madeleine, franchit la porte de sa prison. Le geôlier était sur les épines en ne voyant pas revenir le commandant. Paul ne savait pas encore ce qu'il devait à Madeleine, et de quel prix la pauvre femme payait son union avec Geneviève. Ce fut Tronchin qui le lui apprit.

— Eh bien ! mon commandant, dit Tronchin dès qu'il l'aperçut, est-ce fait ?

— Oui, mon brave ami, Geneviève est maintenant la marquise de Vesne, la femme d'un condamné, et dans quelques heures la veuve d'un prétendu traître qui aura épuisé la coupe du malheur.

Le geôlier entra.

— Major, dit-il à Tronchin, dépêchez-vous; d'un moment à l'autre on peut venir, et je serais perdu.

— Un instant encore, reprit Paul; mon brave, donne-moi de quoi écrire, je ne veux pas quitter cette terre sans protester de mon innocence.

Le porte-clefs obéit.

Le marquis écrivit quelques lignes, et confia sa lettre à Tronchin. Les deux amis se jetèrent dans les bras l'un de l'autre; la porte de la maison s'ouvrit et se referma. Les deux femmes avaient regagné l'hôtel du général; Simon et Martin étaient rentrés chez le fournisseur.

— Enfin, les choses se sont bien passées! s'écria Martin. Les deux colombes n'ont pas tourné une seule fois le bec de notre côté; d'ailleurs, elles étaient tout en larmes. Ah ça! il paraît qu'on va occire ce pauvre chérubin de commandant... Eh bien! vrai, là, j'en suis fâché, car il ne m'a rien fait à moi, ce brave homme. As-tu entendu le nom que lui a donné le curé? Il paraît que c'est un marquis... Peste! me voilà au service de madame la marquise veuve...

— De Vesne.

— C'est dommage qu'on les sépare, ça faisait un beau couple. Le diable m'emporte, si je trouvais un moyen honnête de mettre au jour son innocence, sans nous compromettre tous les deux, je crois que je tenterais la chose.

— Eh! Martin, pas de bêtises!

— Certes, je ne suis pas assez sot pour risquer nos deux peaux afin de sauver la sienne; mais enfin, on a un cœur ou on n'en a pas; moi, ça me fait de la peine, voilà tout... Eh bien! voyons, essayons-nous de sauver le marquis? Il est encore temps, peut-être.

— Tu es fou!

— Bonsoir donc.

— Bonsoir.

Rentré chez lui, Simon put enfin lire ses deux précieux billets. L'un était une reconnaissance bien en règle des dix mille florins prêtés; l'autre contenait une promesse formelle de mariage pour l'époque convenue.

V

DERNIERS MOMENTS

Il était près de neuf heures. Un prêtre entra dans la chambre de Paul, lorsqu'une scène déchirante vint troubler le calme de l'hôtel du gouverneur. La porte du cabinet du général s'ouvrit brusquement, les deux sœurs parurent sur le seuil. Geneviève avait encore ses vêtements de mariée : sur sa tête, sa couronne blanche, — moins blanche que son triste visage; — à sa ceinture, le bouquet de fleurs d'oranger baigné de ses larmes; à son doigt, l'anneau nuptial. Madeleine la soutenait et l'aidait à marcher.

A la vue de cette apparition soudaine, le général Didier resta interdit. Il lui sembla qu'il était l'objet d'une vision.

— Mon père ! dit Geneviève la voix tressaillante, et se plaçant vis-à-vis de lui, mon père ! à quelle heure faites-vous assassiner mon mari ?

— Assassiner... ton mari... Que veux-tu dire, ma fille ?

— Je vous demande pour quelle heure vous avez ordonné le supplice du marquis de Vesne...

— Madeleine ! s'écria le pauvre père, croyant sa fille

devenue folle; Madeleine, qu'a donc ta sœur! Parle, parle! je tremble.

— Il est inutile, mon père, d'interpeller Madeleine; je vous fais une question bien simple et à laquelle il doit vous être facile de répondre. Oh! soyez sans inquiétude, j'ai toute ma raison... A quoi bon la folie à celle que la mort attend?

— Mais enfin, mon Dieu! que signifient ces paroles?... Madeleine, réponds-moi... suis-je dans mon bon sens moi-même?...

— Oh! vous n'êtes pas plus frappé de folie que moi, mon père, reprend Geneviève avec un sourire effrayant de pâleur, et vous n'êtes l'objet d'aucune hallucination... Vous voyez bien que je suis encore dans mes habits de mariée... Je viens d'épouser devant Dieu le marquis Paul de Vesne, condamné à mort par vous... L'heure de sa mort est proche, ce sera l'heure de la mienne, et je suis venue vous faire mes adieux, car je ne survivrai ni à sa honte ni à son injuste trépas.

Le général Didier était tellement stupéfait de tout ce qu'il voyait et entendait, que ses yeux se portaient, hargards, alternativement du visage effrayant de sa fille sur la figure blême et baignée de pleurs de Madeleine. Il ne pouvait se rendre compte de ce qui se passait.

— Général, dit Madeleine en faisant asseoir dans un fauteuil la malheureuse Geneviève, qu'avait jusqu'alors soutenue une énergie factice, ma sœur et moi nous sommes tellement convaincues de l'innocence du marquis de Vesne, que, malgré les indices qui semblent le condamner, nous n'avons pas hésité, elle à l'appeler son mari, moi à le nommer mon frère. Il y a une heure, un prêtre les a unis. Si vous en doutez, voyez cet anneau nuptial. Maintenant, général, votre fille ne vient pas vous deman-

der la grâce d'un malheureux injustement condamné par des lois militaires que nous ne connaissons pas ; elle vient vous dire... adieu... adieu pour toujours. La marquise de Vesne ne veut pas survivre à son époux.

Lorsque l'infortuné père eut enfin compris toute l'étendue du malheur qui le frappait dans la personne de sa fille, il fut saisi d'un tel accès de désespoir que les deux sœurs, malgré leur douleur cruelle, en furent émues. Le général allait, venait, prononçait des paroles incohérentes. C'était à craindre réellement pour sa raison.

Enfin sonnant brusquement un domestique :

— Mon aide de camp, s'écria-t-il, vite, qu'il vienne ; non, non, mon épée, mon chapeau, j'y vais moi-même ; suivez-moi, vous, Pierre, dites au chef de poste de m'envoyer deux hommes et un falot ; pas un instant à perdre ; mon Dieu, j'arriverai trop tard... Allez, mais allez donc... Madeleine, Madeleine, veille sur elle, mon enfant, au nom du ciel !...

En prononçant ces paroles incohérentes, il s'élança hors de son appartement, hors de l'hôtel. Geneviève perdit connaissance.

Le jeune marquis de Vesne avait été élevé dans des sentiments religieux. Aussi fut-ce avec une joie véritable qu'il vit entrer dans sa prison le digne ecclésiastique envoyé par ordre du gouverneur pour le préparer à la mort. C'était précisément celui qui, une demi-heure auparavant, l'avait uni à Geneviève à la chapelle de la Vierge. Il se mit à genoux devant le prêtre, se confessa, puis attendit avec courage l'heure fatale marquée pour son supplice. Cette heure fatale arriva bien vite.

Bientôt le commandant de place se présenta dans la prison, remit au geôlier un ordre du général gouverneur, et fut introduit auprès du condamné dont il serra affec-

dueusement la main. Sans prononcer une parole, il fit lire au marquis de Vesne les instructions dont il était porteur. Après en avoir pris connaissance, sans qu'un seul muscle de son visage dénotât en lui la moindre émotion, Paul les rendit à l'officier supérieur en lui disant :

— Je suis prêt, mon ami, faites votre devoir.

— Mon brave camarade, reprit en lui serrant de nouveau la main, le commandant de place, les larmes aux yeux, dans quelle bizarre intrigue avez-vous donc été enveloppé ?

— Je n'en sais rien, mon ami ; un sort fatal me poursuit ; j'ignorais ce matin encore la faute ridicule et infâme qui m'est imputée.

— On vous a donc dénoncé ?

— Je n'en sais pas davantage.

— Mais quel conseil de guerre vous a condamné ?

— Aucun.

— Quoi, vous n'avez pas eu de juges ?

— J'ai eu pour juge l'Empereur égaré par de faux rapports, émanant sans doute du général Didier, dont la bonne foi aura été surprise par d'ignobles dénonciations de gens intéressés à me perdre... Mais à quoi bon parler de tout cela ? Marchons, mon cher camarade, je suis prêt à mourir en chrétien et en soldat.

Il sortit alors, remit sa bourse au geôlier, donna quelques louis au chapelain pour qu'il les distribuât aux pauvres, et lui fit un service. Tout cela fut l'affaire d'un instant. Il suivit en silence le commandant chargé de son exécution, embrassa l'ecclésiastique et se plaça entre deux soldats qui l'attendaient à la porte de la prison de ville.

Une pluie fine et glacée tombait, mouillant les pavés des rues. Les rares réverbères, agités par le vent du nord, se balançaient en grinçant, éclairant de leurs lueurs douteuses les maisons voisines, silencieuses comme la tombe.

La prison n'était pas éloignée de la porte par où le condamné devait se rendre dans la campagne. En arrivant au rempart, le commandant de place précéda les trois hommes, fit ouvrir une poterne, et le fossé franchi, le pont-levis fut immédiatement relevé.

Sur le chemin couvert, non loin de la contrescarpe de la demi-lune qui protégeait de ce côté la tenaille du corps de place, était rangé un peloton de dix hommes, commandé par un sergent.

Ce peloton, l'arme au pied, attendait en silence le condamné. Les fusils étaient chargés. Le caporal tenait à la main un falot.

Le commandant de place fit un signe au sergent, indiqua à voix basse au porte-falot le chemin qu'il devait suivre, et la petite troupe se mit en marche, se dirigeant vers les rives du Lech, dont les eaux transparentes commençaient à scintiller au loin.

Paul marchait la tête basse, songeant à Geneviève, à sa sœur Madeleine, se demandant à quelle triste fatalité il devait une série d'infortunes aboutissant à une mort ignominieuse. Puis, ses idées s'élevant vers le ciel, il détachait sa pensée de cette terre, en songeant que dans quelques minutes, il aurait rejoint sa mère et son noble père.

Il priait.

Après un quart d'heure de marche, le peloton atteignit les rives du Lech.

— Halte! commanda l'officier.

Puis il prit doucement le marquis par le bras, le conduisit un peu plus loin, et lorsqu'il crut ne pouvoir être entendu :

— Mon cher Simon, lui dit-il, avez-vous quelque recommandation à me faire, quelque chose à me demander ? Je serais si heureux, dans ce moment solennel, d'être utile

à un brave ! Car je vous estime : je ne crois pas à ce dont on vous accuse.

— Oh ! merci, merci, mon ami ! vous me faites, en me parlant ainsi, un bien que je voudrais pouvoir reconnaître... Non certes, je ne suis pas coupable... coupable de trahison contre la France, contre mon pays.

— C'est absurde, je le soutenais il n'y a pas une heure encore au général Didier.

— Quoi, vraiment, vous avez osé ?...

— Parbleu, le général n'était pas content, il prétendait que mes paroles étaient offensantes pour l'Empereur. Que sais-je, moi ? Je lui ai affirmé que ceux qui vous ont connu, qui vous ont vu à l'œuvre sur le champ de bataille, n'y croiraient pas plus que moi.

— C'est bien, c'est très-bien de votre part, mon ami... Tenez, il faut que je vous embrasse...

— Simon, dit l'officier baissant encore la voix, vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être coupable de l'action qu'on vous impute ; il y a trop longtemps que je vous connais pour avoir le moindre doute à cet égard. Un jour ou l'autre votre innocence sera reconnue, et alors ceux qui vous auront fait condamner auront un terrible compte à rendre là-haut...

— Vous avez raison, mon ami.

— Écoutez-moi, le temps presse. Vous êtes homme d'honneur, je veux vous sauver...

— Mais les ordres formels de Sa Majesté...

— Eh bien ! je les braverai, s'il le faut, pour sauver un innocent... La nuit est noire, j'é vais placer le peloton qui doit tirer sur vous un peu loin ; je vous ferai mettre à genoux sur la berge du Lech ; vous savez nager, n'est-il pas vrai ?

— Je sais nager...

— Mes ordres portent de jeter votre corps dans la rivière et de l'abandonner au courant après l'exécution... Au moment où je prononcerai le commandement de joue, laissez-vous tomber dans l'eau, le bruit de votre chute ne sera pas entendu, car au même moment je dirai feu, et les coups de fusil le couvriront. Gagnez alors au large, et à la grâce de Dieu... Vous me garderez le secret...

Paul sourit tristement.

— Merci, mon ami, mais ce que vous me proposez est impossible, que mon sort s'accomplisse... La vie, d'ailleurs, est un fardeau que je ne pourrais supporter dans les conditions nouvelles qui me seraient faites. Suivez vos instructions... Adieu, adieu donc, mon ami, et que le ciel acquitte un jour ma reconnaissance !

— Commandant, s'écria tout à coup le chef du peloton chargé de l'exécution, j'entends le bruit du galop d'un cheval qui se dirige de notre côté, que faut-il faire ?

— Votre devoir, reprit avec calme Paul de Vesne, allons, adieu, mon ami, adieu pour toujours, et vous autres, visez bien ; soyez tranquilles, je saurai regarder la mort avec courage.

L'officier, les larmes dans les yeux, serra la main du marquis, se rapprocha du peloton et fit le commandement d'apprêter les armes...

Le galop du cheval s'entendait distinctement...

VI

LE MARQUIS DE VESNE

Nous avons laissé le général Didier se précipitant à moitié fou hors de son cabinet. On se doute des inten-

tions qui l'animait : sauver son gendre, s'il en était temps encore. Mais, hélas ! le temps avait marché, l'heure du supplice de Paul avançait rapidement.

Sur l'escalier, il rencontra Tronchin qui lui remit la lettre du commandant. Le général la décacheta et lut ce qui suit :

« Mon général, il doit être permis au moins, à un condamné auquel on n'a pas même laissé le soin de se défendre, de protester de son innocence, au moment où il va mourir. Je vous le dis donc ici, à la face du ciel et de la terre, devant Dieu : le crime odieux de trahison, pour lequel je meurs, n'a jamais été commis par moi. Adieu, mon général, puisse mon sang ne pas retomber sur les vrais coupables, non plus que sur votre tête ! Je vous pardonne, veillez sur la veuve que je laisse.

» Lorsque vous recevrez cette lettre, j'aurai cessé d'exister. »

— Grand Dieu ! pensa le malheureux gouverneur, cet homme dirait-il vrai ? Ce ne sont pas là les paroles suprêmes d'un coupable ?...

La dernière phrase le terrifia.

— Il sera trop tard !...

On lui amena son cheval ; il sauta en selle, et piqua des deux, s'élançant dans la direction qu'on lui avait indiquée. Mais à peine eut-il fait cinq à six cents pas que l'obscurité ne lui permit plus de reconnaître la route. Désespéré, ne sachant comment faire, il prêtait l'oreille, et croyait au moindre bruit entendre la décharge fatale. Tout à coup, une lueur faible et vacillante se fit apercevoir à un quart de lieue environ de l'endroit où il s'était arrêté cherchant à s'orienter. Il se dirigea à fond de train droit sur la lumière : c'était celle du falot que portait avec lui le pelo-

ton chargé de fusiller le commandant. En moins de deux minutes le général se trouva à vingt pas de ce peloton.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria-t-il en entendant le commandement de : « Joue ! » Arrêtez, au nom de l'Empereur !

— Qui vive ? lui répondit un des soldats en le couchant en joue.

— Le général Didier, gouverneur d'Augsbourg ! reprit vivement le gouverneur.

Les armes s'abaissèrent, le commandant de place se précipita au-devant du général.

— Pas d'exécution, pas d'exécution ! se hâta de dire ce dernier ; ramenez le condamné à la prison.

— A qui dois-je la faveur d'une grâce ou d'un sursis ? demanda Paul de Vesne en s'avançant froid et calme vers le gouverneur.

— Vous le saurez tout à l'heure, monsieur.

Paul reprit le chemin d'Augsbourg, le général précéda le peloton, s'arrêta à la prison, fit reconduire son cheval à l'hôtel, après avoir écrit deux mots à sa fille, puis il attendit le retour du prisonnier.

Minuit sonnait quand Paul fut réintégré dans la triste chambre d'où il était parti une demi-heure auparavant, croyant bien ne plus revoir la ville d'Augsbourg. Mais il fut bien étonné d'y trouver le général Didier, assis sur une chaise de paille, et relisant la lettre de Paul à la lueur d'une chandelle de résine.

— Monsieur le marquis de Vesne, dit à demi-voix et d'un ton sévère le général Didier à Paul, vous avez épousé ma fille malgré moi...

— Mon général...

— Ne m'interrompez pas, monsieur, c'est inutile, je connais votre histoire. Vous avez su vous faire aimer d'une jeune personne que j'ai eu le tort de laisser seule à la cam-

pagne. A l'aide du sentiment que vous lui avez inspiré vous vous êtes introduit frauduleusement dans mon château pour voler...

— Général, ce que vous dites là est une infamie.

— Silence, encore une fois, monsieur; laissez-moi achever. Vous avez été condamné au bagne; et, par un hasard inouï, vous avez pu échapper au juste châtiment que les tribunaux vous avaient infligé...

Paul dévorait son frein; il se contint cependant, croisa les bras et attendit la fin de ce singulier réquisitoire.

— Depuis, vous êtes arrivé à un grade élevé dans notre armée. Profitant de votre nouvelle position, vous avez introduit les ennemis de la France dans cette ville, après avoir dérobé chez moi des papiers précieux. L'Empereur a ordonné un supplice exceptionnel et secret, pour vous punir et sauver l'honneur de l'uniforme. Vous ne pouvez croire, monsieur, qu'en vous arrachant à une mort infamante, j'aie eu l'intention de vous sauver la vie; mais le mari de ma fille ne pouvait périr déshonoré. Votre véritable nom n'est encore connu de personne ici, monsieur; voici ce que j'exige de vous...

Le général fit une pause; Paul n'ouvrit pas la bouche, ne sourcilla pas.

— Voici des pistolets. Je vais me retirer. Dès que je serai parti, vous vous ferez sauter la cervelle. Le commandant Simon mort, l'honneur de monsieur Paul de Vesne est à l'abri de tout soupçon.

Paul ne répondit rien.

— J'attends que vous m'exprimiez vos intentions, monsieur.

— Mon général, dit alors le jeune homme avec le plus grand calme, je ne ferai pas ce que vous exigez de moi.

— Seriez-vous un lâche, monsieur?

Paul sourit tristement.

— J'ai vingt fois prouvé le contraire; mais je refuse de me tuer parce que ce serait précisément commettre une lâcheté, ce serait m'avouer coupable. Or, je ne suis pas coupable, je vous l'ai écrit dans cette lettre que vous lisiez quand je suis entré. Je ne sais encore trop sur quoi vous basez les preuves d'un crime dont je n'aurais pas même dû être soupçonné.

— Mais enfin, monsieur, ce vol dans le château de Jonquières, cette condamnation au bagne?...

— Je puis aujourd'hui, mon général, vous dire toute la vérité à cet égard, si vous daignez m'entendre.

— Parlez, monsieur.

Paul raconta comment les choses s'étaient passées quelques années auparavant. Son récit fut simple, court, et parut ébranler la conviction du général.

— Pouvez-vous maintenant, ajouta le général, m'expliquer comment il se fait que le jour où vous vous êtes introduit chez ma fille, la porte de mon cabinet ait été brisée, la serrure de mon bureau forcée, le mot d'ordre, une passe destinée à mon aide de camp et des papiers volés... comment la dragonne de votre épée s'est trouvée sur mon tapis...

— Rien de plus simple, mon général. Au moment où madame de Vesne...

Le général fit un mouvement, Paul reprit avec fermeté:

— Au moment où madame de Vesne et moi nous fûmes surpris par vous, un homme vint, au nom de votre fille, me prendre par la main pour me faire évader.

— Cet homme, quel est-il?

— Je l'ignore.

— Pourriez-vous le reconnaître?

— Je n'ai pu l'entrevoir, nous étions sans lumière.

— C'est singulier... Continuez.

— Il me guida à tâtons jusqu'à une pièce peu élevée au-dessus du sol et dont la porte était ouverte, m'engagea à sauter par la fenêtre, prit mon épée de crainte qu'elle m'embarrassât, et me la remit quand je fus dans la rue. Je ne m'aperçus pas que le gland de ma dragonne manquait à la poignée.

— Cette histoire me semblerait peut-être assez vraisemblable, si vous n'aviez pas laissé sur la table même où je travaille un certain médaillon...

— Je ne sais de quel médaillon vous voulez parler, mon général.

— De celui-ci, monsieur, dit le gouverneur, présentant à Paul le portrait de Geneviève.

— Je le vois pour la première fois.

— Tournez-le, monsieur, et lisez.

— Grand Dieu ! s'écria le marquis, le portrait de Geneviève, celui qu'elle mit dans ma ceinture...

— Ah ! vous le reconnaissez enfin, monsieur.

— Vous vous trompez, mon général ; car, sur l'honneur, ce médaillon, je ne l'ai jamais possédé.

— Mais vraiment, monsieur, ceci est une énigme perpétuelle.

— Que voulez-vous, mon général ? vous me demandez la vérité, je ne puis vous dire que la vérité.

Paul raconta encore au général comment le médaillon était resté aux mains du jeune soldat qu'il avait remplacé au régiment tandis que le militaire se rendait au bagne.

Le général Didier avait de la peine à suivre l'enchaînement de ce tissu d'invéraisemblances. Il réfléchit un instant.

— Voyons, dit-il enfin à Paul, si ce que vous prétendez est vrai, le forçat qui a pris votre place au bagne est ici,

à Augsbourg, c'est le véritable coupable. Pourriez-vous le reconnaître ?

— J'en doute.

— Il faut cependant que j'arrive à prouver votre innocence. Les ordres de l'Empereur sont tellement formels, qu'en y contrevenant vingt-quatre heures, je m'expose moi-même...

— Il fallait, mon général, laisser achever le sacrifice.

— Et votre femme, monsieur, et ma fille ?

— C'est vrai !

— Il me vient une idée. Pour que ce médaillon ait été laissé sur ma table, il faut que votre homme du bagne soit le même que celui par lequel vous avez été guidé.

— C'est juste.

— Il était donc déjà dans l'hôtel... et par conséquent..

— Mais, mon général, ce soir-là, et à cette même heure, votre hôtel était plein de monde.

— C'est vrai, je n'y songeais plus. Oh ! le misérable est un habile coquin.

On voit qu'encore un peu le général Didier touchait au but. Maître Martin, qui soupait chez monsieur de Langlin, comme nous l'avons dit, ne se doutait guère du danger qui le menaçait.

— Monsieur de Vesne, reprit le général, les explications que vous venez de me donner me font penser que dans ces deux malheureuses circonstances de votre vie vous avez été plus à plaindre qu'à blâmer. Moi et les miens nous avons fait le mal, c'est à nous de le réparer. Je ne puis vous donner encore votre liberté, mais je puis adoucir les rigueurs de votre prison. L'Empereur n'est pas loin d'Augsbourg ; il marche sur Ulm. Demain je me rendrai à son grand quartier général. Je lui expliquerai les faits, et nous chercherons ensemble à découvrir les vrais cou-

pables. M'en voulez-vous encore, monsieur le marquis?

Et le général tendit la main à son gendre.

— Oh ! général, s'écria Paul, en se précipitant vers lui.

— Appelez-moi votre père, commandant.

C'était la première fois que le gouverneur donnait à Paul le titre qui lui rappelait son grade dans l'armée.

— En attendant mon retour, ajouta M. Didier, vous resterez ici ; ma fille viendra vous voir avec sa sœur. Adieu, commandant, à bientôt, j'espère, et pour ne plus nous quitter... Le général serra affectueusement la main de Paul.

— Un mot encore, fit-il en revenant sur ses pas. Est-il vrai que vous ayez combattu à la tête du 25^e de ligne, dans la nuit où Augsburg a failli être enlevé par surprise?

— C'est la vérité, mon général.

— Mais comment avez-vous pu ouvrir votre prison?

— J'ai profité de ce que le poste avait évacué la prison.

— J'avais bien vu dans un des rapports qui m'ont été faits, que le commandant Simon s'était conduit avec sa bravoure ordinaire ; mais cette circonstance, loin de militer en votre faveur, m'avait au contraire persuadé de plus en plus de votre culpabilité. Je croyais que vous aviez voulu donner le change...

Il était plus de trois heures du matin quand il rentra chez lui, et cependant Madeleine et Geneviève ne dormaient pas encore.

VII

LE PLUS COQUIN DES DEUX N'EST PAS CELUI QU'ON PENSE

Grâce à la longue conversation qu'il avait eue avec Paul de Vesne, le général était à peu près convaincu de l'inno-

cence du jeune marquis. Toutefois, ne voulant pas agir à la légère et tomber d'un excès dans l'autre, il ne fut pas fâché de savoir de sa fille même ce qu'il y avait de vrai dans cette histoire singulière du médaillon.

Le général, voyant de la lumière dans la chambre de Geneviève, frappa doucement à la porte. Madeleine vint lui ouvrir. Le pauvre père trouva sa fille dans un état d'exaltation et de bonheur qui furent sa récompense. Geneviève se jeta impétueusement à son cou.

— Vous m'avez rendu la vie, dit-elle.

— Dieu merci ! je suis arrivé à temps pour le sauver. Tu as raison, ma bonne Geneviève, je le crois innocent ; tu m'as empêché, par ton énergie, de commettre une action coupable, ton père vient t'en remercier.

A ces mots les deux jeunes filles fondirent en larmes.

— Allons, mes enfants, calmez-vous. Demain j'irai moi-même trouver l'Empereur... A propos, Geneviève, quel est ce médaillon ? Je l'ai trouvé dans mon cabinet, c'est probablement toi qui l'y as oublié.

Geneviève prit le médaillon, mais elle ne l'eut pas plutôt reconnu, qu'elle poussa un cri.

— Ce médaillon, dit-elle, mon père, vous l'avez trouvé dans votre cabinet ? Comment cela ? c'est impossible. Ce médaillon, Madeleine, tu sais, je l'avais mis dans la ceinture de Paul, quand nous l'avons été trouver à l'auberge de la route de Châteauroux.

— Alors, il lui appartient.

— Jamais il ne l'a eu entre les mains. En changeant de vêtements avec ce soldat qui préféra le bain à la guerre et quelques pièces d'or à la liberté, mon mari lui remit la ceinture et tout ce qu'elle contenait. Je ne puis donc comprendre comment il se fait qu'aujourd'hui ce portrait se soit trouvé chez vous.

Les deux récits étaient si identiques qu'après cette épreuve décisive, il n'y avait plus moyen de douter de la véracité de Paul.

— Il faut que l'homme aux mains de qui ce médaillon a été remis par Paul soit ici.

— A moins, cependant, reprit Madeleine, qu'il ne l'ait donné, vendu, prêté à quelqu'un.

— C'est juste, fit le général... Pourquoi, Geneviève, ne m'as-tu pas, dans ton récit, parlé du médaillon ?...

Geneviève cacha sa tête sur la poitrine du général.

— Allons, séchez vos beaux yeux, méchante enfant, ajouta gaiement le bon père. Faisons la paix. Pardonnez-moi les chagrins que je vous ai causés, madame la marquise. A propos, Geneviève, sais-tu qu'il est fort bien, ton mari : bel homme, s'exprimant avec une facilité et une convenance...

— N'est-il pas vrai, mon père ? s'écria la douce enfant, le front rayonnant de joie, le cœur plein d'amour.

— Nous en ferons un colonel.

Le général Didier se retira dans sa chambre, laissant ses deux enfants plus calmes. Avant de se coucher, il fit venir Martin et lui donna l'ordre de tout préparer pour son départ le lendemain même, sur les deux heures de l'après-midi. Maître Martin ne souffla mot ; mais comme ce projet dérangeait les siens, il décida dans sa sagesse qu'il n'accompagnerait pas son maître.

A cinq heures du matin, l'ex-forgeron se dirigeait vers la maison de son ami qu'il fit réveiller par Jean.

— Ah ça ! quelle démangeaison as-tu de me déranger ainsi à toute heure du jour et de la nuit ? s'écria Simon de mauvaise humeur.

— Une affaire pressée, cher ami : il y a eu du nouveau cette nuit.

— Quoi donc encore ?

— Ton homme n'est pas mort.

— Bah ! comment ça !

— Le général l'a sauvé. Tu as fait un joli coup en le mariant à sa belle. La fille a été trouver le père et a obtenu sa grâce.

— Tant pis.

— Maintenant, il s'agit d'autre chose. Tu vas te lever et courir chez le gouverneur.

— Es-tu fou ? à cette heure ?

— Il part dans l'après-midi pour se rendre au quartier impérial.

— Eh bien, qu'est-ce que ça nous fait ? laisse-le partir.

— Oui, s'il s'en allait tout seul ; mais il veut m'emmener, et comme ça dérange mes projets, je ne tiens pas à le suivre. Il est donc indispensable que tu le voies ce matin même et que tu le décides à me confier la mission que tu sais.

— Ah ! très-bien, je comprends. Allons, soit, je tâcherai de voir le général Didier.

Simon s'habilla et sortit vers dix heures du matin pour aller à l'hôtel du gouverneur ; mais il ne se doutait pas de ce qu'il allait voir en route. Pour se rendre chez le général, il devait forcément passer devant l'hôpital de la ville. Au moment où il se trouvait en face de cet établissement, il leva machinalement la tête. Quel fut son étonnement, son effroi, lorsqu'à une des fenêtres il aperçut et reconnut, braqués sur lui, les deux yeux fauves de maître Van Graëb...

— Le fripier !... dit-il tout bas, comment, ce gueux-là n'est donc pas mort ? Il chercha à cacher son visage pour n'être pas reconnu ; mais il vit bien qu'il était trop tard. Van Graëb ne pouvait s'être trompé, car lui-même se retira brusquement de la croisée.

Simon continua son chemin d'un air fort préoccupé.

— Diable! pensait-il, puisque ce damné Hollandais n'est pas défunt, il faut aviser.

Tout à coup il s'arrêta comme frappé d'une idée lumineuse, revint sur ses pas et entra résolument dans la cour de l'hôpital. Il se fit désigner la salle où était le fripier et se présenta audacieusement à lui. Van Graëb, en l'apercevant, devint blanc comme un linge.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir? dit le fournisseur au Hollandais.

Ce dernier tremblait de tous ses membres et n'avait pas la force de répondre. C'était la première fois que Simon faisait peur à quelqu'un; il en fut presque flatté.

— Remettez-vous, mon cher monsieur Van Graëb, et causons amicalement.

— Mon voleur, mon assassin, murmurait tout bas le malheureux fripier dont les dents claquaient et qui de l'œil cherchait un refuge.

— Mon cher monsieur Van Graëb, dit à mi-voix de Langlin lorsqu'il se fut bien assuré qu'on ne pouvait l'entendre, je suis plus votre ami que vous ne pensez, et vous avez tort de vous méfier de moi. L'homme dont vous devez redouter les actions est autant, et plus peut-être, mon ennemi que le vôtre. Nous avons tous deux le même intérêt à nous liguer contre lui. Vous voyez que je suis franc avec vous, et je vais vous prouver ce que j'avance, si vous voulez, à votre tour, me montrer un peu de la confiance dont je suis prêt à vous donner toute espèce de garantie.

Le fripier ne paraissait pas convaincu.

— Je comprends fort bien que vous soyez en méfiance après les deux scènes dont je me suis trouvé le témoin malgré moi.

— Bonté du ciel, reprit le fugitif, malgré vous! Et mes vingt mille florins?

— Mais, écoutez-moi...

— Je vous écoute.

— Imaginez-vous qu'après avoir, grâce à vous, introduit dans la ville les Autrichiens, après avoir été reçu à votre place par le général, cet homme va se rendre aujourd'hui à son quartier général pour réclamer en votre nom les cent mille florins.

— Est-il Dieu possible ! Il m'assassine de nouveau, il me vole, il me...

— Calmez-vous. Il a obtenu une mission du général Didier, pour sortir d'Augsbourg, et si vous ne pouvez le devancer, il palpera la somme.

— Mais comment voulez-vous que je fasse pour l'en empêcher ?

— Faites prévenir le général autrichien que l'homme qui est venu de votre part n'est qu'un espion français, qu'il faut faire fusiller au plus vite. Faites-lui dire que c'est par ordre du général gouverneur, dont il est le domestique, qu'il a agi, après avoir cherché à vous tuer ; que ses soldats ont été attirés dans un guet-apens et qu'enfin les Français étaient prêts à les recevoir...

— Mais le général connaît mon écriture.

— Il ne connaît pas la mienne.

— Écrivez donc.

Le fournisseur obéit, et signa sa lettre en imitant le paraphe du général Didier, qu'il connaissait parfaitement ; il la donna ensuite au fripier en lui disant :

— Vous comprenez maintenant, mon cher monsieur Van Graëb, où cela mène notre homme.

— Je comprends, répondit avec un clignement de l'œil le Hollandais, en passant par un geste rapide son index autour du cou.

— Et mes dix mille florins ?...

— Je vous les apporterai demain matin.

— J'y compte.

La chose faite, Langlin se rendit chez le gouverneur, où il obtint pour Martin le congé que celui-ci désirait.

Le brave Tronchin avait passé une triste nuit. Ayant quitté la prison après le départ de son cher commandant, il ignorait complètement ce qui était advenu.

De grand matin il fut sur pied et se dirigea vers la prison. Le porte-clefs apprit avec la joie la plus vive au sergent-major que Paul n'avait pas été fusillé, qu'il était réintégré dans sa prison, et qu'il avait eu avec le gouverneur une conversation des plus longues.

Tronchin se précipita dans la chambre du jeune marquis. Tous deux se tinrent quelque temps embrassés. L'ancien gendarme pleurait comme un enfant.

Paul n'avait rien de caché pour son ami ; il lui raconta donc tout ce qui s'était passé, son entretien avec le gouverneur et l'histoire inexplicable du médaillon.

Tronchin, on se le rappelle, avait quelque soupçon à l'endroit du fripier Van Graëb. Il se persuadait que cet homme n'était pas complètement étranger à la trahison, qu'il connaissait les masques et avait intérêt à ne pas les dévoiler. Il espérait, soit par la ruse, soit par la crainte, l'amener à lui confier le nom de ses assassins.

— Mon commandant, dit-il à Paul en lui serrant les deux mains, il faut que je vous quitte.

— Déjà ! mon brave Tronchin.

— Oui. D'ailleurs, vous ne manquerez pas de visites aujourd'hui ; je connais deux dames qui ne seront pas longtemps, sans doute, avant de prendre le chemin de la prison. Votre chambre va leur paraître un palais. Et puis, moi, j'ai des affaires.

Il sortit en disant ces mots, et gagna rapidement l'hô-

pital. Par malheur, depuis sa visite à l'intéressant Van Graëb, ce dernier en avait reçu, le matin même, une que nous avons fait connaître, et qui modifiait entièrement les dispositions qu'il aurait pu montrer à Tronchin. Aussi toute la diplomatie de Tronchin échoua devant la résolution bien prise par le fripier de ne rien faire connaître de sa mystérieuse histoire. Il trouvait déjà que dans la première visite du sergent-major il en avait trop dit. Mais alors il avait intérêt à se ménager un protecteur; aujourd'hui, il ne songeait plus qu'à gagner du temps. Dans quelques heures, selon ses calculs, son redoutable ennemi Martin serait bel et bien pendu; une fois débarrassé de celui-là, il ne craignait plus grand'chose.

La visite de Tronchin à l'hôpital fut longue, mais inutile. Il sortit en maudissant le fripier, et sans en savoir plus qu'à son entrée.

Une heure après, Van Graëb quittait l'hôpital.

VIII

CE PAUVRE MARTIN

Ce même jour, deux hommes quittèrent à peu près à la même heure la ville d'Augsbourg. L'un avec un certain appareil, avec une escorte de cavaliers et deux officiers à cheval près de lui, l'autre à pied et le plus modestement du monde.

Le premier, on le devine, était le général gouverneur, le second maître Martin.

Suivons d'abord ce dernier.

Martin, quelques écus en poche, une passe bien en règle dans la main, se présenta vers les trois heures de l'après-midi, au poste du bastion du Danube dont il franchit la poterne sans difficulté.

Il fit trois lieues sans rencontrer personne. Vers six heures de l'après-midi, maître Martin se trouva devant les premières maisons d'un village occupé par les Autrichiens.

Le quartier général autrichien, fort rapproché d'Ulm, à cette époque, se trouvait encore à plus d'une lieue des grand'gardes, dans l'une desquelles était tombé Martin. L'officier de service l'envoya, sous escorte, au premier avant-poste. On le fit conduire au quartier du général, après lui avoir bandé les yeux.

A peine eut-on averti le commandant en chef qu'un Français, arrêté aux avant-postes, désirait lui communiquer des choses importantes, qu'il donna ordre de le lui amener.

Le général autrichien le reconnut parfaitement.

— Ah! ah! lui dit-il en très-bon français, c'est toi. Tu as, m'a-t-on assuré, d'importantes communications à me faire?

— Très-importantes pour moi, reprit Martin sans baisser les yeux devant le regard hautain du général. Je viens vous demander les cent mille florins que vous me devez.

— Mais tu es, parbleu! bien osé.

— En quoi donc? Nous avons fait un marché. J'ai rempli mes engagements, c'est à vous de remplir les vôtres.

— Et, dis-moi, combien les Français t'ont-ils payé, misérable, pour nous avoir guidés dans cette souricière?

— Je ne vous comprends pas, répondit Martin.

— Sais-tu quel est le prix dont on paie les espions qui, comme toi, veulent manger à deux râteliers?

— Expliquez-vous, général.

— Sois tranquille, tu ne seras que pendu.

— Pendu ! s'écria Martin interdit.

— Oui, pendu ; ne crois-tu pas que je vais user les balles de mes soldats à trouer ta peau ? Ah ! ah ! te voilà pris... Tiens, reprit le général, tendant deux lettres à Martin ; lis.

Martin reconnut parfaitement dans l'une l'écriture de Van Graëb.

— Brigand defripiér, pensa-t-il, il n'est donc pas mort !... Oh ! si jamais je me tire de ce guépier ?...

Il attacha longtemps ses yeux sur la première. Enfin il eut comme une lueur d'espérance.

— Cette lettre est fausse, dit-il au général ; on vous trompe, elle n'a jamais été écrite par le général Didier. Elle émane d'un misérable qui veut me perdre.

Il venait de reconnaître la main de Simon.

— A d'autres, repartit en riant le général. Allons, je n'ai pas de temps à perdre.

Il appela. Un officier parut, suivi de soldats. On entraîna Martin.

Abandonnons-le à son malheureux sort.

Le général Didier avait fait un voyage plus heureux.

Napoléon l'aimait et daigna approuver la prudence du général en cette circonstance. L'histoire du jeune marquis de Vesne le surprit, l'intéressa même.

— Cet homme, général, dit-il, ne peut être ni un voleur ni un traître ; votre fille y voit plus clair que vous. J'approuve son choix. Je veillerai sur votre gendre, mais il ne peut rester ni dans le 25^e ni dans la ville d'Augsbourg. Si, comme je n'en doute pas, il se conduit devant l'ennemi comme il l'a fait jusqu'à ce jour, je ne le ferai point languir dans le grade qu'il occupe.

Le général Didier quitta l'Empereur plus joyeux que s'il avait obtenu le titre de duc et le bâton de maréchal de France ; il expédia un cavalier à Augsbourg avec une lettre

pour Geneviève. Le lendemain, il reçut des mains de Berthier un brevet au nom du commandant Paul de Vesne et l'ordre pour le jeune homme de rejoindre un régiment appartenant à l'une des divisions du corps d'armée du maréchal Soult.

Le marquis quitta la prison et vint loger chez le gouverneur.

Le surlendemain du retour du général, Paul de Vesne fit ses adieux à son beau-père, à sa femme et à sa sœur; il se mit en route un peu triste et tout seul, car le fidèle Tronchin n'avait pu quitter son régiment et le suivre. Seulement, le général Didier promit à son gendre qu'avant peu il ferait si bien que le digne sergent-major irait le rejoindre dans son nouveau corps, en échangeant ses galons contre une épulette de sous-lieutenant.

On ne songea plus chez le général Didier à rechercher les auteurs de la trahison. Seulement, au bout de quatre à cinq jours, le gouverneur ne voyant pas revenir son domestique, auquel il tenait beaucoup à cause de sa vigueur et de sa manière de le servir, s'enquit de lui auprès de monsieur de Langlin. Ce dernier n'en avait pas entendu parler. Sans doute, il lui sera arrivé malheur, pensa le général, il aura voulu s'approcher trop des Autrichiens et sera tombé en leur pouvoir.

De Langlin avait été admis facilement, dans la maison du général, à faire sa cour à la pauvre Madeleine. En vain cet homme s'efforçait de se montrer aimable auprès de sa charmante fiancée; la jeune fille était toujours pour lui d'une froide politesse. Il était facile de voir qu'elle ne supportait les obséquiosités de son adorateur que parce qu'elle ne pouvait faire autrement.

Le fournisseur partit, vers la fin d'octobre, pour se rendre à Paris. Ce voyage lui procurait trois avantages sé-

rieux : celui de se débarrasser momentanément des instances de Van Graëb relativement aux dix mille florins; celui de s'assurer par lui-même de la fortune réelle de sa fiancée, en prenant auprès du notaire chargé de ses affaires, les renseignements nécessaires; enfin, celui de se faire payer de la somme prêtée à Madeleine pour assurer le mariage de Geneviève.

IX

UN PETIT COIN DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ

Paul de Vesne rejoignit son nouveau corps à la division Vandamme, devant Ulm.

Il est d'usage, dans les régiments français, que le jour où un officier est reconnu devant la troupe, il offre à ses camarades, après le déjeuner ou le dîner, le café et le punch. Le jeune marquis s'empressa, le jour même de son arrivée, d'inviter tous ses camarades.

A l'heure fixée pour la réunion, il attendit vainement, pas un des officiers du régiment ne parut. Le lendemain, chacun lui répondit d'un air assez embarrassé, en lui donnant des raisons qui cachaient un parti pris de lui faire une impolitesse.

Il ne douta pas que son histoire d'Augsbourg ne fût connue et qu'on le crût sinon coupable, du moins entaché par cette malheureuse affaire. Toutefois, comme on marchait à l'ennemi, il dissimula son profond chagrin, résolu à faire revenir sur son compte par sa conduite sur le champ de bataille.

L'occasion ne devait pas se faire longtemps attendre.

Le 1^{er} décembre 1805, les armées françaises d'un côté, autrichiennes et russes de l'autre, étaient en présence en avant d'Olmütz, près des champs à jamais célèbres d'Austerlitz.

Notre intention n'est pas de donner une description de cette bataille de géants, dans laquelle l'armée française fit disparaître si complètement les illusions des souverains alliés. Nous nous bornerons à soulever un coin du voile, pour montrer à l'œuvre un de nos personnages.

Vers le milieu de la journée, le maréchal Soult avait enlevé la clef du champ de bataille. Une brigade de la division Vandamme était restée en position sur le plateau de Pratzen, pour lier le centre à la droite. Le bataillon de Paul de Vesne en faisait partie.

Lorsque le corps de Soult eut frappé le grand coup, les empereurs de Russie et d'Autriche résolurent de faire marcher leurs réserves pour s'emparer du plateau de Pratzen. La garde impériale russe reçut l'ordre de former ses colonnes d'attaque. Elle s'avança bravement et vint se heurter contre la brigade française de la division Vandamme. Cette brigade accueillit l'ennemi par un immense cri de joie, et, frémissante, se rua sur les Russes au premier signal.

La poudre cessa bientôt de se faire entendre. Ce fut le tour de la baïonnette. On s'aborda avec furie.

Le bataillon commandé par le jeune marquis se faisait remarquer parmi tous les autres par sa vigueur et son élan.

Entraîné par son ardeur, ce bataillon, après avoir refoulé les Russes qui lui étaient opposés, se lança à leur poursuite avec frénésie, et bientôt il se trouva beaucoup plus avancé que le reste de la ligne. La cavalerie russe de la garde impériale arriva au trot, cherchant à passer dans la trouée qui s'était établie. En entendant la retraite,

le bataillon s'arrêta ; Paul de Vesne, frappé de deux balles, l'une à la jambe gauche, l'autre au bras droit, tomba baigné dans son sang. Quelques soldats, voyant leur chef s'affaïsser sur lui-même, voulurent, malgré le péril, car il était seul en avant à plus de vingt pas, courir à son secours. Les officiers les en empêchèrent. Les compagnies rétrogradèrent en bon ordre et vinrent reprendre leur place dans la ligne.

Le jeune commandant allait être fait prisonnier ou périr sous le sabre des cavaliers et sous le pied des chevaux. Encore un instant, et les lourds escadrons des cuirassiers russes arrivaient à sa hauteur. Il les fixait audacieusement, se soutenant avec peine sur un genou, quand tout à coup il se sentit enlevé par un homme dont il ne vit pas la figure, mais qui lui dit, tout en courant :

— Courage, mon commandant, je vous sauverai.

La douleur fut plus forte que la volonté de Paul, il s'évanouit et ne reprit ses sens qu'à l'ambulance, en sentant le fer du chirurgien chercher les deux balles logées dans son corps.

Auprès de lui se tenait son sauveur.

— Tronchin ! s'écria-t-il, toujours toi, mon ami !

— Commandant, dit le chirurgien, laissez-moi essayer d'extraire la seconde balle.

— Faites... major.

— Ah ! fit Paul, tournant les yeux vers son ex-sergent-major, et lui voyant l'épaulette d'or... bravo !... Allez, major, je ne dis plus rien.

Le chirurgien fit signe à Tronchin qu'il devait parler et que même cela pourrait distraire le blessé et lui faire perdre une partie du sentiment de la douleur pendant l'opération qu'il allait pratiquer.

— Figurez-vous, mon commandant, reprit le bon Tron-

chin, qu'un mois après votre départ de là-bas... A propos, tout le monde va bien.

Paul laissa échapper un signe imperceptible de joie. Le chirurgien s'était mis à l'œuvre.

— Donc, un beau matin, le général me fait appeler et me tendant une belle épaulette: — Mon ami, me dit-il, l'Empereur, sur ma demande, vous a nommé sous-lieutenant. Voici votre brevet et l'ordre de rejoindre; ne tardez pas, car on va bientôt livrer une grande bataille. J'ai voulu vous offrir moi-même les insignes de votre nouveau grade, c'est un cadeau de ma fille.

Paul poussa un cri arraché par la douleur. La balle venait d'être extraite.

— Voilà qui est fait, dit le chirurgien. Dans deux mois il n'y paraîtra plus; mais je pense que vous ferez bien de demander votre évacuation sur les hôpitaux de la frontière.

— Merci, major, merci, dit Paul...

Le pansement fait, quatre infirmiers apportèrent un brancard. On y plaça Paul le moins mal possible et l'on se mit en marche. Il était assez tard; le froid était devenu vif. On entendait encore de temps à autre, dans le lointain et à de rares intervalles, quelques coups de canon, derniers échos de la bataille.

Dès qu'on fut arrivé à l'ambulance du maréchal Soult, on installa le commandant le mieux possible, en lui recommandant le plus complet repos.

Un chirurgien fit signe au sous-lieutenant de ne pas trop fatiguer le blessé et de le quitter le plus tôt possible. Tronchin comprit, fit ses adieux à Paul et fut rejoindre le bivac de sa compagnie, sûr que l'existence de son cher commandant n'était plus en danger.

Ce soir-là, les empereurs de Russie et d'Autriche n'étaient pas aussi satisfaits que le sous-lieutenant Tronchin.

Malgré l'espèce de fatalité constante qui semblait s'attacher au jeune marquis, comme il le reconnaissait lui-même, sa belle conduite et l'action généreuse de Tronchin ne purent être passées sous silence : Napoléon en fut informé par les rapports de la division Vandamme.

Deux jours après la bataille, le commandant de Vesne recevait un brevet de colonel, le sous-lieutenant Tronchin la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Dix jours plus tard, Paul fut transporté à Augsbourg, où le malade fut installé le plus confortablement du monde dans le bel hôtel du gouverneur. Les attentions délicates des deux sœurs, l'amour de Geneviève, la tendre amitié de la bonne Madeleine, firent quelque temps diversion à la douleur profonde du marquis. Cette douleur, née de la conviction qu'il avait acquise de la répulsion mal dissimulée de ses camarades, le minait malgré ses efforts, et lui inspirait une tristesse qu'il ne pouvait parvenir à vaincre. Geneviève ne fut pas longtemps à s'apercevoir qu'un chagrin secret s'était emparé de ce noble cœur. Elle en parla à Madeleine qui avait déjà fait la même remarque; elle le dit également à son père qui prit la chose en plaisantant, ne pouvant comprendre qu'on eût un sujet de chagrin, quand on possédait à trente ans le grade de colonel, la croix de la Légion d'honneur, une femme comme sa fille et les bonnes grâces de Napoléon.

Ce chagrin n'était que trop réel cependant. Plus sa guérison avançait et plus sa mélancolie devenait profonde.

Paul, averti par les deux faits qui s'étaient produits le lendemain de son arrivée au régiment et pendant l'attaque, par les Russes, du plateau de Pratzen, ne pouvait avoir de doutes sur le mépris dont il était l'objet. Il attribuait ce mépris à la sotte et ridicule histoire de la trahison d'Augsbourg. Il n'en était rien. Il ne pouvait se douter de ce qui

causait le dédain qu'on lui montrait dès qu'il paraissait dans les rangs de ses frères d'armes.

X

FATALITÉ

Voici ce qui l'avait produit.

Avant de se rendre à Paris, de Langlin avait eu avec le Hollandais Van Graëb, le jour même de la première, une seconde entrevue qu'il n'est pas inutile de faire connaître.

Ainsi que nous l'avons dit, le digne fripier, débarrassé des craintes que lui inspirait Martin, avait quitté l'hôpital.

Bientôt, on vint frapper chez lui. Van Graëb s'avança sur la pointe du pied, mit l'œil à un petit trou qu'il avait pratiqué dans la porte au-dessous de la grille, et reconnut son nouveau complice. Il ôta les verrous et introduisit Simon.

— Ma foi, mon cher Van Graëb, dit celui-ci, on fait bien de se vêtir chaudement quand on vient vous voir. Que de précautions pour recevoir un ami !

— On ne saurait avoir trop de prudence, reprit le fripier. Est-ce que vous m'apportez mes dix mille florins ?

— Précisément. Tenez, les voilà, dit Simon, tirant de sa poche le billet à ordre de Madeleine, sur Paris.

— Oh ! vous êtes un honnête homme. Donnez.

— Un instant, pas d'enthousiasme. Vous voyez que c'est un billet souscrit à mon nom, et payable à Paris seulement.

— Je le négocierai ; donnez toujours.

— Inutile ; je pars demain pour Paris et je vous apporterai dans un mois, en bon or de France...

Van Graëb secoua la tête.

— Est-ce que vous vous défiez de moi ?

— Je me défie de tout le monde, quand il s'agit d'argent, reprit le fripier.

— Vous avez le plus grand tort de croire que je ne veuille pas tenir ma promesse, et mon intention est si bien de vous restituer cet argent, que je vous en paierai même l'intérêt.

Cette promesse produisit sur Van Graëb l'effet qu'en attendait Simon.

Lorsque Simon vit son cher ami préparé à ce qu'il voulait tirer de lui, il ajouta :

— La preuve que je vous aime, c'est l'objet qui m'amène.

— Est-ce que quelque danger nous menace ?

— Oui; vous surtout.

— Ah ! mon Dieu !

— Enfermé dans votre hôpital, vous n'avez pu savoir ce qui s'est passé après la surprise des Autrichiens, mais moi je suis au courant de cette affaire.

— Conte-moi cela, mon bon ami !

— Les soupçons se portèrent sur un officier français qui fut arrêté et condamné à mort...

— Eh bien ?...

— Eh bien ! malheureusement pour vous, cet officier était aimé de la fille du général ; elle l'a épousé. L'Empereur a reconnu son innocence, ordonné de rechercher les coupables, et...

— Et ?...

— De les pendre... Or, mon cher ami, votre nom a été prononcé.

— Grand Dieu ! c'est ce sergent-major...

— Vous aurez parlé, sans doute.

— Oui, j'ai dit qu'on était venu prendre chez moi des uniformes français.

— Justement, il a été question d'uniformes.

— Mais comment détourner les soupçons ?

— J'en ai le moyen. Cet officier a été condamné jadis au bagne pour vol. Il a su tromper la surveillance et s'échapper pendant qu'on le conduisait à Toulon. S'il pouvait penser que son histoire est connue de quelqu'un, il serait homme à se brûler la cervelle. Il s'agit donc de faire savoir indirectement aux officiers de son régiment que leur camarade est un voleur... Comprenez-vous ?...

— Parfaitement,

Le piège était assez grossier ; cependant Van Graëb y donna à plein collier.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait. De Langlin dicta lui-même les lettres infâmes qui précédèrent l'arrivée du commandant Paul. Les faits qu'elles relataient paraissaient émaner de quelqu'un si bien instruit de l'existence du malheureux marquis, que tous les officiers du régiment résolurent de se tenir à l'écart du nouveau camarade qu'on leur envoyait. Par un hasard infernal, le régiment, de brigade à Augsbourg avec le 25^e, avait rejoint l'armée, et se trouvait avec le nouveau corps de Paul. Il y eut des conversations sur ce sujet, et ce tissu d'infamies enveloppa le jeune de Vesne à ce point que le pauvre commandant devint immédiatement un objet d'horreur et de mépris.

Simon était trop lâche pour établir une lutte ouverte entre lui et le jeune officier. Il connaissait la délicatesse des sentiments de ce dernier, il était persuadé que le mépris de ses égaux le porterait à quelque acte de désespoir. Van Graëb écrivant de sa main les lettres perfides, il ne courrait aucun risque à cet égard, et s'il parvenait à porter la mort au cœur de son ennemi, il ne vivrait plus sous la perpétuelle appréhension de voir un jour la vérité découverte par quelque confidence, quelque révélation faite sur son compte.

On a vu que ses calculs n'étaient pas faux, et que sans le fidèle et brave Tronchin, le commandant disparaissait de la scène du monde, victime de la haine de son ancien remplaçant.

Ainsi que l'avait annoncé à Paul le sous-lieutenant Tronchin, le coup de tonnerre d'Austerlitz mit fin aux opérations. Les trois empereurs signèrent un armistice, puis les préliminaires de paix. La grande armée reçut l'ordre de rétrograder et de rentrer en France. Le général Didier fut envoyé à Strasbourg pour y commander la division territoriale. Vers le mois de janvier 1806, il se rendit à son nouveau poste, heureux de revoir la France.

La guérison de Paul était presque complète. Rien n'eût manqué au bonheur de cette famille, sans cette tristesse persistante, cette mélancolie invincible qu'on ne pouvait arracher du cœur du colonel.

Un jour, qu'ils étaient seuls, à Strasbourg, dans leur appartement, la marquise dit à son mari :

— Mon ami, pourquoi cette tristesse, cette mélancolie profonde que moi, comme tous vos amis, nous remarquons en vous depuis votre retour de l'armée?

— Je ne sais, Geneviève, vous vous imaginez des choses...

— Paul, vous me cachez un secret.

— Je vous assure...

— Ne dites pas que je me trompe, je serais obligée de ne pas vous croire. Il me semble cependant, mon ami, ajouta la marquise avec une tendresse irrésistible, il me semble que si vous avez quelque chagrin, il est bien naturel que moi, votre femme, je le partage. Comment vous consoler, mon Paul bien-aimé, si je ne connais pas la cause de votre douleur muette?... Que craignez vous?

— Eh bien! oui, chère enfant, oui, c'est vrai; vous

avez été plus clairvoyante que je n'ai été habile à dissimuler mes pénibles impressions. Oui, cela est vrai, je suis rongé, miné par un chagrin...

Paul semblait vouloir arrêter le secret fatal sur sa bouche ; Geneviève, pendue aux lèvres de son mari, attendait avec une anxiété fiévreuse l'aveu qu'elle cherchait depuis si longtemps à obtenir.

Le colonel sentit que désormais une défense plus longue n'était plus possible. Il raconta donc dans les plus grands détails ce qui lui était arrivé.

Geneviève fut atterrée. Elle chercha à calmer la douleur de son mari, à lui prouver qu'il s'était abusé ; mais elle comprenait bien elle-même que son plaidoyer ne pouvait aboutir à rien. A bout de raisonnements, la pauvre femme s'écria tout à coup :

— Eh bien, au fait, mon ami, que nous importent les sottes idées qu'ont pu se forger sur votre compte vos camarades ? Que ne donnez-vous votre démission ? L'essentiel n'est-il pas d'être réunis et heureux ?

— Chère enfant, reprit avec tristesse le colonel, ne faudra-t-il pas craindre à chaque instant la déconsidération qui s'attachera à nos pas ? Ne nous semblera-t-il pas constamment lire sur le visage de ceux que nous rencontrerons le mépris, le dédain ?... Non, non, il faut suivre sa destinée ; je suivrai la mienne jusqu'au jour où je parviendrai enfin à connaître ce qui a pu inspirer à mon égard des sentiments que certes je ne mérite pas. Mais que celui qui se trouvera ce jour-là sur mon passage prenne garde à lui ; car je ne l'épargnerai pas. Fût-il duc et maréchal d'empire, le marquis de Vesne lavera dans son sang les insultes...

A ces mots Geneviève se serra contre Paul. Le général Didier entraît au même instant dans la chambre de ses enfants, suivi de Madeleine.

— Mes enfants, dit-il, je vous apporte deux bonnes nouvelles, la première pour vous, colonel, la seconde pour Madeleine.

— Quoi donc, général ?

— Votre régiment rentre en France, il passe ici et y fait séjour. Mon intention est de donner une grande fête à vos camarades.

Paul devint pâle comme un mort. Geneviève cacha son visage dans son mouchoir.

— Ah ça, que diable se passe-t-il donc ? Est-ce la joie?... Cela n'y ressemble guère. Si c'est ainsi, mes enfants, que vous recevez les nouvelles agréables.....

— Et la seconde nouvelle ? reprit Madeleine.

— Du diable si j'ose la donner, Madeleine; tu vas peut-être pâlir à ton tour...

— Oh ! moi, je suis brave.

— Eh bien, la voici. Un certain monsieur Langlin, qui nous a quittés à Augsbourg, revient...

Le général ne put achever.

— Monsieur Langlin ! s'écria Madeleine, et elle tomba comme anéantie sur un fauteuil.

— Là ! qu'est-ce que je disais ?... Allons, vous êtes tous les trois de singuliers personnages. C'est à ne rien comprendre à tout ce qui se passe.

— Oh ! c'est trop souffrir, s'écria tout à coup Geneviève prenant la main de son père, il vaut mieux que vous connaissiez la vérité.

Ayant ainsi pris irrévocablement sa résolution de tout dire devant son père, la marquise raconta ce qu'elle venait d'apprendre de la bouche de son mari. En entendant ce récit, le brave général n'eut plus envie de plaisanter, il devint soucieux, et il se fit un morne silence.

Geneviève proposa, pour sortir de l'impasse dans la-

quelle on se trouvait de faire donner à Paul sa démission.

— Non pas ! s'écria le général, ce serait une faute, Paul est trop brave pour reculer devant un danger même inconnu. Je suis d'un avis contraire ; il faut qu'il l'envisage en face.

— Mais, mon père...

— Sois sans inquiétude, ma fille, ne suis-je pas là pour soutenir l'honneur de ton mari ? Paul n'est-il pas mon gendre ? Quelque lâche ennemi aura semé des bruits injurieux sur le marquis de Vesne, nous les détruirons, nous prouverons que le mari de ma fille est digne du respect de l'armée, du monde entier... Non, non ! pas de démission, moyen détestable que celui-là. Geneviève, l'ancien régiment du colonel sera ici demain soir ; préparez tout, madame la marquise, pour la fête la plus brillante, et laissez faire votre père.

— Vous avez raison, général, dit Paul.

— Et je vous aiderai, moi, dit Madeleine.

— Toi ?

— Oui, moi, bonne sœur... j'ai un moyen.....

— Lequel ? Parle.

— C'est mon secret ; vous verrez cela quand le moment d'agir sera venu.

— Mon Dieu ! Madeleine, je ne te reconnais plus. Depuis le jour de notre arrivée à Strasbourg, tu es d'un mystérieux inimaginable, tu nous quittes à chaque instant sans vouloir nous dire ce que tu fais, tu vas, tu viens, jamais je ne t'avais vue ainsi.

— Que voulez-vous ? chacun a ses petites affaires. Il m'est bien permis de travailler aux miennes et... aux vôtres peut-être aussi... vous verrez, vous verrez.

XI

UN BOUT DU FIL D'ARIANE

Lorsque l'ancien régiment du colonel de Vesne entra dans Strasbourg, le général Didier alla en personne le recevoir à la tête de son état-major ; mais Paul ne parut pas.

Le soir, vers neuf heures les salons du général commencèrent à recevoir une foule élégante, très-disposée à saluer les vainqueurs d'Ulm et d'Austerlitz.

Depuis le matin, le marquis et sa femme semblaient plus tristes que d'habitude. Geneviève redoutait l'émotion produite par la présence de son mari dans les salons de son père. Paul ne se dissimulait pas qu'un événement grave pouvait se passer au milieu de cette réunion.

Le calme de Madeleine eût dû inspirer quelque confiance aux deux époux, si l'attitude sombre de Paul n'eût fait craindre à sa femme quelque scène des plus orageuses.

Vers dix heures du soir, quand la musique commença à faire entendre ses plus joyeux quadrilles, quand tous les officiers du régiment de passage à Strasbourg eurent fait leur entrée, l'on vit paraître le marquis de Vesne, revêtu des insignes de son nouveau grade, donnant le bras à sa femme. Tous deux étaient pâles. Geneviève semblait en proie à une vive agitation nerveuse, les yeux de Paul lançaient des éclairs.

Tout à coup, il se produit comme un coup de théâtre ; toutes les têtes se tournent vers la porte d'entrée, tous les regards restent braqués sur le groupe qui s'avance lentement vers le milieu du salon. Paul voyant les officiers supérieurs, ses collègues, réunis, se dirige de leur côté pour

leur serrer la main. Tous, comme s'ils eussent obéi à la même pensée, se reculent sans même le saluer.

Le général Didier causait dans un coin du salon avec le colonel du régiment, ne perdant pas de vue son gendre et sa fille. Les deux officiers parlaient bas ; ils semblaient avoir une conversation des plus animées.

— Paul ! sortons d'ici, sortons d'ici ! dit à l'oreille de son mari la malheureuse Geneviève.

— Oh ! pas encore, pas encore ! reprend à mi-voix le colonel, les lèvres agitées, les poings crispés ; malheur ! malheur à eux !

— Mon Dieu ! que va-t-il se passer ? répétait la fille du général Didier.

— Les lâches ! dit Paul ; mais viens te reposer, et quelque chose qui arrive, ne t'effraie pas, ne t'interpose pas. Ton père a voulu qu'une explication ait lieu ce soir dans son salon, elle aura lieu. Pauvre enfant ! que j'ai entraînée dans mon malheur, ajouta-t-il en laissant tomber sur sa jeune femme un regard humide...

N'importe ! il faut sortir à tout prix de cette existence qui nous pèse à l'un et à l'autre...

En parlant ainsi de façon à n'être entendu que de Geneviève, le colonel conduisit sa femme jusqu'à un fauteuil près duquel se tenaient assises deux personnes de la ville. Quelques officiers s'approchèrent et bientôt les sièges furent abandonnés. Le vide se fit autour de la marquise comme il s'était fait autour de son mari.

Le général Didier, cependant, ne bougeait pas et continuait sa conversation avec le colonel. Un général de brigade de leurs amis vint se mêler à leur entretien, auquel il parut prendre bientôt l'intérêt le plus vif.

— C'est une bien singulière histoire, mon cher général, dit-il.

— Elle est, dans tous ses détails, de la plus scrupuleuse exactitude. J'ai pu moi-même en vérifier la vérité.

— Elle prouve que, quand la fatalité s'attache à nous, rien ne peut nous mettre à l'abri de ses coups. Ainsi vous êtes positivement sûr que les choses se sont passées de cette façon?... Ah ! surveillez le colonel, le voilà qui s'approche d'un groupe, et sa démarche me semble fort peu pacifique.

— Comme il a l'air animé !

— Tant mieux.

— Il pourrait bien y avoir une altercation.

— Je le désire.

— Je ne vous comprends pas.

— Il n'y aura de repos, de bonheur pour ce jeune ménage, que le jour où, à la suite d'une scène orageuse, que j'appelle de tous mes vœux, la lumière se sera faite sur l'innocence du colonel. Voyez-vous, nous sommes singuliers en France, et surtout dans notre armée. Tous les conseils de guerre auraient beau déclarer la non-culpabilité du marquis, l'Empereur lui-même, en le faisant colonel, a eu beau revenir sur sa propre décision, témoigner qu'il avait été induit en erreur, on n'y croira pas. Il faut absolument une scène, un duel, et j'ai trouvé l'occasion si favorable aujourd'hui, grâce à la présence de l'ancien régiment de Paul, que je suis décidé à ne pas la laisser échapper.

— Eh bien ! mon cher général, au train dont vont les choses, j'ai tout lieu de croire que vous ne tarderez pas à être pleinement satisfait. Tudieu ! quels éclairs lancent les yeux du marquis !

— Je compte sur vous, mon cher général.

— Je suis prêt à vous aider en tout et pour tout... mais, encore une fois, prenez garde !...

— Soyez tranquille, je veille sur lui ; je suis une des

causes involontaires d'une partie de ses malheurs. Il est devenu mon gendre, je l'aime presque autant que mes enfants.

Paul, en effet, ayant laissé la marquise sur son fauteuil, cherchait à aborder un des nombreux groupes qui se formaient dans plusieurs parties du grand salon, et qui tout à coup se dissipaient d'eux-mêmes dès que le marquis se dirigeait du côté de l'un d'eux.

A ce moment, Madeleine entra à son tour, et vint prendre, auprès de sa sœur, un des fauteuils laissés vacants.

— Eh bien ! Geneviève, lui dit-elle en lui prenant une main qu'elle trouva moite et glacée, que se passe-t-il ?

— Oh ! ma pauvre sœur, que va-t-il advenir de tout ceci, mon Dieu !

— Ne t'effraie pas ; ne sommes-nous pas là, ton père et moi ?

— Ah ! cette soirée se terminera d'une manière sanglante ; je tremble, et pourtant je dis comme Paul : il faut que son innocence soit reconnue, publiée et mise en telle évidence que personne ne puisse désormais la révoquer en doute.

— Il y a dans ce qui se passe une chose que je ne comprends pas bien, et dont il faut que je tâche d'avoir la clef. J'ai entrevu dans les salons une figure qui pourrait n'être pas étrangère à ce qui arrive. J'ai comme un vague soupçon, et je n'ai pas un instant à perdre pour m'assurer du fait. Laisse-moi faire et ne t'étonne pas si tu me vois tout à l'heure danser, causer et rire comme si de rien n'était.

En disant ces mots, Madeleine quitta sa sœur et fut s'asseoir dans un autre salon. Elle y était à peine, qu'elle devint l'objet de mille attentions. Avisant parmi les jeunes officiers qui se pressaient autour d'elle, un capitaine à la figure franche, elle accepta une contredanse.

Pendant ce temps, voici ce qui se disait dans le salon de jeu.

— Ainsi, disait un chef de bataillon, vous êtes positivement sûr que ce prétendu marquis de Vesne, nommé récemment colonel par l'Empereur, n'est autre qu'un forçat libéré, condamné jadis aux galères pour vol avec effraction ?

— Le dossier de cette affaire existe dans les archives judiciaires de Châteauroux.

— Comment expliquez-vous la faveur dont il semble jouir auprès de Napoléon ?

— Cet homme trouva moyen, à sa sortie du bagne, de se procurer (comment ? je l'ignore) des papiers qui ne lui appartenaient pas. Il s'engagea, et sa bravoure aidant, car on le dit fort brave...

— C'est la vérité, nous l'avons tous vu à Austerlitz faire vigoureusement son métier de soldat, mais la bravoure ne suffit pas pour porter dignement, honorablement, une épaulette...

— Je vous disais donc que, grâce à un changement de nom et à son courage, il a pu s'élever jusqu'au grade qu'il occupe...

— Et le général Didier lui a donné sa fille ?...

— Le général a été trompé comme d'autres.

— C'est une tache pour l'armée française que la présence de ce misérable dans ses rangs. Il faut qu'il en sorte à tout prix. N'est-ce pas votre opinion, messieurs ?

— Parfaitement, répondirent les sept à huit officiers présents.

— Pourriez-vous, monsieur, ajouta le commandant en s'adressant à l'accusateur de Paul, nous fournir quelques pièces prouvant sa culpabilité ?

— Très-facilement. J'ai chez moi le double du jugement

prononcé contre lui, et, si vous le permettez, je vous l'enverrai demain matin. En passant dernièrement à Châteauroux, je crus devoir, à tout événement, me procurer des documents authentiques. En les parcourant, vous reconnaîtrez, par le signalement et par l'exposé des débats qui eurent lieu à la fin de 1798, que c'est bien le même homme.

— Vous nous rendrez, monsieur, un véritable service, et l'armée tout entière vous sera reconnaissante de n'avoir pas craint de dévoiler cette infamie.

Quel était cet homme paraissant si bien instruit de l'histoire de la condamnation du marquis ? C'était Simon. On a dû le reconnaître.

Simon, de retour de Paris, où il avait été toucher chez le notaire de Madeleine le billet de dix mille florins, était venu à Strasbourg pour réclamer l'exécution de la promesse de Madeleine. Par ses intrigues, il avait su se débarrasser de son complice Martin, qu'il supposait pendu, et dont on n'avait plus entendu parler. Le fripier Van Graëb avait fui chez les Autrichiens. Il ne lui restait plus d'autre ennemi que Paul de Vesne. C'était le seul qui pût le reconnaître un jour, et le perdre. Il voulait le prévenir en le forçant, par le déshonneur, à attenter à ses jours.

Simon était vindicatif et il avait toujours été persuadé que Paul lui avait dérobé dans l'auberge de Châteauroux les dix mille francs qu'il y avait cachés. Décidé à risquer tous les moyens, à faire agir tous les fils d'une basse intrigue pour se débarrasser de Paul, il avait résolu de paraître un instant dans les salons du général, afin de répandre au milieu des anciens frères d'armes du marquis son terrible venin. Une fois le mal fait, s'était-il dit, je quitterai l'hôtel et même Strasbourg jusqu'au départ du régiment, j'éviterai facilement les regards de Madeleine, on ne pourra me soupçonner, et quelques jours après je reviendrai. Alors,

selon toute apparence, le mal sera irréparable pour le marquis.

Ainsi s'était plu à raisonner, dans sa sagesse, monsieur le fournisseur de Langlin. Mais il comptait sans l'œil vigilant et sans la perspicacité de sa future.

Madeleine avait cru l'apercevoir. Étonnée qu'il ne se présentât pas devant elle pour l'assurer de son amour, plus surprise de l'aspect général du salon, dès que Paul et sa femme avaient paru, un soupçon étrange avait traversé son esprit. Bientôt la conversation qu'elle eut avec son cavalier, la confirma dans l'idée que le fournisseur n'était pas étranger à ce qui se passait.

— Vous devez être bien heureux, monsieur, dit-elle au jeune officier qui dansait avec elle, de revoir la France.

— Oh ! oui, mademoiselle, répondit l'officier, car notre vie est précaire dans notre métier.

— N'avez-vous pas eu un jeune chef de bataillon de votre régiment blessé grièvement à Austerlitz et sauvé d'une manière presque miraculeuse ?

— Ah ! vous voulez parler du commandant Simon, aujourd'hui colonel, gendre du général Didier, et connu sous le nom de marquis de Vesne ?...

— Précisément.

— C'est un misérable...

Madeleine rougit et pâlit alternativement. L'officier continua :

— Nous avons été prévenus, la veille de son arrivée, par des lettres émanées sans doute de quelqu'un qui le connaît à fond, car elles contenaient les détails les plus circonstanciés sur son existence, de certaines choses... C'est un forçat.

— Un forçat !

— Oui, mademoiselle. Et se rapprochant de l'oreille de

Madeleine : Il a fait un petit congé au bain, et comme il est parvenu, en changeant de nom, à surprendre la bonne foi du brave général Didier, l'Empereur a voulu que l'affaire fût éteinte.

— C'est singulier, ce que vous me racontez là.

— Un monsieur, qui est de la ville où l'affaire a eu lieu, nous racontait tout à l'heure avec mille détails cette histoire.

— Enfin, se dit Madeleine, je tiens donc un bout de ce fil d'Ariane; oh ! mon cher Paul, ma chère sœur, il me sera donné, j'espère, de vous rendre à tous deux le bonheur. Après cela, ma tâche sera achevée sur cette terre de douleur.

La contredanse était terminée. Madeleine alla trouver le général.

— Mon père, lui dit-elle, monsieur de Langlin est ici, dans vos salons, empêchez-le de sortir, retenez-le par tous les moyens en votre pouvoir, employez la force, s'il le faut. Dans une demi-heure je reviens.

— Où vas-tu, Madeleine ?

— J'ai promis de sauver vos enfants, je vais tenir ma promesse. Parcourez les salons, trouvez le fournisseur, trouvez-le, et ne le laissez pas s'échapper, au nom du ciel !

A ces mots elle disparut.

XII

UN REVENANT

Monsieur Didier et Geneviève auraient été bien étonnés s'ils avaient essayé de suivre Madeleine. En effet, ils au-

raient pu voir cette jeune fille rentrer chez elle, jeter à la hâte sur ses épaules un manteau, envelopper sa tête d'une large capuche noire et se diriger avec une rapidité fébrile vers la cour de l'hôtel pour en franchir le seuil.

Dès qu'elle fut dans la rue, Madeleine fit une centaine de pas, et poussant la porte basse d'une petite maison de chétive apparence, elle gravit un escalier étroit et tortueux, puis frappa à la porte d'une espèce de mansarde et écouta attentivement pour reconnaître si on lui répondait de l'intérieur. Mais ce fut en vain qu'elle retint sa respiration pour mieux écouter, ce fut en vain que, collant alternativement contre la serrure son oreille et ses yeux, elle essaya d'entendre et de voir, elle ne vit rien, n'entendit rien.

— Mon Dieu ! se dit la pauvre enfant, n'y aurait-il personne ?...

Une fois encore, elle tenta d'appeler l'attention en frappant avec plus de force.

Au bruit qu'elle fit, une femme sortit d'une chambre voisine, et, une lampe fumeuse à la main, observa avec étonnement cette figure noire, si mystérieusement enveloppée des pieds à la tête.

— Madame, madame ! s'écria Madeleine, qui que vous soyez, au nom du ciel ! dites-moi où est la personne qui habite à côté de vous... Le savez-vous ? Oh ! je vous en conjure, répondez.

— Je n'en sais rien.

— Madame, je suis une femme comme vous. Soyez sans inquiétude ! oh ! ne repoussez pas ma prière, Dieu vous récompensera de votre bonne action... Tenez, madame, prenez, dit-elle en montrant une pièce.

— Il est dans sa chambre, dit la vieille, mais dame, le sommeil est dur à cet âge-là. Attendez, vous me semblez une brave fille, je vais vous donner le moyen de l'éveiller.

Laissez-moi prendre mon passe-partout, et vous entrerez doucement. Ensuite, quand vous y serez, ma foi, vous ferez ce que vous voudrez, ça ne me regarde plus. Seulement, vous me rendrez ma clef.

La vieille disparut, revint un instant après avec une petite clef, donna sa lampe à Madeleine, et cette dernière, suivant les instructions de la femme de ménage, se trouva bientôt dans une chambre petite, mais propre et bien rangée. Au fond d'une alcôve des plus modestes dormait une personne dont il était impossible de distinguer les traits.

Madeleine rejeta son capuchon en arrière, découvrit son charmant visage, approcha la lampe du lit, et prenant la personne endormie par le bras :

- C'est moi, dit-elle, c'est moi ; levez-vous ; il le faut.
- Qu'y a-t-il ? qui vient me déranger ?
- Levez-vous ; je le veux, je vous l'ordonne...

Mais il est plus que temps de rentrer au bal de monsieur Didier. Le général s'empressa de suivre les instructions qui lui étaient données par Madeleine. Il se leva en priant les deux officiers avec lesquels il causait de vouloir bien agréer ses excuses, et se mit immédiatement à la recherche du fournisseur. Celui-ci, après la conversation qu'il avait eue avec plusieurs officiers, et après celle dont nous avons parlé en dernier lieu, pensa qu'il n'avait plus rien à faire dans les salons, au milieu de cette fête. Il se dirigeait donc vers la porte pour s'éloigner de ces lieux où il avait semé la calomnie, lorsque, au moment de franchir le seuil, il se trouva en face de monsieur Didier.

— Ah ! mon cher monsieur de Langlin, lui dit le général, je viens d'apprendre par Madeleine que vous êtes ici et je vous cherchais.

- Trop aimable, général !

— Avez-vous fait un bon voyage et terminé vos affaires comme vous le désiriez ? Je présume que vous nous revenez tout à fait.

— Mon Dieu, général, je serai forcé de m'absenter encore, mais j'espère que cette absence sera de courte durée et je l'abrègerai autant que cela dépendra de moi, vous pouvez le croire.

— Je n'en doute pas. Vous savez que mon gendre, le marquis de Vesne, blessé à Austerlitz, a été promu colonel par l'Empereur.

— Comment va-t-il ?

— Mais très-bien, il est presque rétabli. Vous savez l'accusation qui a pesé sur lui. L'Empereur a reconnu, comme nous tous, son erreur.

— Et madame votre fille ?

— Elle est là ; mais je vous retiens à causer, tandis qu'il vous tarde de vous rapprocher de notre chère Madeleine.

— Que voulez-vous dire, général ?

— Oh ! pas de mystère, je sais tout ; mes deux enfants m'ont conté la générosité avec laquelle vous avez agi dans cette affaire du mariage de Geneviève, et je vous en suis reconnaissant.

Simon regardait le général en dessous, se demandant si ces éloges ne cachaient pas une amère ironie.

— Allons, mon cher monsieur de Langlin, rejoignons ma fille et votre jolie future.

— Mon Dieu, général, répondit Simon, je vous fais mes excuses ; mais une circonstance des plus graves me force à m'éloigner à l'instant.

— Une minute seulement, insista le général cherchant à gagner du temps, et regardant de tous les côtés pour voir s'il apercevait Madeleine, une seule minute.

— Impossible, je vous l'affirme, général.

Le général Didier se trouvait dans le plus grand embarras.

Évidemment, de Langlin craignait quelque chose; mais quoi? Madeleine ne s'était pas expliquée, et elle ne revenait pas; que faire?... Un instant le général eut l'idée d'ordonner de fermer la porte de la rue. Il en fût résulté un esclandre. On aurait pu croire à un vol ou à une arrestation politique. Se résignant donc, monsieur Didier serra la main du fournisseur en lui disant :

— Allons, mon cher monsieur, à demain donc.

— A demain, général.

En prononçant ces derniers mots, Simon se retournait pour franchir la porte, quand une voix vibrante lui crie :

— Restez, je le veux !

Au même moment, Madeleine s'efface, et derrière elle apparaît un homme au visage pâle. A la vue de ce dernier, le fournisseur ne peut retenir un grand cri... Puis, l'œil hagard, les cheveux dressés sur la tête, le faux de Langlin revient à reculons jusqu'auprès du général, que cette scène étrange frappe à son tour d'étonnement.

Dans le salon voisin où se trouvaient Paul et Geneviève, les choses aussi se pressaient vers un dénouement terrible.

Le marquis, après avoir essayé inutilement, à plusieurs reprises, d'aborder les divers groupes d'officiers de son ancien régiment, voyant qu'il ne parviendrait pas à avoir avec eux une explication à voix basse, s'était brusquement décidé, au comble de l'exaspération, à interpeller par son nom le premier qui semblerait encore vouloir s'éloigner de lui avec affectation.

Au moment donc où l'orchestre ayant cessé de se faire entendre, les domestiques commençaient à passer des rafraîchissements, il avisa plusieurs officiers entourant l'un des valets; leur adressant à haute voix la parole, en les

appelant par leurs noms, au risque de faire une véritable scène dramatique dans les salons de son beau-père :

— Messieurs ! s'écria-t-il, aurez-vous bientôt cessé de jouer aux barres avec moi ? et voudrez-vous bien, enfin, m'expliquer pourquoi vous me fuyez avec tant de persistance ?

Personne ne répondit à ces paroles, prononcées d'une voix forte, calme en apparence, mais sous laquelle se cachait une menace effrayante.

— Je réitère ma question, reprit Paul après un instant de silence ; et pour que personne ne puisse croire qu'elle est collective, je commence par vous, commandant ; veuillez me répondre, je vous prie...

Celui à qui s'adressait le jeune marquis était précisément le chef de bataillon devant lequel Simon avait tenu tant de propos outrageants pour Paul ; celui qui avait proposé à ses camarades de remettre, le lendemain, au colonel du régiment, un mémoire sur le forçat Paul de Vesne. Ainsi interpellé, l'officier ne pouvait plus longtemps garder le silence.

— Monsieur, répondit-il en appuyant avec affectation sur le mot, ces messieurs et moi nous évitons votre présence, parce qu'il ne nous convient pas d'avoir la moindre relation avec vous. Il eût été plus prudent à vous d'éviter une scène qui ne peut tourner à votre avantage.

— Commandant, reprit Paul, dont la fureur croissait à vue d'œil, vous allez à l'instant vous expliquer d'une façon plus nette et plus précise. Pas d'ambiguïté, pas de faux-fuyants ; parlez, ou, sur mon honneur...

— Votre honneur ! allons donc, monsieur, ne proférez pas ce mot ; il n'est point fait pour passer par votre bouche.

— Oh ! c'en est trop, s'écrie le malheureux colonel exaspéré, et vous me rendrez raison de votre insolence,

vous et tous ceux qui vous entourent. Vous avez pu, à Austerlitz, m'abandonner comme des lâches en face de l'ennemi ; mais, ici, vous ne m'échapperez pas.

Dès le commencement de cette discussion, tenue au milieu du salon, en face de tout le monde, à haute voix et de façon à être entendue facilement des personnes présentes, Geneviève avait voulu se lever et rejoindre son mari, elle n'en avait pas eu la force. Le colonel du régiment et le général, amis de monsieur Didier, s'étaient rapprochés du groupe.

— Ni moi, ni aucun de ces messieurs ne croiserons le fer avec vous, monsieur ; reprend le chef de bataillon.

— A cause de mon grade, n'est-ce pas ? tenez donc, voici mes épaulettes, je ne suis plus rien, je donne ma démission.

En disant ces mots, Paul arrache violemment ses insignes et les jette au visage des officiers.

— Non pas à cause de votre grade, mais parce qu'un honnête homme ne peut se battre avec...

Le commandant s'arrêta.

— Eh bien ! achève donc, misérable... avec...

— C'est inutile... D'ailleurs, vous ne trouveriez pas un témoin pour vous assister.

— Vous vous trompez, commandant, reprend avec calme le général avec qui monsieur Didier avait causé au commencement de la soirée ; vous vous trompez ; et si monsieur le marquis veut bien nous faire l'honneur, à votre colonel et à moi, de nous accepter pour ses seconds, nous sommes prêts à l'assister de notre mieux.

Le groupe d'officiers, augmenté de tous ceux de leurs camarades alors dans le salon, et qui s'y étaient réunis, resta interdit.

— Pensez-vous, messieurs, ajouta le général, que votre co-

lonel et moi, nous comprenions assez les lois de l'honneur?

— Arrêtez! mon général, reprend le chef de bataillon, vous ne savez donc pas quel est cet homme? c'est... c'est un forçat...

— Cela est faux! s'écrie du fond du salon une voix forte et vibrante.

Tous les regards se tournent à l'instant vers l'endroit d'où vient de partir cette parole et se fixent sur un homme pâle, dont les yeux lancent des éclairs, et devant lequel reste immobile et terrifié le véritable Simon. Derrière lui, on distingue Madeleine, la tête haute, et s'appuyant sur le bras de son père adoptif.

Pendant une minute, un silence solennel plane sur tous les assistants.

— Cela est faux, reprend enfin la même voix... Le marquis Paul de Vesne n'est pas plus un forçat qu'il n'est un traître, le marquis Paul de Vesne n'est pas plus un voleur que cet homme que vous voyez là n'est un honnête homme... Le vol commis dans le château de Jonquières l'a été par cet homme et par moi, la ville d'Augsbourg a été livrée par cet homme et par moi. Le forçat c'est lui, et la preuve, je viens la donner. En prononçant ces derniers mots, le domestique s'élance sur le faux monsieur de Langlin, lui arrache au milieu de la stupeur générale ses vêtements qu'il met en lambeaux, et posant le doigt sur l'épaule du misérable Simon, il montre la marque indélébile du bagne.

Après cette scène, l'homme se retournant brusquement du côté de la porte, avant même que personne songe à s'opposer à son départ, s'élance sur l'escalier et disparaît aux yeux des spectateurs.

— Qu'on arrête cet homme! s'écrie le général Didier en désignant Simon.

XIII

LES DEUX PENDUS

Martin n'était pas mort. Ainsi que nos lecteurs l'auront sans doute deviné, c'est lui qui avait été le dénonciateur de Simon et le principal acteur de cette scène de violence.

Comment l'ancien forgeron avait-il échappé au supplice? comment avait-il pu paraître d'une façon si singulière, si inopinée, chez son ancien maître, au moment où une affaire décisive était engagée entre le marquis de Vesne et les officiers de son ex-régiment? c'est ce que nous allons expliquer.

On se souvient que le complice de Simon et de Van Graëb, ayant osé se présenter au quartier général ennemi, s'était vu arrêter, et que l'ordre de le pendre avait été donné.

Lorsque le piquet chargé de l'exécution vint pour l'arrêter dans la tente du général autrichien, Martin, homme vigoureux et résolu, essaya de se débattre et de fuir, mais la chose était impossible. Jeté par terre, solidement garrotté, il se vit conduire au supplice.

Comme il arrivait près de l'arbre où on allait le pendre, une fusillade assez vive se fit entendre dans le lointain.

— Ah! voilà le concert qui recommence avec ces enrégés Français, dit l'officier. Vite, la corde, et attachez-le à cette grosse branche.

— Monsieur, s'écria un aide de camp, arrivant au galop, le général vous fait dire de vous hâter. L'ennemi nous attaque. Vous rejoindrez le régiment.

—Voilà qui va être terminé.

En effet, la corde était solidement fixée à la branche, et le nœud coulant pendait à quelques mètres au-dessus de la terre.

Saisi et enlevé dans les bras des soldats autrichiens, épuisé d'ailleurs par sa lutte, lardé de coups de baïonnette, abîmé de coups de crosse, l'infortuné Martin crut entendre sonner sa dernière heure. Il se trompait, le destin n'avait pas encore marqué l'instant de sa mort. Toutefois il fut lancé dans l'espace et tirait déjà une langue d'une longueur démesurée; son visage affectait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; encore deux secondes et il était défunt, lorsqu'un de ces hasards singuliers, qui n'arrivent pas deux fois dans un siècle, se produisit tout à coup en sa faveur.

Un obus envoyé par les Français vint, après un ricochet, briser la branche. Martin tomba le nez contre terre; il eut la présence d'esprit de saisir le nœud coulant et de le desserrer au plus vite. L'asphyxie n'étant pas complète, l'air ne tarda pas à s'infiltrer dans ses vigoureux poumons. Au bout d'une minute, il respirait facilement.

Martin, une fois sur pied, regarda tranquillement autour de lui, se tâta les bras et les jambes : il était tout en sang, mais n'avait rien de cassé ni de lésé d'une façon dangereuse. Il secoua sa rude chevelure, s'orienta pour voir de quel côté il devait diriger ses pas, et se disposa à prendre ses jambes à son cou. Mais il s'aperçut que la chose n'était pas aussi facile à faire qu'il l'avait espéré d'abord. Ses jambes, endolories par plusieurs blessures, étaient roides. La Providence, ou pour mieux dire le hasard qui semblait prendre à tâche de le protéger depuis quelques instants, lui fit apercevoir, non loin de là, un homme maigre, sec, monté sur un cheval non moins maigre, non moins sec. L'homme et le cheval se dirigeaient

droit sur l'arbre au pied duquel Martin se trouvait encore lui-même.

— Tiens, pensa l'ingénieux forgeron, voilà deux animaux qui vont m'être utiles. Attention, ne manquons pas notre coup.

Saisissant la corde qui avait failli lui être si fatale, élargissant habilement le nœud coulant, il se blottit derrière le tronc de l'arbre, du côté opposé à celui par lequel venait le voyageur, de façon à n'être pas aperçu par lui. Puis, au moment où le cavalier, éperonnant de son mieux sa chétive monture, passait à deux pieds de l'arbre, Martin lança la corde au cou du quadrupède et l'arrêta net. Le cavalier, qui ne s'attendait pas à ce brusque incident dans sa course, piqua une tête par-dessus celle de son cheval, et vint s'allonger à trois pas de Martin.

— Pardon, excuse, si je vous dérange, se mit à dire le facétieux pendu, mais faisons un échange, à vous ma corde, à moi votre cheval.

— Oh! monsieur, au nom du ciel...

— Martin! dit Van Graëb.

— Van Graëb! fit Martin.

Ce fut Martin qui reprit le premier la parole.

— Ah! cher ami, il faut que je règle mon compte avec toi, ça ne sera pas long, sois tranquille.

— Oh! mon cher monsieur, que voulez-vous faire? s'écrie le malheureux fripier.

— Te pendre à ma place.

— Grâce! grâce!

— M'as-tu fait grâce, toi, vis-à-vis du général autrichien?

— Grâce! grâce! répétait avec plus de force et en joignant les mains, le malheureux Hollandais.

— Oui, tiens, je te fais grâce de tes beuglements, reprit Martin en lui assénant un coup de poing vigoureux sur

la tête. Nous allons voir si tu portes aussi bien le chanvre que l'acier, ajouta-t-il, faisant allusion au coup de couteau d'Augsbourg. Ah ! gueux, tu me dénonces, et tu parles de grâce, attends...

— Ce n'est pas moi, je vous jure, mon cher monsieur Martin, c'est votre ami qui vous a dénoncé.

— C'est bon, j'espère bien, lui aussi, le rattraper un de ces jours, et alors, ne t'inquiète pas, aimable fripier, il ira te rejoindre chez le diable.

Tout en parlant Martin ne perdait pas son temps ; en moins de deux minutes il eut accroché la corde à une branche voisine de celle que l'obus avait brisée, il eut soulevé dans ses bras nerveux le fripier évanoui. Passant le nœud autour du cou de sa victime, il imprima au corps un vigoureux mouvement de balançoire et le laissa errer dans l'espace, de droite à gauche, sans s'en inquiéter davantage.

Le cheval de Van Graëb broutait au pied de l'arbre, sans même tourner la tête du côté de son maître infortuné. Martin sauta dessus, le talonna de son mieux, et partit au galop en criant au fripier :

— Adieu, vieil oripeau ! tâche de trouver un boulet pour casser ta branche. Triste dîner pour les corbeaux !... ajouta-t-il par manière de péroraison.

Nulle balle, nul boulet, nul obus ne rendit au Hollandais le même service qu'à Martin. Le malheureux Van Graëb était lancé et pour toujours dans l'éternité.

On se rappelle que le fripier reçut, à sa sortie de l'hôpital, la fausse nouvelle de recherches faites par la police d'Augsbourg, pour arriver à la découverte des auteurs de l'échauffourée qui avait failli livrer la ville. Il crut aux paroles du fournisseur, en fut très-effrayé et résolut de se dérober à ce péril par la fuite. Il quitta donc sur-le-

champ Augsbourg au moyen d'une passe que Langlin s'était chargé de lui fournir pour s'en débarrasser. Il essayait de rejoindre les avant-postes du général Mack, lorsqu'il rencontra Martin et la mort.

La nuit était venue. Martin n'avait que fort peu d'argent, et il en fallait pour un voyage aussi aventureux que celui qu'il allait entreprendre, car il était bien décidé à ne pas revenir à Augsbourg.

Nous ne suivrons pas notre aventurier dans toutes les péripéties d'un mois de courses vagabondes. Errant tantôt à droite, tantôt à gauche, se cachant le jour, voyageant la nuit, mangeant ce qu'il trouvait, quand il trouvait quelque chose, n'ayant d'autre compagnon de route que la jument harassée de son ex-ami, il arriva au commencement de l'an de grâce 1806 sur les bords du Rhin, maigre, hâve, les vêtements en lambeaux.

A deux lieues de Strasbourg, le malheureux cheval du fripier tomba pour ne plus se relever, n'ayant pas un regret à donner à sa vie de misère et de souffrance.

L'ex-forçat était donc dans le plus pitoyable équipage quand il essaya de se glisser, à la nuit tombante, dans la fière cité alsacienne. On ne le remarqua pas, c'est ce qu'il désirait. Il se blottit contre une poterne, rongea une vieille croûte de pain, se couvrit de ses haillons et attendit le jour.

Martin ne put fermer l'œil de la nuit. Il repassait tristement dans sa tête son existence misérable. A moitié assoupi, grelottant à chaque rafale d'un vent du nord, froid, et sec, il était en proie à une espèce d'hallucination comparable, sous un autre point de vue, au mirage éprouvé si souvent par les voyageurs qui traversent les chauds déserts de l'Afrique.

Au point du jour, il se retrouva sous sa même poterne, mourant de faim, avec une forte fièvre et sans un sou

dans sa poche. Il se mit à longer une des rues de la ville, tendant la main et implorant la charité publique, hideux à voir. Une jeune et charmante femme, ayant pitié de ce malheureux, laissa tomber une petite pièce d'argent dans la main calleuse du mendiant.

— Oh ! merci ! dit le pauvre diable en levant les yeux vers sa bienfaitrice ; mais il n'eut pas plutôt considéré son visage céleste qu'il s'écria : — Mademoiselle Madeleine !

XIV

DÉNOUEMENT.

En entendant prononcer son nom, la sœur de Geneviève s'arrêta stupéfaite, et se rapprochant du malheureux :

— Vous me connaissez, mon ami ? lui dit-elle de sa douce voix.

— Oh ! mon Dieu, reprit Martin, je suis donc bien changé, puisque vous ne reconnaissez pas votre ancien domestique.

— Martin ! dit Madeleine, frappée du son de cette voix... Comment êtes-vous ici, dans cette misère ?...

— J'ai beaucoup souffert, mademoiselle, depuis que je vous ai quittée à Augsbourg. Heureusement, mes souffrances vont avoir un terme, la mort s'approche...

— La mort ? eh ! pourquoi donc ? Vous êtes encore jeune, Martin, c'est mal de désespérer ainsi de la Providence. Non, non, vous vous rétablirez, et je suis bien heureuse que Dieu ait permis que je vienne à me trouver sur

votre passage. Vous allez me suivre chez le général... c'est lui qui commande à Strasbourg.

Si Martin avait eu assez de force, il eût fui au plus vite, mais ses jambes refusaient complètement le service. La fièvre minait cet homme naguère encore si vigoureux. D'ailleurs, il était le moyen que la Providence avait choisi pour mettre au jour l'innocence de Paul de Vesne.

— Qu'avez-vous donc, Martin? ajouta Madeleine en voyant que le mendiant gardait le silence. On dirait que vous n'êtes pas content de nous savoir tous ici.

— Tous, reprit avec hésitation Martin, et... monsieur de Langlin aussi?

Madeleine ne remarqua pas le regard de Martin.

— Oh! monsieur de Langlin, non, dit en rougissant la jeune fille. Mais venez, vous ne pouvez rester dans cet état.

— Tenez, mademoiselle Madeleine, vous êtes un ange du bon Dieu, ajouta après quelques instants l'ancien forçat. Eh bien, pardonnez-moi si je refuse vos offres généreuses... laissez-moi mourir ici.

— Pourquoi ne voulez-vous pas venir avec moi?... Craignez-vous quelque chose?

— Peut-être.

— Alors, voyons; voulez-vous que je prie le général de vous faire entrer à l'hôpital?

— Oh! non, non, s'écria avec une sorte de terreur le malheureux Martin, ne prononcez pas mon nom devant le général Didier.

— C'est singulier, pensa Madeleine, ne pouvant s'expliquer cette répulsion, cet effroi de l'ancien domestique du général. Cet homme aurait-il quelque chose de grave sur la conscience?... Je ne puis cependant le laisser dans cet état, sans ressources. — Mais, dit-elle tout haut, que voulez-vous que je fasse pour vous?

— Rien, mademoiselle.

— Je ne ferai pas cela, Martin... Mais, pourquoi ne voulez-vous pas que je vous réinstalle dans la maison ?

— Ce serait trop long à vous raconter, ma bonne demoiselle, et puis, en ce moment, je n'en aurais pas la force.

— Je ne vois donc qu'une manière de vous tirer d'embarras, et si vous y consentez, je me charge de vous... Vous allez me suivre, je louerai une petite chambre, on vous y donnera tous les soins que nécessite votre état, et quand vous serez entièrement rétabli... eh bien ! vous ferez ce que bon vous semblera... Voulez-vous ?

— Oh ! mon Dieu, qu'ai-je fait, dit Martin les larmes aux yeux, en entendant cette proposition ; qu'ai-je fait pour mériter tant de bienveillance de votre part ?

— Acceptez-vous ? vous me remercirez lorsque vous aurez repris vos forces... Quoi ! vous hésitez encore ? ajouta la noble jeune fille en voyant que Martin n'osait répondre. Rassurez-vous... moi seule je saurai que vous êtes à Strasbourg.

— J'accepte, oh ! oui, j'accepte, s'écria Martin, vaincu par tant de charité ; et souvenez-vous, mademoiselle Madeleine, que vous n'aurez pas obligé un ingrat. Un mot, un seul mot de vous sera un ordre devant lequel tout pliera, tant que je vivrai.

— Venez, suivez-moi.

— Je vous suis... et rappelez-vous, mon bon ange, qu'un service n'est jamais perdu.

Cette dernière phrase fut prononcée d'une façon si singulière qu'elle frappa Madeleine.

— Cet homme, dit-elle, n'a pas prononcé ces mots sans un motif sérieux. J'ai bien fait de me l'attacher. Il cache quelque secret, quelque mystère... Nous verrons.

Ainsi qu'elle le lui avait promis, Madeleine installa Mar-

tin dans une petite chambre bien propre, bien chaude, veilla à ce qu'il ne lui manquât rien, et le fit soigner avec toute la sollicitude d'une sœur de charité. Au bout de quelque temps, le pauvre diable secoua la fièvre qui le dévorait et entra en convalescence. La jeune fille ne reculait pas devant quelques visites, et tout le monde ignorait la cause de ses absences, même sa sœur Geneviève, pour laquelle cependant elle n'avait pas eu jusqu'alors de secret.

La veille du jour où avait eu lieu la scène dans le salon du général, Madeleine vint trouver de nouveau l'ancien domestique de monsieur Didier.

— Martin, lui dit-elle, en s'asseyant près de lui, vous m'avez promis, le jour où je vous ai recueilli dans les rues de Strasbourg, d'exécuter mes ordres, quels qu'ils fussent.

— Et je suis prêt, chère demoiselle, à tenir ma parole. Ordonnez, Martin est à vous corps et âme.

— Eh bien donc, voici ce que j'exige... Elle s'arrêta un instant et se recueillit. Vous allez me faire votre confession complète, me raconter votre existence comme vous le feriez à un prêtre au moment de la mort... Je vous dirai ensuite ce que j'attends de votre dévouement.

Martin pâlit et ne répondit rien.

— Hésiteriez-vous? reprit la jeune fille.

— On hésiterait à moins, dit avec un sourire lugubre le malheureux Martin. Ce que vous me demandez là, mademoiselle, est plus grave que vous ne pensez... c'est peut-être ma tête que vous exigez de moi, en ce moment... Bah! qu'importe? après tout, fit-il ensuite, ma vie ne vaut pas la peine qu'on la défende... d'ailleurs, je vous la dois, elle est à vous... prenez-la donc, si tel est votre bon plaisir. Je n'ai pas le droit de faire une objection. Préparez-vous, mademoiselle, à entendre un triste récit... Vous ne voudrez plus me regarder en face, vous ne voudrez plus ap-

procher de Martin, mais les secrets qui vous seront dévoilés peuvent être utiles, bien utiles à vous et à ceux que vous chérissez. Je ne dois pas considérer autre chose.

L'ancien forçat commença alors la narration fidèle de son existence, depuis le jour de son arrivée à La Châtre-Langlin jusqu'à celui où Madeleine l'avait recueilli, il y avait un mois à peu près.

Il fallut à la pauvre jeune fille tout son désir de connaître à fond les mystères de cette vie criminelle, pour écouter jusqu'au bout ces révélations horribles. Elle eut ainsi la clef du vol au château de Jonquières, elle sut pourquoi il avait été commis par Simon, elle put juger de l'âme de celui à qui elle avait souscrit l'engagement d'être son mari, elle connut les intrigues qu'avait fait jouer le faux de Langlin pour se débarrasser de Paul ; en un mot, elle tint en ses mains le fil de toute cette redoutable trame, si habilement ourdie à Augsbourg. Dès lors, elle pensa qu'il lui serait facile de prouver l'innocence du jeune marquis.

Martin, après cette confession sincère, cacha sa tête dans ses mains, il n'osait plus regarder son bon ange, comme il l'appelait. Madeleine, surmontant son dégoût profond pour cet homme, n'hésita pas à lui tendre la main.

— Vous avez été bien criminel, Martin, lui dit-elle avec une émotion qu'elle ne pouvait dissimuler ; mais enfin Dieu a permis que je me trouvasse sur votre chemin ; Dieu permettra sans doute qu'avant peu vous puissiez réparer en partie le mal que vous avez fait.

En prononçant ces mots, Madeleine quitta la chambre du forçat, et toute la nuit elle réfléchit au meilleur moyen d'utiliser ses révélations.

On a vu qu'elle avait insisté avec le général Didier pour que le jeune ménage parût au bal du lendemain, la tête haute, et bravât hardiment les propos qui pourraient se tenir.

Lors donc qu'elle entrevit Simon, elle bénit le ciel et se hâta de se rendre auprès de Martin pour exiger de lui un aveu public.

Martin, homme d'une nature forte et hardie, et touché des vertus de Madeleine, de cette bonté qu'elle lui avait témoignée, à lui dont le cœur avait été jusqu'alors sevré de tout sentiment affectueux, Martin s'était laissé gagner par un attrait irrésistible. Son âme, vierge de tout sentiment de cette espèce, s'était jetée avec un bonheur indicible au-devant de l'âme expansive et douce de la jeune fille. Madeleine n'était plus pour lui une femme, c'était une idole. Un mot de Madeleine, et Martin bravait à l'instant l'univers entier, un mot de Madeleine, et Martin était capable de tout entreprendre. C'était le chien fidèle et soumis qui lèche la main du maître au moment où le maître lui donne la mort.

L'ancien forçat dormait profondément, ainsi que nous l'avons dit, lorsqu'il fut brusquement réveillé par Madeleine qu'il aperçut, pâle, blême, revêtue de sa toilette de bal.

— Grand Dieu ! mademoiselle Madeleine, s'écria-t-il, que se passe-t-il donc de nouveau ? Vous serait-il arrivé un malheur ?

— Calmez-vous, Martin, et ne perdons pas un temps précieux en paroles inutiles. Vous avez juré de m'obéir en tout ce que je vous prescrirais. Êtes-vous toujours dans les mêmes intentions ?

— Toujours, toujours, tant que je vivrai...

— Bien. Levez-vous alors ; l'instant est venu de vous acquitter envers moi et de réparer vos fautes.

— Que faut-il faire ? Parlez, je suis prêt.

— Levez-vous et venez ; je vais vous attendre sur le palier.

— Mais qu'y a-t-il donc ?

— Simon est ici.

— Simon ! s'écria Martin dont les yeux brillèrent à l'instant d'un feu sinistre. Simon est ici ?... Oh ! l'imprudent.

— Je vous défends d'aller au delà de ce que je vous ordonnerai.

— Quoi ! je ne pourrai me venger de ce misérable ? Oh ! mademoiselle Madeleine, il faut que je vous aime bien pour vous obéir en cette circonstance.

— Soyez tranquille, vous serez, nous serons tous vengés... Un mot encore, croyez-vous avoir la force de venir avec moi jusque chez le général Didier ?

— Chez le général ?

— Oui, répondez.

— Je trouverai ce courage et cette force pour vous obéir.

— C'est bien, je vous attends.

La scène produite par l'apparition de Martin, que Simon croyait mort, la dénonciation formelle portée contre le faux de Langlin par un homme qui s'accusait lui-même pour perdre et entraîner dans sa perte son complice, tout tendait à donner enfin la clef de la situation. Elle devait se dénouer facilement.

Simon, entouré, pressé de questions par le général, fut obligé d'avouer en tremblant que Martin avait dit la vérité. Il donna quelques détails qui confirmèrent le brusque et court récit de l'ancien domestique, et signa ses déclarations.

Lorsque monsieur Didier vit que nul de ses invités ne révoquait plus en doute l'innocence de son gendre, lorsque chacun des officiers présents fut venu faire des excuses au jeune colonel et lui serrer la main, lorsqu'enfin le doute ne subsista plus dans le cœur de personne, le général fit enfermer provisoirement le fournisseur dans une chambre de l'hôtel. Le bal recommença, et tout le monde se pressa autour de la marquise et de son mari. Ils étaient devenus les héros de la fête.

Lorsque monsieur Didier sortit de la chambre où il avait enfermé le misérable Simon, il trouva sur le seuil de la porte Madeleine.

— Que fais-tu ici, mon enfant? dit-il.

— Je venais causer un instant avec vous, général. Quelles sont vos intentions à l'égard de Martin?

— Mais de le livrer à la justice.

— Vous avez tort, général.

— Tort?

— A votre place, général, savez-vous ce que je ferais?

— Ma foi, non.

— D'abord, je ferais rechercher demain seulement l'ancien domestique.

— Pourquoi cela?

— Parce que pendant la nuit il aura eu le temps de s'échapper, de s'éloigner de Strasbourg.

— Tu crois qu'il pourrait?...

— Oui, par les moyens que j'ai su lui fournir.

— Toi, Madeleine?

— Moi-même, général.

— Très-bien. Mais à quoi cela te mène-t-il?

— A acquitter la dette sacrée de la reconnaissance.

— Qu'il soit fait selon tes désirs!

— Quant à ce malheureux!...

— Oh! celui-là!...

— Je ne veux pas qu'il meure, général, ce sera ma récompense.

— Tu es un ange, Madeleine; il subira le châtiment de sa faute, mais je t'accorde sa vie.

Le bal du général Didier ne se termina pas avant le jour.

Les recherches de la justice de Strasbourg n'aboutirent à rien. Martin courait le monde.

ÉPILOGUE

Par une belle journée du mois d'octobre 1818, un jeune et charmant enfant de dix à onze ans jouait dans une jolie chambre d'un hôtel particulier du faubourg Saint-Germain, faisant, comme c'est de son âge, le plus grand bruit possible. Tantôt il embouchait une trompette, tantôt il battait du tambour à fendre le tympan le plus solidement organisé. D'autres fois encore, il courait à travers les meubles, bousculant les fauteuils et les chaises.

Dans la même pièce se tenait, près d'un bon feu, un homme d'une soixantaine d'années au moins, à rares cheveux blancs, une grosse pipe d'écume de mer à la bouche, vêtu d'une longue redingote brune, de laquelle on pouvait voir se détacher un large ruban rouge.

Le brave homme, tout en se chauffant les pieds, avait la tête tournée vers l'enfant, et souriait à ses joyeux et bruyants ébats, en lançant de son côté, chaque fois que l'espiègle approchait de lui, une bouffée de tabac qui faisait reculer et rire aux éclats le joyeux étourdi. Il eût été difficile de dire qui, du vieillard ou de l'enfant, prenait plus de plaisir à ces jeux, et lequel des deux riait du meilleur cœur. Il y a tant de l'innocence de l'enfant dans l'âme du soldat !

— Dis donc, bon ami, lui dit l'enfant en prenant avec ses petits doigts roses la rude moustache du capitaine, sais-tu pourquoi papa et maman, et *Austerlitz*, sont sortis tous ce matin et n'ont pas voulu nous emmener, ni toi ni moi ?

— Je l'ignore ; mais sans doute ils ont des affaires qu'il est inutile que nous connaissions.

— Ça m'ennuie, moi.

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, mioche ?

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, un gros barbet de la plus belle espèce, tondu *à la mode* des chiens de sa race, se précipita dans les jambes du capitaine, se dressa sur ses pattes et sauta sur les genoux de l'enfant. Derrière le chien venaient un homme de quarante-cinq à cinquante ans, et une femme aux grands yeux noirs approchant de la quarantaine, et dont tous les traits portaient la trace d'une singulière beauté.

Ce couple était remarquable surtout par un grand cachet de distinction.

Sur les cinq personnages dont nous venons de parler, trois seulement sont connus du lecteur : le marquis et la marquise de Vesne, le premier devenu général en 1812 et démissionnaire en 1814, après être rentré en possession de la majeure partie de la fortune territoriale de ses ancêtres ; la seconde ayant donné à son mari le charmant enfant dont nous avons raconté la conversation avec son *bon ami*, qui n'était autre que le brave Tronchin, retraits comme capitaine et vivant avec la famille de Vesne. Le cinquième personnage, enfin, nommé *Austerlitz*, était le chien fidèle de *bon ami*.

Robert, en voyant arriver son père, sa mère et Austerlitz, sauta d'abord au cou de ce dernier, l'embrassa le plus tendrement du monde sur le museau, reçut en riant, à travers son joli visage mutin, un large coup de langue de l'animal, et fut ensuite se jeter dans les bras de ses parents. Cela fait, il revint au chien, et, le prenant par les pattes de devant,

— Mon Dieu ! Austerlitz, que tu es beau, lui dit-il ;

comme tu es tondu, comme tu es frisé, comme tu as un beau collier ! Qui t'a donc mis en grande tenue ?

Austerlitz ne répondit pas, mais ses yeux semblèrent indiquer qu'il avait compris, et il tendit une de ses pattes à l'enfant.

Le soir, à six heures, nos personnages étaient tous réunis dans la salle à manger de l'hôtel du marquis, autour d'une table servie avec luxe. Entre Paul et la marquise se trouvait une femme du même âge que Geneviève, portant le costume, si cher à nos soldats, de sœur de Saint-Vincent-de-Paul. Cette femme n'était autre que la bonne Madeleine, qui avait voulu vouer le reste de ses jours au service de Dieu et des pauvres, dès qu'elle eut assuré le bonheur de sa sœur et de son frère. Le général Didier manquait à cette réunion de famille. Hélas ! le brave soldat n'avait pas survécu à la chute de l'Empire. Il était mort en 1815, à Waterloo.

La conversation, fort animée pendant tout le repas, commençait à languir au dessert. On voyait que la bonne sœur, ainsi que Paul et la marquise, avaient à se dire des choses qu'on ne voulait pas laisser entendre à l'enfant.

— Robert, dit le marquis de Vesne à son fils, va voir si on nous prépare le café au salon.

L'espiègle semblait peu disposé à quitter la table.

— Tu peux emmener Austerlitz avec toi, tu lui feras donner à dîner.

Cette permission décida Robert, qui sortit avec le barbet.

— Voyons, maintenant que nous sommes seuls, ajouta monsieur de Vesne en s'adressant à la sœur, qu'avez-vous à nous dire, chère Madeleine ? Vous pouvez parler.

C'est une histoire d'hier, bien bizarre, que je vais vous conter, mon ami, à la condition que vous m'aiderez dans ce que j'ai entrepris.

— Je vous promets d'avance tout ce que vous voudrez.

— Vous savez qu'il y a un an environ, je fus envoyée avec quelques sœurs pour faire le service auprès des malades, au magnifique hôpital de Brest. Un jour, il y a de cela un mois, on amena dans la salle qui m'est spécialement affectée, un homme d'une force herculéenne, un forçat blessé grièvement et qui refusait obstinément de se laisser panser. Ce malheureux, à la suite d'une altercation avec un de ses compagnons de chaîne, altercation dans laquelle le bon droit était pour lui, avait reçu un coup de couteau violent, et lui-même, exaspéré, avait blessé son adversaire. Attirée par les paroles du forçat, j'arrivai dans la salle, ne sachant pas ce qui causait le bruit que j'entendais.

— Laissez-moi, ne m'approchez pas, vous dis-je, répétait cet homme en blasphémant le saint nom du Seigneur.

Cette voix me frappa d'étonnement. Il me sembla la reconnaître, j'examinai avec plus d'attention le blessé, et bientôt je n'eus plus de doute.

— Je ne connais qu'une personne, ajoutait-il, à laquelle j'aie juré d'obéir toujours, partout, en tout temps; elle seule a des droits sur moi. Achevez-moi si vous voulez, mais je ne vous obéirai pas.

A ces mots, je m'approchai vivement du lit sur lequel était étendu le forçat, et fixant mes yeux sur lui :

— Je vous ordonne d'obéir, m'écriai-je, Martin.

— Martin ! reprirent ensemble le marquis et sa femme.

— C'était ce même Martin de La Châtre, d'Augsbourg, de Strasbourg. Il me reconnut à l'instant, et s'arrêtant court dans ses imprécations :

— Que vois-je ! dit-il, mademoiselle Madeleine !

— Non pas mademoiselle Madeleine, mais bien la sœur Marie.

— Oh ! maintenant, reprit Martin, on peut faire de moi ce que l'on voudra, me conduire au supplice ; je suis heureux , j'ai revu mon bon ange !

Depuis cet instant, Martin a été d'une douceur, d'une obéissance dont vous ne pouvez vous faire une idée ; tout ce que je veux, il le veut ; tout ce que je lui prescris, il l'exécute à l'instant, sans murmure, sans la moindre observation.

Grâce à sa robuste complexion, grâce aux bons soins dont il a été entouré, cet homme a guéri en peu de temps. Il va sortir de l'hôpital pour retourner au bagne. Il a été condamné pour vingt ans comme forçat évadé. Ayant eu l'imprudence de rentrer à Paris en 1806, il a été reconnu et mis aux fers. Je viens intercéder pour lui. Sa peine n'expire que dans huit années. Accordez-moi, cher frère, votre protection en sa faveur.

— Eh ! que puis-je pour ce malheureux ?

— Obtenir la remise du restant de sa peine. Une fois gracié, je me charge de son sort.

— Qu'en ferez-vous donc, vous à qui les miracles sont si faciles , vous qui tournez si bien les natures les plus perverses ?

Je le garderai avec moi à l'hôpital de Brest, où l'on m'a promis de le faire admettre comme infirmier.

— Soit ! chère sœur, demain je verrai le ministre de la justice, s'il le faut, j'irai jusqu'au roi lui-même, et je crois pouvoir vous répondre que votre protégé sera rendu avant peu à la liberté.

— Merci, merci frère, dit Madeleine, en serrant affectueusement la main de Paul.

— A mon tour, maintenant. à vous conter une histoire qui peut faire suite à la vôtre, une histoire de tout à l'heure, arrivée à la marquise et à moi, et qui va bien vous

étonner. Vous savez que c'est aujourd'hui la fête de notre vieil ami Tronchin ?

— Aussi, vous m'avez assez gâté, interrompit le vieux soldat.

— Or donc, continua le marquis, nous étions sortis, Geneviève et moi, de bonne heure pour commander ce gros bouquet que vous voyez là, et faire nos acquisitions. Nous étions assez embarrassés de savoir ce que nous offririons à Tronchin, quand en passant sur le Pont-Neuf, l'idée prit à votre sœur de faire faire une belle toilette au favori du capitaine, à M. Austerlitz, et de lui acheter un beau collier. L'idée me parut plaisante et nous approchâmes d'un pauvre diable chargé de tondre, peigner et friser les chiens. Le *frater* des barbets et des caniches se mit aussitôt à l'œuvre. Tandis qu'on faisait la toilette d'Austerlitz, nous entrâmes en conversation avec son tondeur. Cet homme s'exprimait bien, et même avec une certaine recherche. Le son de sa voix nous frappa, la marquise et moi, comme le son de la voix de Martin vous avait frappée; nous l'interrogeâmes; bientôt la certitude remplaça le doute, et en levant les yeux sur son enseigne, nous vîmes écrit en gros caractère :

SIMON, TOND LES CHIENS ET LES CHATS, ET VA EN VILLE.

— Simon ! s'écria Madeleine.

— Lui-même.

— Vous a-t-il reconnus ?

— Non, je ne le pense pas. Cependant, quand la toilette d'Austerlitz fut terminée, la marquise mit dans la main du pauvre diable une bourse pleine d'or; il nous fixa avec étonnement, puis il parut rappeler ses souvenirs et ne nous perdit pas de l'œil tant qu'il put nous apercevoir.

Voilà mon histoire, ma chère Madeleine. Avouez qu'elle est pour le moins aussi singulière que celle qui vous est arrivée avec Martin....

Nous n'ajouterons qu'un mot à ces deux récits :

Un mois après l'arrivée de Madeleine à Paris, la bonne sœur retournait à Brest, emportant la grâce entière de Martin qui devint l'infirmier le plus doux, le plus soumis, nous dirions presque le plus vertueux.

Après de nombreuses recherches faites dans les archives judiciaires et dans les dossiers de l'édilité parisienne, nous avons su que Simon, après avoir fait dix années de galères, pour sa trahison d'Augsbourg, avait obtenu, en 1816, la patente de tondeur de chiens qui devint vacante en 1820, par suite du décès du titulaire. Le rapport de la police affirmait que cet homme était mort de peur, en entendant les coups de fusil qui retentirent près de lui dans une émeute populaire.

FIN

TABLE

PREMIÈRE PARTIE

	Pages
I. L'incendie	1
II. L'étranger	12
III. La sœur de lait	21
IV. Un tête-à-tête	29
V. La déclaration	38
VI. Perplexité de Paul	46
VII. L'espionnage	53
VIII. Un bon conseil	62
IX. La conscription	70
X. Un dernier moyen	75
XI. Le proscrit	80
XII. Adieux	85
XIII. Le plan d'attaque	89
XIV. Le complice de Martin	95
XV. Le jugement	99
XVI. Sœurs et rivales	107
XVII. Une chaîne de forçats	113
XVIII. Le maréchal des logis	121

DEUXIÈME PARTIE

I. Le Hollandais	129
II. Au bagne de Toulon	135
III. Le trésor	141
IV. Sous les remparts	147
V. Une surprise agréable	155
VI. Le rendez-vous	159

	Pages
VII. Hypocrisie	165
VIII. Rêve et réalité.	170
IX. Le général Didier.	175
X. Les fiancés.	181
XI. Trio charmant.	186
XII. Un ami dangereux.	193
XIII. Explication orageuse.	199
XIV. La trahison	206
XV. L'attaque	210
XVI. Les révélations.	218

TROISIÈME PARTIE

I. Condamnation sans appel.	225
II. Affection et devoir.	229
III. La clef qui ouvre toutes les portes.	234
IV. In extremis.	241
V. Derniers moments.	248
VI. Le marquis de Vesne	254
VII. Le plus coquin des deux n'est pas celui qu'on pense.	261
VIII. Ce pauvre Martin.	268
IX. Un petit coin de la bataille d'Austerlitz.	272
X. Fatalité	277
XI. Un bout du fil d'Ariane.	284
XII. Un revenant.	291
XIII. Les deux pendus.	299
XIV. Dénouement.	304
ÉPILOGUE.	312

FIN DE LA TABLE

19556



Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, 8, rue Montmorency.

